Universitäts
BIBLIOTHECA

1766

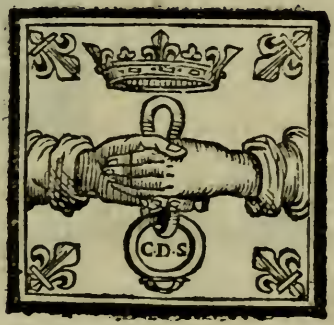
A PARIS Chez Charles de Sercy, au Palais dans la Salle Dauphine, a la bonne foy couronnée.

L'ESPRIT DE COUR,

OU LES CENT CONVERSATIONS GALANTES.

DEDIE'ES AV ROY.

Par RENE' BARY, Conseiller & Historiographe de Sa Majesté.



A PARIS,
Chez CHARLES DE SERCY, au sixiéme Pillier de la Grand'Salle du Palais, vis-à-vis la Montée de la Cour des Aydes, à la bonne-Foy couronnée.

M. D C. LXXXI.
Avec Privilege du Roy.

BJ
2122
.B3
1681

AU ROY.

SIRE,

Comme Voſtre Majeſté eſt toute martiale, j'ay crû qu'elle n'auroit pas pour deſagreable que je luy preſentaſſe un Livre tout combattant: Il eſt vray que Voſtre Ma-

jeſté ne tend qu'à vaincre des Hommes, & que mes Perſonnages ne tendent qu'à vaincre des Femmes, & que ces fins ont de notables differences; mais quoy qu'il y ait une grande diſproportion entre la gloire que vous vous propoſez, & les avantages qu'ils ſe propoſent, j'ay penſé que ce qui renfermoit quelque image de guerre, ne vous déplairoit pas, & que ſi vous condamniez l'attaque de mes Galans, vous regarderiez de bon œil la reſiſtance de mes Heroïnes. Vn autre que moy, SIRE, prendroit peut-eſtre occaſion de faire icy les Eloges de Voſtre Majeſté; & à n'en point mentir, il ſeroit excuſable, puis que pour peu que l'occaſion ſe preſente de parler hautement d'Elle, il eſt difficile de la laiſſer échap-

per : mais quelque plaiſir qu'il y ait à exercer ſon eloquence ſur une matiere ſi riche & ſi pompeuſe, je ne ſatisferay point encore mon inclination. Vn Orateur qui a pour objet un Monarque accomply, & qui n'a pas l'induſtrie de faire d'une ſimple Epiſtre un Panegyrique achevé, doit eſtre intimidé par l'objet meſme qui l'anime, & à moins qu'il ait des eſpaces qui ſoient proportionnez à la grandeur de ſon ſujet, il doit demeurer dans les limites que ſon inſuffiſance luy preſcrit. Et comme je ſçay, SIRE, que vous eſtes religieux ſans ſuperſtition, que vous eſtes hardy ſans temerité, que vous eſtes prudent ſans artifice, que vous eſtes juſte ſans rigueur, que vous eſtes ma-

gnifique ſans profuſion, que vous eſtes acceſſible ſans familiarité, que vous eſtes meſme expeditif ſans relâche, & que pour étendre ces Vertus, qui ſont les Vertus que l'Hiſtoire attribuë à Saint Loüis, il faudroit à ma veine l'étenduë de pluſieurs Volumes; je laiſſeray preſentement à ceux qui ont le ſecret de pouſſer en peu de paroles les qualitez d'un grand Roy, le ſoin de vous ériger d'illuſtres Monumens; & dans l'eſperance que j'ay de déployer un jour ſur vos Actions privées, civiles & militaires, le Génie que j'ay déployé ſur les Triomphes de LOVIS LE IVSTE, je me contenteray cependant d'avoüer que Voſtre Empire eſt aimable, que ma ſuje-

tion eſt glorieuſe, & que c'eſt avec que une ſurabondance de juſtice que je ſuis,

SIRE,

De Voſtre Majeſté,

Le tres-humble, tres-obeïſſant, & tres-fidelle Serviteur & Sujet,

BARY.

AVIS AU LECTEUR.

CE n'eſt pas une Piece nouvellement faite que je vous preſente, c'eſt un Ouvrage nouvellement corrigé ; & comme à l'exception de quelques Entretiens il y avoit vingt ans que mon *Eſprit de Cour* eſtoit en manuſcrit, je ne feindray point de vous dire que j'ay fait quelque difficulté de paroiſtre Dameret ; que je me ſuis defendu d'abord de faire voir ſur le commencement de mon Automne les productions de mon Printemps : Mais enfin les douceurs du Sexe ont triomphé de ma reſiſtance ; ma complaiſance a vaincu mon ſcrupule, j'ay donné à la ſollicitation des Dames, ce que j'avois refuſé à la priere des Hommes.

Quoy que l'Ouvrage que je vous don-

ne, cher Lecteur, ne ſoit pas ſi ſerieux que ceux que je vous donneray bien-toſt, il n'eſt peut-eſtre pas indigne de la curioſité des honneſtes gens. J'ay tâché de faire voir de quelle façon l'on doit ouvrir le diſcours, comment l'on doit enviſager les matieres, de quel air l'on doit adoucir les conteſtations, par quelles voyes l'on peut s'inſinuer dans les Eſprits; Et pour achever le détail de toutes les particularitez qu'il contient, j'ay eſſayé de découvrir avec quelles gentilleſſes l'on peut defendre une opinion, avec quelle galanterie l'on peut combattre un ſentiment.

Je prévoy, cher Lecteur, qu'on me fera quelques reproches ſur quelques-unes de mes Converſations: mais avant que de répondre aux objections que je me ſuis propoſé de combattre, trouvez bon, s'il vous plaiſt, que je vous diſe en deux mots les raiſons qui m'ont porté à ces ſortes d'Entretiens, que je vous rapporte les motifs qui m'ont engagé à ces ſortes de Pieces.

Entre les remarques que j'ay faites dans les Converſations galantes, j'en ay fait trois qui m'ont toûjours ſemblé fort conſiderables. La premiere eſt, que dans les Ruelles & les Aſſemblées, la pluſpart des

gens du Monde ſement une étrange doctrine : La ſeconde eſt, que quand les meſmes gens du Monde entreprennent la conqueſte de quelque Dame, ils trouvent plus de reſiſtance du coſté de la crainte, que du coſté du diſcours ; & la derniere eſt, qu'à moins que les gens dont je parle ayent affaire à des Femmes fortes, ils engendrent des doutes & des tiedeurs, & portent meſme quelquefois les Eſprits juſques au déreglement. Comme l'ignorance & le libertinage ſont à craindre, & qu'il eſt important d'appuyer la foibleſſe, & d'affoiblir la malice, j'ay recouru à la Morale, j'ay recouru à la Religion ; & le ſeul regne du Seigneur, qui a preſque toûjours eſté la fin de mes actions, a eſté la ſeule raiſon qui m'a porté à inſtruire la ſimplicité, & à combattre la corruption ; à fortifier la vertu, & à confondre le vice. Il me ſemble qu'une ſi belle fin doit juſtifier les moyens qui y tendent, & que comme dans les meſmes Livres par exemple où l'on découvre les antitodes, l'on découvre ordinairement les venins, l'on ne doit pas trouver étrange que dans les meſmes Converſations où j'ay rapporté les beaux principes, j'aye rapporté les mauvais ſentimens.

Quelques ſueurs que mon Ouvrage m'ait coûté, je ne pretens point, cher Lecteur, ny qu'on affecte mes paroles, ny qu'on épouſe mes penſées, je me connois trop bien pour tomber dans une ſi haute vanité ; je pretens ſeulement qu'on reliſe mon *Eſprit de Cour*, qu'on examine mes Entretiens, & que ſur les ouvertures qu'ils donnent, les Provinciaux deviennent plus polis, & les Dames plus éclairées. Que ſi j'ay l'avantage de ſervir comme d'exemplaire au plus beau Sexe du Monde, le ſuccez de mon entrepriſe me tiendra lieu de recompenſe, & je ne me plaindray jamais de la peine que mes Converſations m'ont données : mais afin que cét avantage m'arrive, il eſt à propos que je gagne l'eſprit de ceux qui permettent & qui défendent les lectures, que je rapporte à peu prés les ſentimens qu'ils pourront avoir de mon Livre, & que ſur leurs objections je forme mes réponſes.

Les Eſprits dont je parle me diront peut-eſtre ce que j'ay d'abord préveu, qu'entre mes Entretiens il y en a de licentieux, & que dans ces Entretiens licentieux la corruption y étale toutes ſes amorces : Je répons à cela, que dans les Converſations dont il s'agit, j'arme plus fortement la

vertu que le vice, que mes Dames y font des réponſes que la pluſpart d'entr' elles n'ont pas accoûtumé de faire, & que mes Galans n'y debitent que ce que la pluſpart d'entr' eux ont accoûtumé de debiter.

Ils me diront peut-eſtre encore, que les Galans de mon Livre ſont plus libertins que les Galans du Monde; qu'il eſt aſſez ordinaire au Sexe d'eſtre moins touché de ce qu'il dit, que de ce que nous diſons; & par conſequent qu'il euſt mieux valu que j'euſſe privé le Public des belles raiſons que je mets en la bouche des Dames, que d'expoſer au jour les rafinemens de la Galanterie. Comme je ne fais dire à mes Courtiſans que ce que je leur ay cent fois oüy dire, il me ſemble qu'on ne doit pas m'accuſer d'avoir triomphé ſur un ſujet ſi dangereux: mais ſuppoſons que je me ſois un peu trop émancipé, au moins puis-je dire que je combats vivement les debiteurs de fauſſes maximes, & que dans les meſmes Entretiens où je fais briller les delicateſſes de la Rethorique, je fais éclater les ſoliditez de la Morale: Ajoûtons à cela, que le foible qu'on attribuë au Sexe eſt une imagination toute pure, que nous reconnoiſſons tous les jours que les Dames

ſont plus chaſtes que les Hommes, & que ſi entre celles qui liront mon Livre il y en a quelques-unes qui preferent le vice à la vertu, leur injuſte choix ſera plûtoſt un effet de leur inclination que de mon diſcours, ce ſera plûtoſt une ſuite de leur temperament que de ma licence.

Ils me diront peut-eſtre enfin, que les Dames qui n'auront pas veu mon Livre, pourront ſe trouver avec ceux qui l'auront veu, & que ceux qui l'auront veu pourront ſe prevaloir de l'ignorance des Dames : J'avouë que la diſperſion d'un Livre a ſes bornes, & qu'un Ouvrage, quelque bien receu qu'il ſoit, ne tombe jamais ſous les yeux de tout le Monde ; mais outre que les Femmes ſont plus curieuſes que les Hommes, & que pour quelques-unes qui ne verront pas mon *Eſprit de Cour*, il y en aura beaucoup qui le verront, l'on peut dire que la belle éducation ſupplée ſouvent aux belles connoiſſances, & que comme il y a des Sçavantes qui ne ſont pas trop rigides, il y a des ignorantes qui ſont fort vertueuſes.

Si dans un ſi grand travail, cher Lecteur, il y a meſme quelques Entretiens ſerieux qui vous choquent, que les Converſations qui vous agréront excuſent de

grace celles qui ne vous agréront pas : L'inſpiration comme vous ſçavez, ne dépend pas du Prophete, les ſujets ſont inégaux, & un Autheur, quelque brillant qu'il ſoit, ne répond pas toûjours à l'étenduë de ſon deſſein.

TABLE

TABLE
DES
CONVERSATIONS
CONTENUES
EN CE LIVRE.

De la Campagne. *Polymonde qui au retour d'un Voyage passe chez une Veuve tres-belle & tres-spirituelle, tâche de l'obliger de retourner à la Cour, & d'abandonner la Campagne,* page 1

Du Libre abord. *Tyrene aborde une tres-belle Fille, à laquelle il n'a jamais parlé,* 9

De la discretion *Un Homme s'acquite d'une paire de Gans qu'il a perdus,* 13

De la Contrarieté. *Une grande Dame declare à une de ses Amies, qu'elle ne peut souffrir qu'on luy donne de l'encens,* 16

Des Fontaines & des Ruisseaux. *Theodate cajole Ariane, sur ce qu'elle aime les Ruis-*

ſeaux & les Fontaines, 20
Du bel Eſprit. *Marile qui eſt une eſpece de Devote, eſt galantiſée ſur la beauté de ſon eſprit,* 25
De la curioſité. *On prie Dorilas d'entretenir la Compagnie des particularitez de ſes Voyages,* 29
Des beaux Cheveux. *On cajole Almahide ſur la beauté de ſes cheveux,* 31
Du Compliment. *Ageſile fait civilité à ſon Beau-pere pretendu,* 34
Du Duel. *Tyrias qui a receu un démenty, ſe trouve par je ne ſçay quelle rencontre chez une Femme de condition ſon Amie; Et là un Eccleſiaſtique qui eſt imbu de ſa querelle, tâche de le détourner d'en venir aux mains,* 36
De la belle Reſiſtance. *Poleonte qui eſt Amy d'une tres-belle Femme, tâche de ſe prevaloir de ſes déplaiſirs domeſtiques,* 49
De l'Exhortation. *Quoy qu'on accuſe à tort un jeune Abbé de n'eſtre pas le plus rigide du monde; un Prelat qui eſt ſon Parent, ne laiſſe pas de l'entretenir ſaintement de la vertu,* 54
De la Pudeur. *Flavie galantiſe une Demoiſelle, ſur ce qu'elle rougit aiſément,* 63
De l'Ajuſtement. *Un Amant qui a pris un Habit galant, ſe preſente à une belle Dame,* 66

Du Bal. *Carille demande à une fort belle Fille la permiſſion de luy donner le Bal,* 68

Des belles Mains. *On cajole Cleomene ſur ſa beauté, mais ſur tout ſur la beauté de ſes Mains,* 70

De la belle Taille. *On galantiſe Partenice ſur la beauté de ſa Taille,* 72

Des beaux Yeux. *On admire les Yeux de Leonice,* 74

Du Comperage. *Lyſias tient un Enfant avec une fort belle Fille,* 76

Du Feſtin. *Un Goinfre repreſente à ſes Amis les particularitez d'un Feſtin où il s'eſt trouvé,* 78

De l'Adreſſe. *Lycante cajole une Dame, ſur ce qu'on la prend ſouvent pour accorder le differend de ſes Compagnes,* 86

De la ſimplicité des Habits. *Coriolan cajole une Dame, ſur ce qu'elle aime la ſimplicité des Habits,* 89

Du Retour des Eſprits. *Une grande Dame qui avoit fait mourir ſous le bâton un inſolent, croit fermement avoir reveu le meſme Homme; Et comme elle eſt raillée d'un Sçavant qui fait l'incredule, elle eſt défenduë d'un autre Sçavant, qui croit ce qu'il doit croire,* 93

De la Raillerie. *Carie qui fait profeſſion de railler, raille d'abord un jeune Homme*

qui se defend assez bien, 108
Du bon Office. *Tybaide loüe une Fille, de ce qu'elle a défendu une autre Fille contre un Médisant,* 110
De la Roture. *Aristide flatte Messene qui est noble, sur ce qu'elle aime un Homme qui n'est pas Gentil-homme,* 113
De l'Inclination bizarre. *Beligonne qui est une Fille, ne se plaist qu'avecque les Filles,* 117
Du mauvais Choix. *Adallas qui est un Homme de bel esprit, se plaint de ce que celle qu'il a inutilement aimée, aime un brutal,* 122
De la Colere. *Berine ayant mis un Homme en colere pour découvrir sa pensée, découvre son artifice à un Homme qu'elle aime bien; & son Galant luy dit quelque chose là-dessus,* 125
De la Feintise. *Cesarion & Marcelin, traitent de pacifique un Brave qui est de leurs Amis, afin que Berinde qui a de l'aversion pour les Gens de Guerre, puisse souffrir sa recherche,* 129
Du Roman. *Un galant Homme feint de ne trouver pas bon que les Dames lisent des Romans,* 134
De la Ceremonie. *Un Capitaine, un Beneficier, un Avocat, & un Financier, s'entre-defendent de sortir le premier d'u-*

ne Chambre, 137
De la Diſſimulation. *On ſe plaint d'une Fille, de ce qu'elle eſt diſſimulée,* 140
De l'Exil. *Un Homme de condition faire le chagrin d'un grand Perſonnage qu'on a relegué aux extrémitez du Royaume,* 144
De l'Entreveuë amoureuſe. *L'Entreveuë d'un grand Prince & d'une grande Princeſſe, qui ſe fit à..... lors qu'une des plus grandes Reines du Monde revint de ſon Voyage de.....* 151
Des Fleurs. *Angelique donne des Fleurs à ſon Serviteur,* 154
De l'Art de ſe faire aimer. *Dormion vieux Galant, entre inſenſiblement ſur la matiere des Dames, dans une Maiſon où il y avoit une honneſte Femme qui avoit eſté autrefois du Monde; & ſur quelques demandes qu'un jeune Seigneur luy fit, il luy donne quelques conſeils amoureux,* 157
De l'Entreveuë Politique. *L'Entreveuë d'un Miniſtre de France, & d'un Miniſtre d'Eſpagne,* 169
Du Procez. *Une Femme galante cajolle une autre Femme, ſur ce qu'elle a heureuſement recommandé ſon Procez,* 175
De l'Indulgence. *Emilian cajole Iſabelle, ſur ce qu'elle pardonne facilement,* 177

Du Badinage. *Octavie n'excuse point le Badinage,* 180

Des Tailles conteſtées. *Leandre ſoûtient les Tailles communes contre une Fille de mediocre taille qui aime une eſpece de Geant,* 182

Du beau Rendez-vous. *Heleponte cajole une Femme, ſur ce que ſa Maiſon eſt comme le Rendez-vous des beaux Eſprits, & ſur ce que ſa perſonne eſt fort bien faite,* 188

Du beau Sein. *On cajole Sinope ſur la beauté de ſon Sein,* 192

De la Tromperie. *Doriſe donne ce ſemble de belles eſperances à une Perſonne qu'elle aime; mais quand l'occaſion ſe preſente de l'obliger, elle prend ſon ſerieux,* 194

Du Perroquet. *Marcie aime un Perroquet,* 199

Des Vendanges. *Theotyme excite ſon Amant d'aller aux Vendanges avecque elle,* 203

Du Mariage. *Un Gentil-homme s'étonne de ce qu'un jeune Seigneur ne veut point ſe marier,* 206

Des Metamorphoſes. *Nicocles s'entretient avecque une Fille, ſur ce que cette Fille aime le Livre des Metamorphoſes,* 212

Du libre accez. *Lentule qui eſt jaloux, condamne Candace, ſur ce qu'elle a l'accez libre,* 215

De la Predication. *Une Fille sçavante dit ses sentimens sur la difference des Predicateurs,* 219

Des Couches Royales. *Une grande Reine qui est accouchée d'un Garçon, est visitée des plus grandes Dames du Royaume,* 227

Du Dédy. *Stratonice promet à son Serviteur de luy donner la connoissance d'une fort belle Fille, pour voir de quelle façon il usera de cette promesse,* 236

De l'Introduction. *Sertore qui est un excellent Homme, introduit un Autheur chez une Sçavante,* 240

Du Fard. *Artingue prend le party du Fard contre une personne de condition qui se farde, & qui ne croit pas qu'on connoisse son artifice,* 245

De la Memoire. *Arsace galantise Satira sur la beauté de sa Memoire,* 250

Du Dépit. *Arimene quitte brusquement une Fille qu'il a vainement sollicitée,* 253

Du Diamant. *Polemon donne un Diamant pour une discretion,* 259

De la Réverie. *Thomire surprend sa Maîtresse qui réve,* 281

De la Découverture d'Amour. *Un excellent Homme declare adroitement à une Fille de condition la passion qu'il a pour elle,* 264

Du Cours. *Ibere cajole une Fille, non seu-*

lement ſur la paſſion qu'elle a pour le Cours, mais encore ſur les avantages de ſa perſonne, 271

De la Fiévre. *Doras va voir ſa Maiſtreſſe qui a quelque accez de Fiévre,* 274

Des Portraits. *Elinde donne ſon Portrait à ſon Amant,* 275

De l'Importunité mal-traitée. *Une Fille de condition pouſſe à bout un Importun,* 278

De la fauſſe Recherche. *Almague qui eſt un grand Seigneur, feint de rechercher Cariclée, qui eſt une ſimple Demoiſelle,* 282

De la Danſe. *On galantiſe Amadonte ſur ce qu'elle danſe bien,* 287

De la Retenuë. *Clymene veut qu'on ſoit retenu auprés d'elle,* 289

Du Luth. *On louë Beroline de ce qu'elle jouë bien du Luth,* 292

Du Soupir. *Artabene eſt en peine de ſçavoir d'où peuvent provenir les ſoûpirs de Cerinde,* 294

De la Jalouſie. *Lyſimene traite mal la jalouſie de ſon Serviteur,* 299

Des honneſtes Approches. *Oromaſe approche d'une Fille que les Parens de part & d'autre luy procurent pour Femme,* 303

De l'Inconſtance. *Berinde qui eſt la bonne amie d'une Fille qu'on n'aime plus, accuſe*

cuſe d'inconſtance celuy qui l'a quittée, 307

Des Connoiſſances. *Alphonte cajole une Fille ſur l'étenduë de ſes Connoiſſances,* 310

Du Zephyre. *Tyrilas galantiſe Zelinde, ſur ce que le Zephyre a comme levé ſa gorgerette,* 312

De la Coquetterie. *Clerinde défend ſa Coquetterie,* 314

Du Retour. *Artandre ſe trouve heureuſement au logis de ſa Maiſtreſſe, lors qu'elle revient des Champs,* 317

Du Départ. *Polynte qui eſt preſſé de partir, prend congé de ſa Maiſtreſſe,* 318

De l'Indifference. *Argenice qui eſt une Fille fort indifferente, ne veut pas qu'on luy parle d'amour,* 321

De la belle Voix, *On vante la Voix d'Amarillis,* 326

Des mauvaiſes Compagnies. *Florinde ſe pique d'eſtre vertueuſe, & cependant elle voit des gens qui ne ſont pas en trop bonne odeur,* 328

De la belle Perſeverance. *Atalante qui eſt de retour d'un grand Voyage, ne ſçait pas plûtoſt que ſa Maiſtreſſe a pris le voile, qu'il fait en ſorte qu'il luy parle en particulier pour la détourner d'achever ſon Noviciat,* 331

De la belle Prononciation. *Cleomedon cajole Palmire, sur ce qu'elle prononce bien des Vers,* 354

De la Diligence. *Telimente entretient Philotime sur la diligence qu'il a faite pour la revenir voir,* 356

De la juste Rigueur. *Leonor aime, mais elle ne veut pas contenter la passion de son Amant,* 358

De la Fierté. *Une Fille ne veut point aimer un Homme, parce qu'il a esté esclave d'une autre Fille,* 363

Du Rapel. *Un Amy se réjoüit du rapel d'une de ses Amies,* 367

Des Nouvelles. *Une fille témoigne qu'elle ne se soucie pas des Nouvelles,* 369

De la Guerre. *Artabale entretient le dessein de son Amy, qui est de prendre l'épée,* 373

De la Morale. *Clarimond concilie deux filles qui sont en debat,* 375

Du Luth, de la Voix & de la Danse. *Tarente cajole Tamise sur ce qu'elle joüe bien du Luth, sur ce qu'elle chante bien, & sur ce qu'elle danse agreablement,* 381

De l'heureuse Rencontre. *Artabase délivre heureusement une Damoiselle de sa connoissance d'entre les mains de deux Hommes, qui l'ayant rencontrée assez écartée de sa Maison des Champs, pretendoient se servir de l'occasion,* 383

De la belle Coiffure. *Eusthenes galantise Clarice sur la beauté de ses Cheveux, & sur la gentillesse de sa Coiffure,* 386

Du juste Dédain. *Alcipe qui est un inconstant, cajole à la rencontre une fille qu'il a quittée pour une autre; & la fille qu'il a quittée ne le veut plus souffrir,* 388

De la Courtoisie. *Artabane, Homme d'assez bonne condition, s'asquite galamment d'un port de Lettre dont il s'est voulu charger,* 391

De la Douceur. *Fernand louë une Sçavante qui est naturellement colerique, de ce qu'elle est maistresse de sa passion,* 393

De l'Infirmité. *Nabazane cajole une Fille sçavante, sur ce qu'elle est maladive,* 396

De l'Immodestie. *Sarmate cajole Lismene, sur ce qu'elle fait comme parade de ses avantages naturels,* 400

Du Scrupule. *Saragonte se plaint de ce que Beroline qu'il aime, a refusé de lire une de ses Lettres,* 403

De la belle Description. *Pamphile feint de vouloir imiter les vertus de sa Maistresse nouvellement revenuë d'un grand Voyage; & sur ce qu'Ismene ne s'estime pas digne de servir d'exemple, Pamphile prend de là sujet, non seulement de raporter les avantages de son esprit, mais encore les*

accompagnemens de ſa belle taille, 407
Des Apparences injurieuſes. *Torindor feint d'eſtre ombrageux de ce que ſa Maiſtreſſe voit fort ſouvent un Directeur fort bien fait,* 414

Fin de la Table.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, Roy de France & de Navarre : A nos Amez & Feaux Gens tenans noſtre Cour de Parlement, Maiſtres des Requeſtes ordinaires de noſtre Hôtel, Prevoſt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans, & autres nos Juſticiers & Officiers qu'il appartiendra; SALUT. Noſtre bien amé CHARLES DE SERCY, Marchand Libraire de nôtre bonne Ville de Paris, Nous a treshumblement fait remontrer, qu'en conſequence de nos Lettres Patentes de permiſſion, il a cy-devant fait imprimer pluſieurs Livres intitulés : *Definitions du Droit Canon ſur toutes les matieres Beneficiales, ſuivant les Maximes du Palais : Notes Sommaires ſur les Indults*, par le ſieur Pinſon : *l'Hiſtoire Sacrée en Tableaux, avec leurs Explications, ſuivant le texte de l'Ecriture*, par le ſieur Abbé de Brianville : *La Methode Royale & Hiſtorique du Blazon, avec une Carte en abregé*, par le ſieur de la Roque : *Abregé methodique de l'Hiſtoire de France*, par le ſieur de Brianville : *l'Eſprit de Cour*, par le ſieur Barry : *le Jardinier Royal, Theatre des Jardinages, l'Abregé des bons Fruits, Nouvelle Inſtruction pour connoiſtre les bons*

Fruits : les Oeuvres du ſieur le Pays : Bréfve Intelligence de l'ordre des Ceremonies, par le ſieur Abbé Gobelin. Les Exemplaires de la plus grande partie ayant eſté conſommés par l'incendie qui eſt arrivé au College de Montaigu, dont voulant le recompenſer en quelque façon, & luy donner moyen de continuer ſon commerce avec honneur, ainſi qu'il a cy-devant fait, avec noſtre ſatisfaction & celle du public, NOUS LUY AVONS permis & accordé, permettons & accordons par ces preſentes, de faire reimprimer leſdits Livres intitulés : *Definitions du Droit Canon ſur les matieres Beneficiales, ſuivant les Maximes du Palais : Notes Sommaires ſur les Indults*, par le ſieur Pinſon : *l'Hiſtoire Sacrée en Tableaux, avec leurs Explications ſuivant le texte de l'Ecriture*, par le ſieur Abbé de Brianville : *la Methode Royale & Hiſtorique du Blazon, avec une Carte en abregé*, par le ſieur de la Roque : *Abregé methodique de l'Hiſtoire de France*, par le ſieur Abbé de Brianville : *l'Eſprit de Cour*, par le ſieur Bary : *le Jardinier Royal, Theatre des Jardinages, l'Abregé des bons Fruits, nouvelle Inſtruction pour connoiſtre les bons Fruits : les Oeuvres du ſieur le Pays : Bréfve intelligence de l'ordre des Ceremonies*, par le ſieur Abbé Gobelin ; par tel Libraire ou Imprimeur, en tels vo-

lumes, marges, caracteres, & autant de fois que bon luy semblera, pendant le temps de trente années consecutives; à commencer du jour qu'ils seront achevés d'imprimer; iceux vendre & distribuer par tout nostre Royaume. Faisons défenses à tous Libraires & Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre & distribuer lesdits Livres, sous quelque pretexte que ce soit, même d'impression étrangere & autrement, sans le consentement dudit Exposant, ou ses ayans cause, sur peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, amende arbitraire, dépens, dommages & interests; à la charge de mettre deux Exemplaires de chacun desdits Livres en nostre Bibliotheque publique, un de chacun d'iceux en nostre Cabinet des Livres de nostre Chasteau du Louvre, & autant en celle de nostre tres-cher & Feal Chevalier Chancelier de France le sieur Daligre, à peine de nullité des presentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons faire joüir l'Exposant, & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, cessant & faisant cesser tous troubles & empêchemens au contraire; VOULONS qu'en mettant au commencement ou à la fin desdits Livres l'Extrait des presentes, elles soient tenuës pour deuëment signifiées, & qu'aux cop-

pies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires, foy ſoit ajoûtée comme à l'Original. MANDONS au premier noſtre Huiſſier ou Sergent, faire pour l'execution des preſentes, toutes ſignifications, défenſes, ſaiſies, & autres actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, nonobſtant Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt noſtre plaiſir. DONNÉ à Saint Germain en Laye le 6. jour de Novembre, l'an de Grace 1676. Et de noſtre regne le trente-quatriéme. Par le Roy en ſon Conſeil.

Signé, DESVIEUX.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris le 22. Decembre 1676. ſuivant l'Arreſt du Parlement du 8. Avril 1653. & celuy du Conſeil Privé du Roy du 27. Fevrier 1665.

Signé, THIERRY, Syndic.

Achevé d'imprimer le 30. Janvier 1681.

DE

DE LA CAMPAGNE.

PREMIERE CONVERSATION.

Polymonde qui au retour d'un Voyage passe chez une Veuve tres-belle & tres-spirituelle, tâche de l'obliger de retourner à la Cour, & d'abandonner la Campagne.

POLYMONDE.

QUOY que vostre Maison soit agreablement située ; croyez-moy, Madame, quittez la Campagne, la Cour s'apperçoit bien de vostre absence.

DORIMENE.

On me blâmeroit, si j'allois en un lieu

où je ne paroîtrois point, & si je quittois un lieu où je parois; si j'allois en un lieu où l'on est esclave de la derniere imitation, & si je quittois un lieu où je suis exempté de la derniere propreté.

POLYMONDE.

Je ne sçay quelles délices vous prenez à voir des personnes mal faites, & à oüir des discours mal polis. Il est vray que des objets contraires il peut naistre des effets semblables; que comme les personnes serieuses prennent plaisir à observer les delicatesses d'un Courtisan, les personnes enjoüées peuvent prendre plaisir à considerer les simplicitez d'un Rustique: mais ce qui devroit faire vostre contentement passager, fait vostre recreation continuelle; & il semble mesme que la plus fine sottise vous divertisse davantage, que la plus belle spiritualité.

DORIMENE.

Quoy que je fasse grand estat des gens qui debitent de bonnes choses, je ne les recherche gueres; Je me délasse avecque les Esprits mediocres, & je me fatigue avecque les Esprits relevez.

POLYMONDE.

Il n'y a point d'entretien qui soit capable de vous embarasser: Vostre Esprit fait face de tous costez; & comme tout est

preſent à voſtre penſée, tout eſt facile à voſtre expreſſion.

DORIMENE.

Je ne m'apperçoy point d'eſtre l'original de la copie que vous faites.

POLYMONDE.

Si vous n'eſtiez pas un des plus beaux Eſprits de voſtre Sexe, pourquoy noſtre Cour enviëroit-elle le bon-heur de voſtre Village?

DORIMENE.

Je ſerois bien credule, ſi je croyois que la Cour ſe reſſouvinſt de moy: mais quand meſme je ſerois aſſurée d'y eſtre attenduë, mon voyage ſouffriroit des remiſes, & j'aurois de la peine à quitter mon champêtre.

POLYMONDE.

Hors la preſence de voſtre aimable perſonne, qu'eſt-ce qu'il y a icy de fort conſiderable?

DORIMENE.

Noſtre air n'eſt point infecté de la vapeur des bouës; Les Coſteaux qui bornent noſtre veuë, ſont d'une raiſonnable diſtance; Les fruits qui ſont bons par excellence, courbent nos Vergers; Les eaux qui entretiennent comme en paſſant la fraîcheur de nos pâturages, murmurent en mille lieux; Les beſtes fauves qui ſem-

blent fourmiller, fourniſſent les plus grandes tables : Et comme dans les grandes chaleurs il reſteroit quelque choſe à deſirer, ſi nous n'avions des repoſoirs gazonnez, & des paraſſoles feüillus ; la Foreſt qui eſt preſque à nos portes, a des allées ſi couvertes & ſi obſcures, qu'il n'y a point de jours, quelques brillans qu'ils ſoient, qui puiſſent percer leurs tenebres : Enfin nous ne reſpirons icy que des odeurs ſuaves, nous n'entendons que des concerts naturels, nous ne paſſons que des nuits tranquilles.

POLYMONDE.

La peinture à mon avis, eſt plus belle que la choſe peinte.

DORIMENE.

Il ne ſuffit pas de vous avoir parlé du lieu, il eſt à propos de vous dire quelque choſe des Habitans. Le menſonge en nos quartiers eſt un vice dont on ne connoît point l'uſage ; Perſonne ne ſçait ce que c'eſt que de debuſquer ſon compagnon. Le pauvre n'envie point le bon-heur du riche ; Chacun eſt content de ſa fortune ; & comme ſi le Ciel avoit reſervé noſtre ſejour pour le dernier ſejour de l'innocence, l'on y remarque encore la ſimplicité des premiers Siecles.

POLYMONDE.

Quelque ſuportable que ſoit voſtre Campagne, elle n'a rien qui approche de l'agrément de voſtre viſage; Les roſes de vos jouës valent mieux que toutes les fleurs de vos prairies; & en quelque endroit que vous puiſſiez eſtre, voſtre miroir vous mettra toûjours de plus belles choſes en veuë, que voſtre eſpece de deſert ne vous en ſçauroit fournir.

DORIMENE.

Je ne ſçay plus comment il faut répondre à ces fleurettes.

POLYMONDE.

Mais encore, quelle ſatisfaction y a-t'il dans un lieu où l'on ne voit que des Eaux & des Foreſts, des beſtes & des Payſans; que des Hommes ſales & indoctes, rudes & ſtupides; que des Hommes qui n'ont jamais perdu de veuë la pointe de leur Clocher, qui n'ont jamais paſſé d'une Poſte les limites de leur Païs, & qui n'eſtans informez des particularitez de noſtre grande Ville que par des relations niaiſes & fantaſtiques, ne parlent du Louvre (comme dit un de nos Autheurs) que comme le vulgaire parle du Palais du Grand Mogor; ne diſcourent des Thuilleries que comme les Caſaniers diſcourent des promenoirs du Roy de Fée; & ne s'entretien-

nent de l'air de la Cour, que comme les credules s'entretiennent des façons de vivre des Rois de la Chine. Le Ciel qui a pris plaisir à vous former, ne vous a-t'il fait admirable, qu'afin que vous soyez rustique? N'avez-vous dequoy ravir le grand monde que pour estre les delices d'un Hameau? Et pour dire tout en peu de mots, n'estes-vous belle, n'estes-vous éloquente, que pour gagner des cœurs vils, & que pour charmer des oreilles grossieres? Ah! Madame, il n'y a pas d'apparence, la Nature qui vous a fait de si beaux dons, a de plus belles fins, & vous devez à son exemple avoir de plus nobles resolutions? Quittez donc le Village pour la Ville, le ramage pour les concerts, le desert pour le monde, la rusticité pour la politesse; & ressouvenez-vous que les Païsans n'ont qu'un jargon, que les Oyseaux n'ont qu'une notte; & que comme les bois, les eaux, & les rochers, ne parlent point, ils ont plus de convenance avecque les bêtes qu'avecque les creatures parlantes.

DORIMENE.

Je hay l'envie, le déguisement, la perfidie, & je ne puis trouver dans ces vices, qui sont les vices de la Cour, le repos que je trouve dans l'innocence de ma solitude.

POLYMONDE.

Ce que vous dites de la Cour, ne doit pas vous détourner d'y revenir; L'envie ne peut flêtrir voſtre reputation; vous avez donné cent illuſtres marques de vôtre vertu; le déguiſement ne peut vous en faire accroire; un jugement exquis comme le voſtre, ne ſçait ce que c'eſt que de prendre le change; Enfin la perfidie ne peut vous ſurprendre; il n'y a point de precautions, quelques delicates qu'elles puiſſent eſtre, que voſtre prudence n'enviſage: Mais pour revenir au Païs que vous avez ſi agreablement dépeint, j'oſeray vous dire que quand ſon air ſeroit auſſi pur qu'il eſtoit à la naiſſance du Monde; que quand ſes bois conſerveroient perpetuellement leur verdure; que quand ſes prairies ſeroient toûjours riantes, que quand ſes arbres porteroient en tout temps des fruits, que quand ſes jours égaleroient toûjours en clarté l'aſtre qui les ramene; & que quand enfin ſes fontaines ſeroient des fontaines de Jouvance, la ſeule groſſiereté de ſes Habitans ſeroit capable de me faire renoncer à tous ſes avantages, ſi vous ne renonciez à la Cour, ſi vous ne renonciez au monde, en un mot ſi vous ne faiſiez de l'enceinte de voſtre deſert l'unique demeure de voſtre perſonne.

DORIMENE.

A ce que je voy vous aimez bien le beau langage, & vous haïſſez bien le patois.

POLYMONDE.

J'aime ce que vous devez aimer, & je hay ce que vous devez haïr.

DORIMENE.

Quel perſonnage joüeray-je à la Cour? Une Veuve auroit-elle bonne grace d'y ſouffrir des Galans?

POLYMONDE.

Vous feriez voſtre Cour, & on vous la feroit; & je me perſuade qu'on ne trouveroit pas étrange qu'une jeune Veuve fiſt encore la jeune Fille.

DORIMENE.

Quoy que j'aye eſté nourrie parmy les Grands, je ne puis plus m'accommoder à leur ſervitude; L'on me fait la Cour, & je ne la fais à perſonne; Je chaſſe ceux qui me choquent; Je voy ceux qui me plaiſent; & pour vous dire tout en abregé, la contrainte ne loge point où je loge.

POLYMONDE.

Je voy bien que la Campagne l'emportera ſur la Ville.

DORIMENE.

Il y a grande apparence.

POLYMONDE.

Si la Ville l'eût emporté sur le Village, vous eussiez fait d'abord, & des ravis & des chagrines, des adorateurs & des jalouses.

DU LIBRE ABORD.

II. CONVERSATION.

Tyrene aborde une tres-belle Fille, à laquelle il n'a jamais parlé.

TYRENE.

VOus vous offencerez peut-estre, Mademoiselle, des circonstances de mon abord : mais si vous considerez qu'il est naturel aux belles personnes d'attirer les honnestes gens, ou vous aurez mauvaise opinion de vostre merite, ou vous ne traiterez pas incivilement ma civilité.

ROSELIE.

Il n'y a pas grande apparence, Monsieur, que la maniere d'agir dont vous usez en mon endroit, soit un effet de ma beauté, puis que je suis assez visible, & que je n'ay jamais essuyé un si étrange abord. Il est bien plus croyable que la liberté que

vous prenez eſt un effet de voſtre habitude, puis que ceux qui font ordinairement ce que vous faites, ſont comme eſclaves de leur accoûtumance, & que pour peu que les objets ſoient ſuportables, ils s'empreſſent de les affronter.

TYRENE.

Quoy que mon action ſemble effrontée, j'oſeray vous dire, Mademoiſelle, qu'elle tient plus du contraint que du libre.

ROSELIE.

Si cela eſt, comme je vous ay déja dit, d'où vient que j'ay déja quelques années, & que ce qui m'arrive aujourd'huy ne m'eſt point encore arrivé ?

TYRENE.

Ceux qui vous ont conſideré de prés, & qui ne vous ont point fait de compliment, ont eſté combatus par la crainte de vous déplaire ; j'ay eſté attaqué de la même crainte, mais j'ay penſé enfin qu'on devoit des offres & des ſervices aux perſonnes qui vous reſſemblent, & que ce ſeroit eſtre lâche que de preferer une crainte ingrate à un mouvement zelé.

ROSELIE.

Les honneſtes filles ne reçoivent les approches que de ceux qui approchent leurs parens.

TYRENE.

Un Homme de mauvaise vie ne recherche point une Fille de bonnes mœurs.

ROSELIE.

Je ne sçay qui vous estes, & vous ne sçavez qui je suis.

TYRENE.

Encore que je n'aye pas l'honneur, Mademoiselle, de vous connoître de longue main, je sçay neanmoins que vous vous piquez de cette vertu qui ravit les devots, & qui desespere les sensuels, & qu'il faudroit avoir un horrible secret, pour avoir le secret de vous faire faire une indécence.

ROSELIE.

Si vous estes si sçavant, je m'étonne de ce que vous estes si hardy.

TYRENE.

Je presume tout de vostre sagesse, & je ne presume rien de mon merite; & si je souhaite que vous ayez la bonté de me souffrir, ce n'est que pour estre le glorieux témoin de vostre belle vie.

ROSELIE.

Mon esprit est fort simple, & ma conduite est fort vulgaire.

TYRENE.

J'admire ce que vous n'admirez point.

ROSELIE.

Vous admirez peu de chose.

TYRENE.

Voſtre modeſtie eſt injurieuſe; la Nature qui vous a fait des dons, a ſujet de vous faire des reproches.

ROSELIE.

Comme vous m'avez abordé, Monſieur, ſans ma permiſſion; vous ſouffrirez bien que je vous quitte ſans voſtre congé.

TYRENE.

Quoy; il ſera dit que la civilité meſme s'eſt démentie?

ROSELIE.

Je fais ce que je dois.

TYRENE.

Ah! Mademoiſelle, encore deux mots; ne des-honorez point la moderation de voſtre eſprit par la precipitation de voſtre retraite.

DE LA DISCRETION.

III. CONVERSATION.

Vn Homme s'acquite d'une Paire de Gans qu'il a perdus.

CRISOMIRE.

JE vous donne ce que je devrois vous oſter, puis qu'en vous donnant des Gans je vous donne les moyens de cacher les plus belles mains du monde.

SERINDE.

L'on doit contribuer à la conſervation de ce qu'on aime.

CRISOMIRE.

La blancheur de vos mains eſt à l'épreuve des injures du temps, & ce qui la dérobe à nos yeux la dérobe à voſtre gloire.

SERINDE.

Si cela eſt, je me connois donc bien mal en precaution.

CRISOMIRE.

En effet, vous affectez en cela ce qui vous eſt deſavantageux : mais ſi contre la vanité de voſtre Sexe vous tombez dans

cette affectation, c'eſt que vous n'eſtes pas d'humeur à guerir les playes que vous faites, & que par je ne ſçay quelle fauſſe pitié vous vous contentez de cauſer des maux par les avantages que vous ne ſçauriez cacher.

SERINDE.

Je ne ſuis pas ſi touchante que vous dites, c'eſt une verité que vous ne devez pas conteſter : mais quand j'aurois la puiſſance de faire des bleſſures, je n'aurois pas la lâcheté de faire des gueriſons. Il nous ſied toûjours bien de faire des plaintifs ; La voix des mourans eſt l'éloge des Dames ; & comme dit un Antigalant, il n'y a que les malades d'eſprit qui gueriſſent les malades d'amour.

CRISOMIRE.

Si les Filles ne ſont pas obligées de faire vivre ceux qu'elles font mourir ; pourquoy craignez-vous de découvrir ce que vous cachez, puis que ſans eſtre coupable vous pouvez eſtre cruelle, puis que ſans eſtre blâmable vous pouvez eſtre inhumaine ?

SERINDE.

Encore que les rigueurs ſoient de nôtre bien-ſeance, j'uſe moderément de nôtre privilege ; & quelque priere qu'on me faſſe, j'ayme toûjours mieux deſobliger

les yeux, que d'enflâmer le desir.

CRISOMIRE.

Je sçay bien qu'on meurt de joye aussi bien que de douleur : mais quand je devrois trouver ma mort dans mon contentement, je voudrois que vous vouluſſiez icy hazarder ma vie ; au moins si à la veuë de vos belles mains l'impatience de les baiſer faiſoit mon supplice, la satisfaction de les voir feroit ma felicité.

SERINDE.

Le déplaiſir que vous auriez de n'en avoir pas la diſpoſition, ſeroit une amertume qui détruiroit le plaiſir que vous auriez d'en avoir la veuë ; & ſi j'eſtois dans l'humeur que vous ſouhaiteriez, vous ſeriez plus en eſtat de me faire des plaintes que des remerciemens.

DE LA CONTRARIETE'.

IV. CONVERSATION.

Vne grande Dame declare à une de ſes Amies, qu'elle ne peut ſouffrir qu'on luy donne de l'encens.

LISETE.

JE ne puis voir de bon œil ceux qui admirent tout ce que je dis.

EBENE.

De tous les poiſons je n'en connoy point de ſi redoutables que celuy qui entre par l'oreille.

LISETE.

En effet, le venin du cœur eſt moins dangereux que celuy de l'ame.

EBENE.

Pour vous, Madame, il eſt malaiſé de vous en faire accroire; la connoiſſance de ſoy-meſme eſt une de vos études.

LISETE.

Quelque connoiſſance qu'on ait de ſa perſonne, il eſt toûjours à craindre qu'à force d'entendre des flateries, l'on ne ſe flate.

EBENE.

EBENE.

L'on ne dit rien qui soit au dessus de vostre merite, lors qu'on dit que vous meritez beaucoup ; la verité pour vous n'a rien que de beau ; & l'on feroit mal vostre portrait, si l'on ne le faisoit ravissant.

LISETE.

Vrayment je suis bien malheureuse, je trouve en une personne que j'aime, ce que je n'aime point.

EBENE.

Que dis-je qui puisse vous déplaire ?

LISETE.

Que dites-vous qui puisse m'agréer ?

EBENE.

Je dis de vous, Madame, ce que tout le monde en pense ; & si vous entendiez tout ce qu'il en dit, vos oreilles auroient cent fois plus d'occupation que vos yeux.

LISETE.

Je ne doute point que je n'aye quelque qualité considerable ; si je n'en avois point, vous ne prendriez pas la peine de me debiter des fleurettes : Mais quelle proportion y a-t'il entre l'estat que vous faites de ma personne, & le simple estat que vous en devriez faire ?

EBENE.

Si je pechois contre cette proportion,

pourquoy commettrois-je ce peché ? Ne ſçais-je pas que vous ſçavez diſtinguer ceux qui vous cajolent d'avecque ceux qui ne vous cajolent point ? & que la flaterie qui entreroit dans vos oreilles, n'entreroit pas dans voſtre creance ?

LISETE.

Quand vous ſeriez innocente du crime dont je vous accuſe, les veritez dont vous m'entretiendriez me ſeroient comme à charge : La raiſon eſt, que la conteſtation réveille le génie, que l'oppoſition échauffe la veine, & que de la contrarieté des ſentimens naiſſent quelquefois les plus beaux rayons du monde.

EBENE.

Comme les gens de voſtre force ſortent toûjours des jeux de l'eſprit avecque beaucoup de ſuccés, il ne faut pas s'étonner s'il n'y a preſque perſonne qui oſe vous livrer chance.

LISETE.

Je n'aime les combats ſpirituels que parce que j'aime les converſations utiles : Tout le raiſonnement humain n'eſt pas dans un teſte ; Les matieres les plus ſteriles ont diverſes faces ; Nous les regardons d'un côté, & noſtre adverſaire les regarde d'un autre.

EBENE.

Il eſt vray que quelque belle que ſoit la verité, il y a quelquefois grand plaiſir à la contredire : Mais qui entreprendroit de la choquer devant vous ? Sortiroit-on à ſon honneur d'un combat ſi inégal ? La verité ſeroit-elle foible dans voſtre bouche ? Trahiriez-vous ſon party ? Abandonneriez-vous ſes interes ſts ?

LISETE.

Quoy, vous loüerez toûjours les gens ? Hé ! de quelle humeur eſtes-vous ? Vrayment ſi vous n'adouciſſiez l'excés de vos éloges par les charmes de voſtre éloquence, vous n'auriez pas en ma perſonne un auditeur bien attentif.

EBENE.

C'eſt icy, Madame, qu'on peut dire qu'une langue éloquente louë une langue indiſerte.

LISETE.

Si j'avois l'art du bien dire, j'aurois l'art de la perſuaſion ; vous vous déferiez de vos erreurs, & vous embraſſeriez mes ſentimens.

EBENE.

Il eſt impoſſible de perſuader les fauſſetez évidentes ; L'art a ſes bornes, & la verité a ſes convictions.

DES FONTAINES ET DES RUISSEAUX.

V. CONVERSATION.

Theodate cajole Ariane, sur ce qu'elle aime les Ruisseaux & les Fontaines.

THEODATE.

COMME on aime ce qui flate sa passion, je ne m'étonne pas de ce que vous aimez les Fontaines & les Ruisseaux, ils flatent vostre rêverie.

ARIANE.

Le murmure des Eaux, & le silence des Bois, ont je ne sçay quelle vertu qui calme les mouvemens, qui recueille l'esprit, & qui dégage l'imagination.

THEODATE.

Ce n'est pas sans raison que vous aimez les Fontaines & les Ruisseaux; c'est dans ces glaces mouvantes que vous découvrez les causes des plus beaux feux du monde.

ARIANE.

Si j'aime les Fontaines & les Ruis-

seaux, c'est parce qu'ils representent mes imperfections.

THEODATE.

Je ne puis souffrir que vous injuriez ce que j'admire : Si toute la Nature estoit parlante, toute la Nature condamneroit vostre mépris.

ARIANE.

Il est vray que vous m'honorez de vôtre bien-veillance, & qu'on doit faire état des personnes que vous aimez : aussi ne feindray-je point de vous dire, que ces considerations font quelque impression sur mon esprit, & que je serois plus modeste, si vous estiez moins connoissant.

THEODATE.

Vous ne devez pas vous considerer par ce que je vous estime, vous devez vous considerer par ce que vous estes estimable.

ARIANE.

Il y a des gens qui ne connoissent pas leurs avantages : Ceux qui ont cette foiblesse, ont besoin pour s'estimer de justes estimateurs.

THEODATE.

Si vous ne vous estes jamais estimée que sur le raport d'autruy, ne soyez plus si negligente ; il est temps que vous sçachiez par vos propres observations, que vous meritez bien qu'on vous observe.

ARIANE.

Vous me perſuaderez à la fin que je ſuis belle ; mais auſſi je crains que devenuë amoureuſe de moy-meſme, je ne devienne comme inſeparable des miroirs?

THEODATE.

Je conſens tres-volontiers à l'effet que vous apprehendez, pourveu que mes yeux ayent l'avantage de vous ſervir de glace.

ARIANE.

Vos yeux ne peuvent me ſervir de miroir, ils ébloüiſſent ; & quoy qu'il y ait bien de la difference entr'eux & les miroirs ardens, on peut dire pourtant que s'ils n'en ont pas la concavité, ils en ont les feux.

THEODATE.

Rien ne brille où vous paroiſſez ; & ſi l'on jette quelque feu en voſtre preſence, c'eſt un feu dont vous eſtes la ſource. Que ſi vous ne voulez pas que mes yeux repreſentent voſtre perſonne, c'eſt que vous vous perſuadez, ou qu'ils ne ſont pas propres à cét uſage, ou qu'ils ne ſont pas dignes de cette fonction : mais cependant voſtre image s'eſt imprimée dans mon cœur, & ce qui a paſſé par mes yeux peut bien y faire quelque demeure.

ARIANE.

Si je me mirois dans vos yeux, je ne

penserois pas tant aux images qu'ils recevroient, qu'à celles dont vostre memoire est remplie, & dans cette distraction je ne formerois que des visions imparfaites.

THEODATE.

Peut-estre apprehendez-vous de brûler par des rayons fixes & directs le siege de vostre Empire. Si cela est, que cette consideration ne vous retienne point; Mon cœur vit parmy les flâmes, il est accoûtumé à vostre feu; & si vostre feu estoit consumant, il y a long-temps qu'il l'eust reduit en cendres.

ARIANE.

Je n'ay point encore remarqué que j'eusse des rayons de feu; ces sortes de rayons sont capables de former des nuages: mais mes Fontaines & mes Ruisseaux, que j'appelle mes miroirs rustiques, n'ont jamais fumé de l'application de mes regards.

THEODATE.

Quoy que vos yeux n'ayent pas la force de subtiliser les eaux, ils ont la vertu d'enflâmer les cœurs.

ARIANE.

Si ce que vous dites avoit quelque fondement, les personnes que je souffre me parleroient de leurs souffrances: mais de tous ceux qui me rendent leurs assiduitez,

il n'y a que Theodate qui se soit erigé en titre de plaintif.

THEODATE.

Le visage de ceux qui vous voyent vous découvre ce que ma langue vous declare; ce sont des Interpretes qui parlent à leur mode : mais comme les grands efforts appartiennent aux grandes douleurs, & que je souffre plus moy seul que tous vos martyrs, il ne faut pas que vous vous étonniez si la violence de ma passion surmonte ma retenuë, si elle délie ma voix, si elle remuë mes levres, & si elle vous apprend enfin par des tons forcez & exclamatifs, ce que mes rivaux vous apprennent par des regards tendres & languissans.

ARIANE.

Quelque mauvaise cause que vous entrepreniez, vous ne perdrez jamais vostre procez.

THEODATE.

Quand contre vos injustes soupçons je defend l'ardeur de mon amour, je defend l'évidence de la verité.

ARIANE.

Les choses violentes neantmoins ne sont pas de durée, & il y a long-temps que vous vous plaignez de la violence de vôtre passion.

THEODATE.

THEODATE.

Les effets retiennent toûjours quelque chose de leurs causes ; & comme la cause de ma passion renferme quelque chose d'extraordinaire ; il est naturel que ma passion renferme quelque chose de rare.

DU BEL ESPRIT.

VI. CONVERSATION.

Marile qui est une espece de Devote, est galantisée sur la beauté de son esprit.

FILANDRE.

VOus avez de l'esprit, les beaux Esprits vous estiment.

MARILE.

Je ne m'arreste point aux éloges qu'on me donne ; ma reputation est un bien mal acquis.

FILANDRE.

On condamneroit à la reparation d'honneur, ceux qui vous condamneroient à la restitution.

MARILE.

Je n'appellerois point de leur jugement.

FILANDRE.

Il eſt rare de trouver tant de modeſtie parmy tant de gentilleſſes.

MARILE.

J'ay les ſentimens que je dois avoir.

FILANDRE.

Seroit-il poſſible que vos eſtimateurs fuſſent dans l'erreur ?

MARILE.

S'ils ont du jugement, ils n'ont point de franchiſe.

FILANDRE.

A quoy bon de donner de l'encens à une fauſſe Divinité ?

MARILE.

Pour peu qu'une Fille ſurpaſſe le commun, l'hyperbole l'éleve au deſſus des nuës.

FILANDRE.

Ceux qui font eſtat de vous ſont reconnus pour ſages, & les ſages ne ſont pas moins ennemis de l'excés que du defaut.

MARILE.

La diſſimulation a ſes décences; & c'eſt pecher contre la civilité, que de parler de toutes choſes à la rigueur.

FILANDRE.

Choſe étrange! Plus vous vous defendez d'avoir de l'eſprit, & plus vous nous

perſuadez que vous en avez.

MARILE.

La verité eſt inépuiſable, elle ne manque point de raiſons.

FILANDRE.

Ceux qui n'ont point de feu, ne peuvent fournir à l'entretien; & plus l'on vous combat, & plus vous brillez.

MARILE.

Je ne m'aperçois point que je m'éleve au deſſus d'une Fille; & ſi j'éclate, c'eſt plûtoſt du feu que voſtre genie me communique, que de celuy que la Nature m'a donné.

FILANDRE.

Une ſtupide eſt toûjours ſtupide.

MARILE.

Pour peu qu'on entende vos ſemblables, on devient diſſemblable à ſoy-meſme.

FILANDRE.

Si j'ay le pouvoir de changer voſtre eſprit, que n'ay-je celuy de changer voſtre cœur!

MARILE.

Comme mon cœur n'eſt embraſé que de l'amour Divin, il faudroit que vous fuſſiez un démon, pour le faire paſſer d'un eſtat à un autre.

FILANDRE.

Si les Hommes ne peuvent rien ſur

luy, j'ay ſujet de me conſoler.

MARILE.

Je ne ſçay pas ce que les Hommes peuvent; mais je ſçay bien qu'ils n'ont encore rien pû ſur la perſonne qui vous parle.

FILANDRE.

Il eſt pourtant naturel aux Filles d'aimer les Garçons.

MARILE.

Je tombe d'accord de ce que vous dites: mais à dire le vray, ſi j'aime vos ſemblables, c'eſt en celuy qui n'en a point.

FILANDRE.

Si vous perſeverez dans voſtre zele, vous deviendrez toute Sainte.

MARILE.

Ceux qui ſont dans la bonne voye, doivent s'y maintenir.

FILANDRE.

Vos Amans ſont en paſſe de paſſer de mauvaiſes heures.

MARILE.

Qu'ils aiment ce que j'aime, ils paſſeront d'heureux momens.

DE LA CURIOSITE'.

VII. CONVERSATION.

On prie Dorilas d'entretenir la Compagnie des particularitez de ſes Voyages.

UNE DAME de la Compagnie.

IL y a grande apparence qu'un Homme comme Monſieur a eſté le ſouhait des belles Dames, qu'il a fait les inquietudes de toutes celles qu'il a veuës.

DORILAS.

Si je ſuis aſſez ſenſible pour recevoir de l'amour, je ne ſuis pas aſſez heureux pour en donner.

UNE AUTRE DAME.

Quelque retenu que ſoit Monſieur, il ne peut honneſtement ſe defendre de nous faire ſon Roman; & à dire les choſes comme je les penſe, je croy qu'il nous fera plûtoſt l'hiſtoire de ſes conqueſtes, que le recit de ſes infortunes.

DORILAS.

Il eſt perilleux de vous parler de ſes amours. Si je confeſſe que je n'ay point

eſte aimé, l'indifference de celles dont j'ay ſujet de me plaindre, vous donnera peut-eſtre de mauvais ſentimens de ma perſonne; & ſi je dis que je n'ay point eſté hay, vous direz peut-eſtre par tout que je publie mes bonnes fortunes.

UNE AUTRE DAME.

Si vos ſervices ont eſté méconnus, nous compatirons à voſtre mal-heur; & s'ils ont eſté conſiderez, nous participerons à voſtre joye: ajoûtons à cela que vous eſtes un Homme d'eſprit, & qu'en cette qualité vous ſçaurez parler ſagement de vos belles avantures.

DORILAS.

Quelque bonne opinion que vous ayez de moy, je ne vous entretiendrois pas de tout ce qui m'eſt arrivé, ſi mon hon-heur ſurpaſſoit mes diſgraces: mais vous verrez en ma perſonne l'exemple du plus malheureux Amant du monde, & vous avoüerez ſans doute, ou que je devois avoir moins de paſſion, ou que je devois rencontrer moins de dureté.

UNE DAME.

Quoy que les Filles ayent accoûtumé d'excuſer les Filles, nous ne nous ſentons point portées à prendre le party de celles dont vous vous plaignez.

DORILAS.

Vous avez le naturel trop bon, pour defendre le mauvais naturel.

UNE DAME.

Ce n'eſt pas que la retenuë ne convienne à noſtre Sexe, & qu'en ce ſens vos plaintes ne puiſſent eſtre condamnables : mais à dire le vray, le reſpect, la diſcretion, la conſtance, meritent quelque choſe.

DORILAS.

En effet, on peut en quelque façon ſe licentier pour ceux qui ne ſe licentient point : mais honorez-moy de voſtre attention, & vous verrez que j'ay plus ſouvent porté la ſimple qualité d'Amant, que celle d'aimé.

DES BEAUX CHEVEUX.

VIII. CONVERSATION.

On cajole Almahide ſur la beauté de ſes cheveux.

ALCIPE.

SCAVEZ-vous, Mademoiſelle, comment j'apelle vos cheveux ? Je les apelle de belles chaînes.

ALMAHIDE.

Ce ſont à mon avis des liens bien déliez.

ALCIPE.

S'ils eſtoient forts, ils ſeroient foibles.

ALMAHIDE.

Il eſt vray qu'un poil rude & groſſier eſt mal propre à enchaîner des cœurs : mais enfin ſi voſtre cœur n'eſtoit attaché à ma perſonne que par mes cheveux, ſa ſervitude dépendroit de peu de choſe.

ALCIPE.

Vous triomphez de la liberté par toutes les parties qui compoſent voſtre viſage : mais quand vous ſeriez privée de la pluſpart des graces qui vous rendent raviſſante, ces cheveux noirs qui ajoûtent quelque éclat à la blancheur de voſtre teint, ſeroient capables de reduire à vos pieds la galanterie la plus fiere & la plus dédaigneuſe.

ALMAHIDE.

Comme la couleur qui eſt aimée des uns, eſt quelquefois mépriſée des autres, ce n'eſt peut-eſtre pas tant à la couleur de mon poil que je dois voſtre cajolerie, qu'à l'habitude que vous avez de cajoler.

ALCIPE.

Je ne debite point des paroles obligeantes pour des objets diſgraciez ; ma de-

licate ſe me diſpenſe de cette ſotte galanterie : mais quand mes yeux ſeroient plus difficiles qu'ils ne ſont, ils trouveroient dans l'ornement de voſtre teſte le plus bel accompagnement du monde.

ALMAHIDE.

Quelque eſtat que vous faſſiez de mon poil, mon miroir m'aprend qu'il n'eſt ny beau, ny laid.

ALCIPE.

Quel eſt-il donc ?

ALMAHIDE.

Il me ſemble qu'il eſt ſuportable.

ALCIPE.

Vous dites quelque choſe, mais vous ne dites pas aſſez ; & ſi le miroir que vous m'avez oppoſé avoit le mal-heureux privilege d'eſtre ſenſible, ou il ne connoîtroit pas la beauté des objets dont il recevroit les images ; ou s'il les connoiſſoit, ſes ſoûpirs feroient du moins le panegyrique de vos cheveux.

DU COMPLIMENT.

IX. CONVERSATION.

Ageſile fait civilité à ſon Beau-pere pretendu.

AGESILE.

VOus euſſiez pû promettre Mademoiſelle voſtre Fille à une Perſonne plus conſiderable que la mienne ; c'eſt une verité que je reconnois, & que mes Amis avoüent : Mais j'oſeray vous aſſurer, Monſieur, qu'en veuë des obligations que je vous ay, je reſſens pour vous une tendreſſe toute particuliere, & qu'au defaut de quelques avantages que vous euſſiez pû trouver en un autre party, vous trouverez en mon obeïſſance & en mon zele, une volonté toute reſignée, & un cœur tout ardent.

ORONTE.

J'ay conſideré voſtre Famille & voſtre Perſonne, & j'ay crû que vous ne démentiriez ny voſtre naiſſance, ny voſtre reputation.

AGESILE.

Quand je serois assez mal-heureux pour n'avoir pas toutes les inclinations qu'un honneste Homme doit avoir, Mademoiselle vostre Fille est un grand exemple; elle seroit capable de corriger mes mœurs, & de vaincre mon naturel.

ORONTE.

Vous ne serez pas en la peine de chercher en ma Fille les regles de vostre conduite.

AGESILE.

Comme je n'ay point de si forte passion que la passion de vous plaire, il est à croire que toutes mes actions tendront au but que je me suis proposé.

ORONTE.

J'ay toûjours fait grand estat de la Vertu; & en quelque lieu que je la rencontre, je l'honore.

AGESILE.

Je défereray toûjours à vos sentimens: Je ne feray que ce qu'il vous plaira de me prescrire; & si je peche contre vos ordres, ce sera plûtost de l'action que de la pensée.

ORONTE.

Vostre adresse préviendra mon indulgence; Je n'auray point de reproches à vous faire, & vous n'aurez point de pardons à me demander.

DU DUEL.

X. CONVERSATION.

Tyrias qui a receu un démenty, ſe trouve par je ne ſçay quelle rencontre chez une Femme de condition ſon Amie; Et là un Eccleſiaſtique qui eſt imbu de ſa querelle, tâche de le détourner d'en venir aux mains.

THEONICE la Dame.

QUOY que vous faſſiez les choſes fort ſecretement, j'ay ſceu d'aſſez bonne part, que le matin de demain doit reparer l'injure de cette apreſdînée.

TYRIAS, ou l'Offencé.

Quelque imaginatif ſans doute a forgé cette nouvelle.

THEONICE.

Elle eſt neanmoins bien probable.

TYRIAS.

L'on ne fait pas tout ce qu'on peut faire.

ARGESILE, ou l'Eccleſiaſtique.

Comme je prens part aux intereſts de Monſieur, je ſuis bien aiſe que ce qu'on nous a raporté ſoit faux.

TYRIAS.

Je ne ſuis pas peu obligé à voſtre bonté : mais quand ce qu'on vous a dit ſeroit vray, qui condamneroit mon action?

ARGESILE.

Vous ſçavez, Monſieur, que les Duels ſont defendus.

TYRIAS.

Oüy, je le ſçay ; mais l'Edit n'eſt pas tant fait pour refroidir le courage de ceux que l'ardeur anime, que pour ſauver la reputation de ceux que la timidité retient.

ARGESILE.

Si le reſpect qu'on porte à l'Edit met à couvert l'honneur de ceux qui ne ſont pas d'humeur à ſe battre ; pourquoy ceux que vous appellez braves ſe battent-ils ? Ce reſpect qui eſt ſi juſtement fondé, peut-il eſtre glorieux aux uns, & eſtre des-honorable aux autres ?

TIRIAS.

Il y a un certain milieu entre l'eſtime & le blâme : Ceux qui ne ſe battent point, n'ont point de Cenſeurs, n'ont point de Panegyriſtes : Ceux qui ſe battent, ont des Hérauts, ont des Trompettes.

THEONICE.

Quelle foibleſſe, de loüer la foibleſſe!

ARGESILE.

Madame à mon avis n'a pas mal rencontré.

TYRIAS.

Chacun a ſes ſentimens.

ARGESILE.

Je le confeſſe ; mais quelque bonne opinion que vous ayez de la fierté du cœur, le courage ne conſiſte point où vous le mettez.

TYRIAS.

En quelles actions le conſtituez-vous?

ARGESILE.

Je le conſtituë à rejetter ce qu'il faut rejetter, à repouſſer ce qu'il faut repouſſer, à ſouffrir ce qu'il faut ſouffrir, à attaquer ce qu'il faut attaquer, & à ſoûtenir ce qu'il faut ſoûtenir ; à rejetter ce qu'il faut rejetter, comme les moleſſes, les ſuggeſtions ; à repouſſer ce qu'il faut repouſſer, comme les aſſaſſinats, les violemens ; à ſouffrir ce qu'il faut ſouffrir, comme l'exil, les injures ; à attaquer ce qu'il faut attaquer, comme les Forts, les tranchées ; & à ſoûtenir ce qu'il faut ſoûtenir, comme les ſieges, les aſſauts.

TYRIAS.

Que le courage chez vous eſt de grande étenduë ! Hé ! le moyen de vaincre la colere, de vaincre une paſſion que l'inſo-

lence excite, que la raiſon approuve, & que l'ambition allume?

ARGESILE.

La colere eſt ſurmontable, cent grands Perſonnages l'ont ſurmontée.

TYRIAS.

Il y a de juſtes coleres, puis qu'il nous eſt commandé de nous courroucer, & de ne pecher point.

ARGESILE.

On dit qu'il eſt juſte, & j'en viens de demeurer d'accord, de ſe ſoûlever contre toutes les actions qui tendent directement au des-honneur de Dieu, & à la honte du Prince, à la ruine de la Patrie, & à la deſtruction de l'Homme: Mais pour vous montrer que hors ces ſortes d'actions, le repouſſement des injures eſt un peché; Dieu veut que nous ſuportions l'infirmité de noſtre prochain, que nous excuſions la foibleſſe de nos Freres; & pour dire quelque choſe de plus, il veut meſme que nous aimions nos ennemis.

TYRIAS.

J'avouë que Dieu veut ce que vous dites; mais ſa volonté en cela paſſe les forces de la Nature, & il faudroit pour l'executer, que j'euſſe de certaines graces dont je ne reſſens point les effets.

ARGESILE.

Je ne vous diray rien sur l'amour heroïque dont parle l'Evangile; cette matiere, qui est trop delicate pour moy, seroit peut-estre trop Chrestienne pour vous. Je vous diray seulement quelque chose sur le ressentiment qui vous transporte; & je vous feray voir dans le mesme discours, que ceux qui vont sur le Pré, font une action que les Republiques doivent défendre, & que les particuliers doivent abhorrer.

TYRIAS.

Il n'y a rien de plus cher en ce monde que l'honneur; & quoy qu'on ne blâme pas ceux qui refusent le Défy, on ne confie gueres à ces sortes de gens l'execution des grandes entrepriſes: ajoûtons à cela que les gens de main contractent des adresses victorieuses, qu'il est naturel d'aller au devant des maux qui peuvent nous attaquer, & que le moyen d'empêcher qu'on ne nous fasse encore du mal, consiste à nous venger de celuy qu'on nous a fait.

ARGESILE.

Les executions difficiles demandent des précautions exactes; Les précautions exactes font une partie de la prudence; La prudence est lente en ses reflexions, & la

la lenteur eſt incompatible avec le feu, avec la flâme. Vous dites que les gens de main contractent des adreſſes victorieuſes, qu'il eſt naturel d'aller au devant des maux qui peuvent nous attaquer, & que le moyen d'empêcher qu'on ne nous faſſe encore du mal, conſiſte à nous venger de celuy qu'on nous a fait. Un autre que moy ſe contenteroit de vous dire que les armes ſont journalieres, que les plus grands Breteurs periſſent quelquefois par des gens qui n'ont point d'école, & qu'il eſt ridicule de rechercher l'éloignement d'un mal, dans la proximité d'un peril : mais il eſt important d'entreprendre le Duel, de le pouſſer à bout, de faire voir (comme j'ay déja dit) que les Republiques le doivent défendre, & que les particuliers le doivent abhorrer. Les mécontens qui donnent des rendez-vous, battent, ou ils ſont battus ; s'ils battent, ils perſuadent aux ſimples & aux brutaux, que Dieu protege les vindicatifs ; Et comme ils ſont perſuadez de ce qu'ils perſuadent, pour peu qu'on les choque, ils deviennent les troubles-feſtes de leurs Concitoyens ; & s'ils ſont battus, ils donnent à penſer à tout le monde qu'ils ont manqué de cœur, qu'ils ont manqué d'aſſurance ; qu'ils ont trouvé dans la vigueur

de leurs ennemis, la cauſe de leur deſaſtre. Diſons encore, ou les vindicatifs qui ſe battent tirent raiſon du tort qu'ils pretendent avoir receu, ou ils ſouffrent un ſort tout contraire : S'ils tirent raiſon du tort qu'ils pretendent avoir receu, ils arment contr'eux les amis de leurs ennemis, ils excitent des violences, ils inſpirent des attentats ; & pour un emporté dont ils devoient mépriſer les inſolences, ils ont cent pourſuivans dont ils doivent apprehender la conſpiration : Et s'ils ſouffrent un ſort tout contraire, ils reçoivent des coups, ils portent des cicatrices, ils deviennent les triſtes témoins de la victoire de leurs ennemis, & pour une honte imaginaire qu'ils ſe ſont efforcez d'éviter, ils ſe ſont procurez une infamie effective. Si bien qu'on peut dire que l'uſage des Duels a de tres-fâcheuſes ſuites, qu'il altere la liberté des eſprits, qu'il trouble le repos des familles, qu'il flétrit l'honneur des particuliers, & que par les accidens funeſtes qu'il cauſe, il dérobe des Glorificateurs à Dieu, il enleve des Soldats au Souverain, il ſouſtrait des Serviteurs à la Patrie.

TYRIAS.

A ce que je voy, Monſieur, vous voulez que les Gentils-hommes reçoivent des

injures comme des loüanges, des démentis comme des applaudiſſemens ?

ARGESILE.

Si le démenty qu'on vous a donné eſt juſte, pourquoy le conſiderez-vous comme une injure ? Et s'il eſt déraiſonnable, pourquoy n'en formez-vous pas vos plaintes ? Les Marêchaux de France ne ſont-ils pas les Juges du Point d'Honneur ? & les ſoûmiſſions qu'ils font faire ne desintereſſent-ils pas ceux qui ont eſté maltraitez ?

THEONICE.

Il me ſemble que ces raiſons ne reçoivent point de replique.

TYRIAS.

Qu'il eſt aiſé, Madame, de prêcher le pardon ! Hé qu'il eſt difficile de pardonner !

THEONICE.

Vous avez raiſon de dire ce que vous dites, vous eſtes fondé en experience ; mais cependant, comme a fort bien dit Monſieur, le courage ne conſiſte point où vous le mettez.

ARGESILE.

Que font les Hommes qui ſe laiſſent emporter à la colere ? Ils ne font que ce que font les Chevaux qui ruënt, que ce que font les Chiens qui mordent, que ce

que font les Sangliers qui déchirent.

TYRIAS.

Les exemples que vous raportez, montrent bien que la vengeance eſt naturelle.

ARGESILE.

Dites plûtoſt, s'il vous plaiſt, Monſieur, que les exemples que je fournis montrent bien que la vengeance eſt beſtiale.

TYRIAS.

Quelque choſe que vous diſiez de la patience; ſi le courage l'engendre quelquefois, la lâcheté la fait naiſtre ordinairement.

ARGESILE.

Un Homme qui a eſté offencé, & qui n'en vient point aux mains, peut eſtre poltron, peut eſtre vaillant; Ces veritez ſont inconteſtables: Mais qu'il ſoit brave, qu'il ſoit pagnote, je ſoûtiens que ſa douceur ne luy peut eſtre deſavantageuſe.

TYRIAS.

Cét endroit à mon avis eſt fort delicat; & je penſe qu'à moins d'avoir une fine Logique, il ſeroit comme impoſſible d'en ſortir.

THEONICE.

Un moment d'audience vous mettra hors de peine; Monſieur prouve tout ce qu'il entreprend.

ARGESILE.

Quand un Homme a déja donné des marques de sa valeur, il ne doit pas craindre que le pardon le des-honore; les honnestes gens conservent la memoire de ses belles actions, & ils considerent son procedé, ou comme une marque de son mépris, ou comme un effet de sa retenuë. Quand il n'a pas encore donné des preuves de son courage, il ne doit pas apprehender non plus que le pardon le diffame; on doit reverer les Edits, & la qualité de respectueux est preferable à la qualité d'infractaire: Enfin quand il n'a tenu compte de donner des signes de sa bravoure dans les occasions qui se sont presentées de servir sa Patrie, il ne doit pas craindre que le pardon le perde; il est perdu, & il est impossible d'effacer cent lâchetez par un emportement.

TYRIAS.

Si l'on vous croit, l'on ne parlera desormais du Duel que comme d'une erreur passée.

ARGESILE.

Si l'on me croit, l'on ne parlera desormais du Duel que comme d'un aveuglement insuportable.

THEONICE.

Ceux qui se mélent de juger des cho-

ſes l'apellent l'horreur de la Nature, l'affoibliſſement de l'Eſtat, & l'opprobre de la Religion.

ARGESILE.

Qui ne donneroit à une étrange action d'étranges epitetes ?

TYRIAS.

Comme l'eſprit humain tranche des deux coſtez, il peut faire d'un ſujet de loüange une matiere d'invective.

ARGESILE.

Que pourroit-on dire en faveur d'un ambitieux qui ſacrifie à un faux honneur comme à une Idole, le ſang de ſes ſemblables ? Que pourroit-on dire en faveur d'un inſolent, qui prefere la ſatisfaction d'une paſſion feroce, à la déference d'un commandement Divin, & au reſpect d'une defenſe Royale ? En un mot, que pourroit-on dire en faveur d'un inſenſé, qui pour un hochement de teſte, un regard dédaigneux, une parole precipitée, expoſe au ſort des armes ſa reputation, ſa vie, ſon ſalut ?

THEONICE.

Plus vous entreprenez les Dueliſtes, & plus ils me ſemblent odieux.

ARGESILE.

Si quelques guerres que nous ayons euës, ils ſont encore avides de ſang, qu'ils

soient alterez du sang des Turcs : C'est contre ces usurpateurs qu'il faut se piquer de courage, c'est contre ces Infideles qu'il faut se piquer de violence.

THEONICE.

Les membres ne doivent agir que conformément à l'influence de leur Chef ; Nous sommes les membres mystiques de Jesus-Christ ; & comme Jesus-Christ est doux, il est juste que ses membres soient pacifiques. Que si contre ce devoir le Monde & le Diable entreprenoient de jetter la discorde parmy nous, il est de nôtre salut de nous ressouvenir que nous sommes le rachat d'un Sang precieux, & qu'à l'exception de quelques occasions nous ne devons répandre nostre sang que pour la cause de celuy qui nous a rachetez.

ARGESILE.

Vous avez finy, Madame, par où je n'ay osé commencer ; La plusparт des gens d'épée sont irreligieux ; & à moins que de les ébranler d'abord, par la violence des preuves, les raisons de Foy font fort peu d'impression sur eux.

TYRIAS.

Encore que la Noblesse soit comme esclave des maximes du Monde, je veux renoncer à cette servitude : Vous avez heu-

reuſement combatu mon opiniâtreté ; vous avez heureuſement ſurmonté ma reſiſtance; & quoy que les changemens ſubits ſoient comme incroyables, que les converſions momentanées ſoient comme miraculeuſes; il eſt pourtant vray de dire que mon erreur eſt bannie, & que mon amertume eſt diſſipée ; que mon entendement eſt éclairé, & que mon cœur eſt calme ; que mon eſprit eſt vaincu, & que ma colere eſt éteinte.

ARGESILE.

Je ne ſçay pas ſi nous avons eu l'avantage de vous toucher : Si cela eſt, nous avons grand ſujet de nous réjouyr : Mais que cela ſoit, ou que cela ne ſoit pas ; je vous prie de conſiderer, Monſieur, qu'entre les Anciens, les plus puiſſans & les plus ſages, ont eſté les plus clemens & les plus doux; que vous avez fait cent actions dont les monumens publics donnent des témoignages que voſtre adverſaire a perdu le ſens avant que de perdre le reſpect; que cét emporté a paſſé de l'audace à la crainte; & qu'il eſt de la grandeur de vôtre courage, de mépriſer une victoire que la meſme crainte a preſque déja remportée.

TYRIAS.

Je ne penſe plus à l'injure qu'il m'a faite,

faite, je penſe aux excellentes choſes que vous m'avez dites; & quelques boüillans que ſoient les gens de mon âge, & de ma condition, je ſerois le plus trompé du monde, ſi ma promptitude flêtriſſoit vôtre victoire, ſi mon inconſtance des-honoroit voſtre triomphe.

DE LA BELLE RESISTANCE.

XI. CONVERSATION.

Poleonte qui eſt Amy d'une tres-belle Femme, tâche de ſe prevaloir de ſes déplaiſirs domeſtiques.

POLEONTE.

VOus eſtes penſive; & l'on diroit à vous voir, que vous eſtes mécontente.

PAULINE.

Il ne faut pas eſtre ſçavant en l'art de deviner, pour dire ce que vous dites: Mais où ſont les perſonnes qui puiſſent ſe vanter d'eſtre ſatisfaites?

POLEONTE.

Il ne tient qu'à vous que voſtre condition ne ſoit meilleure.

PAULINE.

Ce discours est obscur, je ne l'entens pas.

POLEONTE.

Voulez-vous que je l'explique?

PAULINE.

Il n'est pas necessaire.

POLEONTE.

Ah! méchante, vous riez! Vous sçavez ma pensée.

PAULINE.

Je n'ay pourtant pas trop envie de rire.

POLEONTE.

Croyez-moy, suivez mon conseil; Representez-vous que la jeunesse n'a point de retour; que l'âge qui la suit, n'a point de consolateurs; & que comme il y a de sottes fidelitez, il y a de belles perfidies.

PAULINE.

Quelle doctrine! Hé où avez-vous appris cette Morale?

POLEONTE.

Comme il est juste de tromper le trompeur, il est raisonnable de manquer de foy à celuy qui manque de parole: On a juré qu'on vous applaudiroit, & l'on vous contredit; On a juré qu'on vous aimeroit, & l'on vous persecute; On a juré qu'on vous honoreroit, & l'on vous diffame; il me semble que ces indignitez sont

atroces, que ces injures ſont horribles, qu'elles devroient trouver du dédain dans vos yeux, de la haine dans voſtre cœur, & du changement dans vos actions.

PAULINE.

Il faut faire le bien contre le mal.

POLEONTE.

S'il faut faire le bien contre le mal, quel avantage a le bien ?

PAULINE.

Quoy qu'on faſſe quelquefois pour les perſonnes indignes, ce qu'on fait pour les perſonnes aimables, on le fait toûjours diverſement : Et c'eſt pour cette raiſon qu'on dit qu'il y a bien de la diférènce entre les offices du devoir, & les effets de l'affection ; entre les manieres de traiter un Mary fâcheux, & les façons de traiter un mary complaiſant.

POLEONTE.

Quelques raiſons que vous puiſſiez alleguer, un deſobligeant ne merite pas qu'on l'oblige.

PAULINE.

Il y a de certains exemples qui doivent plûtoſt faire naître la patience, que l'emportement; & j'ay toûjours oüy dire, que le vice des Marys ne devoit pas étouffer la vertu des Femmes.

POLEONTE.

Quel moyen d'accorder l'injuſtice avecque la vertu ?

PAULINE.

On met l'obſervance entre les bonnes habitudes ; & cette habitude qui eſt ſous la Juſtice, & par conſequent ſous la Vertu, défere à la Loy.

POLEONTE.

La vengeance eſt née avecque nous ; & ce qui la combat, combat la Nature.

PAULINE.

La Nature eſt peccable, mais les Loix d'enhaut ſont infaillibles.

POLEONTE.

Il y a grand plaiſir à repouſſer l'injure.

PAULINE.

Il y a grand plaiſir à ſurmonter ſon reſſentiment.

POLEONTE.

On eſt ſoulagée quand on a donné quelque choſe à ſon aigreur.

PAULINE.

On eſt confuſe quand on s'eſt vengée à ſes dépens.

POLEONTE.

Vengez-vous, & vous ne vous en repentirez point ; je prens part à vos intereſts, & vous trouverez en ma perſonne toutes les qualitez que la faveur demande.

PAULINE.

Il y a grande apparence que vous ne seriez pas assez retenu lors que mon honneur dépendroit de vostre discretion, puis que vous estes trop licentieux, lors que vostre bon-heur dépend de ma pitié.

POLEONTE.

Il est vray que je m'emporte, que je m'oublie; mais la violence de mon mal excuse la liberté de mes paroles, vous possedez mon cœur, & je ne possede pas ma langue.

PAULINE.

Je vous plains, & je vous condamne.

POLEONTE.

Si de deux maux il faut éviter le pire, vous devez estre plus portée à tromper un Homme outrageux, qu'à faire mourir un Homme passionné.

PAULINE.

On doit préferer une dureté religieuse à un dépit criminel, une cruauté innocente à une complaisance defenduë.

DE L'EXHORTATION.

XII. CONVERSATION.

Quoy qu'on accuſe à tort un jeune Abbé de n'eſtre pas le plus rigide du monde ; un Prelat qui eſt ſon Parent, ne laiſſe pas de l'entretenir ſaintement de la vertu.

L'ABBE'.

QUE ce qu'on dit de moy, Monſieur, ne vous inquiete point ; je ne démens ny ma naiſſance, ny ma condition ; je ne des-honore ny mon éducation, ny mon habit ; & ſi quelque reglement que j'apporte à ma vie, je ne ſuis pas en trop bonne odeur, c'eſt que l'Envie qui ſe couvre du manteau de la Vertu, perſuade la pluſpart des choſes qu'elle entreprend, & que la pluſpart des Eſprits ſont moins diſpoſez à croire le bien que le mal.

LE PRELAT.

Seroit-il poſſible, mon Enfant, que vous connuſſiez la vertu, & que vous aimaſſiez le vice ? que vous poſſedaſſiez

les lumieres d'un Ange, & que vous commissiez les actions d'un Démon? Ah! je ne puis avoir de vostre conduite des sentimens si injurieux; & quand cette mesme conduite sembleroit à mes yeux la plus horrible chose du monde, les preoccupations de mon esprit combatroient les témoignages de mes sens; & si je n'estois pas vostre Avocat, au moins ne serois-je pas vostre Juge.

L'ABBE'.

Quand je ne me sentirois pas porté à vivre plus regulierement que les Sages du Monde, vostre exemple seroit capable de corriger mes inclinations; & quelque difference qu'il y ait entre les Princes, & ceux qui ne sont pas de ce rang, j'oseray vous dire que Tybere n'eut jamais tant de respect pour Germanicus, que Theocrite en a pour vostre personne.

LE PRELAT.

Quelques raisons que vous m'ayez d'abord alleguées, je m'étonne qu'un Homme si bien né ait une reputation si méchante.

L'ABBE'.

Voulez-vous, Monsieur, que je vous dise en peu de mots d'où peut provenir encore ma mauvaise odeur? c'est que je n'affecte point l'exterieur des hypocrites,

& qu'entre mes obſervateurs il y en a qui croyent meſme qu'un Homme n'eſt pas Catholique, s'il n'eſt ſuperſtitieux.

LE PRELAT.

O que c'eſt eſtre ignorant en la ſcience de bien vivre, que d'attacher le ſalut aux apparences! Dieu ne ſe ſoucie pas qu'on frape ſon eſtomach, il veut qu'on froiſſe ſon cœur: Dieu ne ſe ſoucie pas qu'on baiſſe ſa veuë, il veut qu'on mortifie ſa chair: Dieu ne ſe ſoucie pas qu'on pouſſe des ſoûpirs, il veut qu'on forme des reſolutions.

L'ABBE'.

On peut inferer de ce que j'ay rapporté, que la ſuperſtition veut des grimaces, que la ſuperſtition veut des extaſes, & qu'encore que les veritables devotions ſoient ſemblables à ces arbres dont les racines ſont plus longues que les branches, il faut pour eſtre eſtimé dans le Monde, faire profeſſion de celles qui ont plus de montre que de ſolidité, qui ont plus d'éclat que de fondement.

LE PRELAT.

Le témoignage des Hommes eſt inutile; le témoignage de la conſcience eſt ſalutaire.

L'ABBE'.

Ma vie, graces à Dieu, ne me reproche

pas grand' choſe ; & ſi j'oſois faire mon panegyrique, je vous dirois, Monſieur, qu'on ne me voit, ny chez des Traiteurs, ny chez des Femmes ; que je ſuis inconnu aux lieux où les gens de bien ne ſe font point connoître.

LE PRELAT.

Un Homme auroit mauvaiſe grace de ſe vanter d'eſtre Chreſtien, & de vivre en Pourceau ; de ne vouloir pas qu'il y eût un Enfer pour luy ; & de vouloir, comme on dit, qu'il y en eût un pour Socrate.

L'ABBE'.

J'avouë que les paſſions n'ont eſté données à l'Homme que pour exercer ſa raiſon, que pour confirmer ſa volonté : auſſi tâchay-je tous les jours de conformer mes actions à mes connoiſſances ; & ſi je m'écarte quelquefois de mon devoir, c'eſt que nous ſommes les enfans d'Adam, c'eſt que nous ſommes les fils de la corruption.

LE PRELAT.

Il eſt vray qu'il eſt mal-aiſé de reduire les paſſions à la derniere ſervitude, qu'il eſt difficile de vaincre entierement des ennemis qui ont comme mené en triomphe les plus grands Conquerans du Monde : Mais quelle gloire n'y a-t'il point auſſi à détruire des factieux, à défaire des broüillons, à faire de leur place d'armes

le champ de ses victoires.

L'ABBE'.

Encore que la vertu ne s'acquiere que par des efforts suans, il ne faut pas penser à ce qu'elle nous coûte, il faut penser à ce qu'elle nous vaut.

LE PRELAT.

Si toutes les choses s'entreprennent pour quelque fin, à quoy bon de s'arrêter au milieu de l'entrepriſe ? Ne ſçait-on pas que c'eſt à la fin de la lice que la recompenſe attend le combattant ? que c'eſt au bout de la carriere que le prix attend le vainqueur ?

L'ABBE'.

Aprés tout, Monſieur, comme je vous ay ſouvent oüy dire, quel profit remporte-t'on de ſon abandonnement.

LE PRELAT.

Il n'y a rien en ce Monde qui merite noſtre recherche ; Il n'y a rien ſur la terre qui merite noſtre pourſuite : Et ce que je dis eſt tellement prouvé par l'uſage, eſt tellement confirmé par l'experience, qu'à peine poſſéde-t'on les choſes les plus ſouhaitées, qu'on reconnoît qu'elles n'ont rien de plus conſiſtant que ces ſonges agreables qui flatent l'imagination, & qui n'aſſouviſſent jamais le deſir, que ces feſtins apparens qui enchantent les yeux, &

qui ne contentent jamais l'appetit.

L'ABBE'.

Comme le Monde n'eſt remply que d'alterations, que de viciſſitudes, c'eſt bien mal connoître le ſouverain bien, que d'y attacher ſes affections.

LE PRELAT.

Que voſtre maniere de vivre, mon cher Couſin, ſoit toûjours conforme à vos beaux ſentimens; Qu'on ne diſe point juſtement de vous, ce qu'on dit de cent autres, que vous abuſez du revenu de vos Benefices, que vous fruſtrez l'intention de vos Peres; que vous employez aux delicateſſes de la friandiſe & aux moleſſes de la diſſolution, les treſors de leur épargne, & les fruits de leur ſainteté.

L'ABBE'.

Ces conſeils ſont trop obligeans & trop utiles, pour en faire les ſimples objets d'une reflexion, pour en faire les ſimples matieres d'un entretien.

LE PRELAT.

Comme les vices ſont communicatifs; Comme les exemples ſont contagieux; qu'il ne ſoit point dit non plus que vous riſquez voſtre ſalut, que vous hazardez voſtre Paradis, que ceux que vous voyez, deshonorent leur condition, que ceux que vous frequentez, prophanent leur caractere;

qu'ils travaillent plus à estre les soûtiens du démon, que les serviteurs de Dieu; à estre les instrumens de leurs passions, que les Ministres de leurs dignitez.

L'ABBE'.

Je sçay bien que les esprits libertins sont pernicieux, que les compagnies licentieuses sont fatales, & que si sans sollicitation & sans exemple, un Ange s'est perdu avec des Anges, un Apostre s'est damné avec des Apostres, un Homme de bien se peut corrompre avecque des vicieux; aussi puis-je dire sans vanité que j'examine les mœurs de ceux que je souffre, que j'observe les actions de ceux que je voy, & que dés que je découvre quelque indécence en la personne de mes plus familiers, je passe de la societé à la retraite, de la compagnie à la solitude.

LE PRELAT.

Qu'on ne vous represente point aussi par une espece de reproche, que ceux qui vivent tous les jours comme s'ils devoient tous les jours mourir, mépriſent les richesses, mépriſent les honneurs, & que comme ils vivent plus en Dieu qu'en eux-mesmes, ils vivent plus de la vie des Anges, que de la vie des Hommes.

L'ABBE.

J'aurois mauvaise grace d'établir mon

eternité sur des choses temporelles ; j'ay esté trop bien instruit pour tomber dans un si étrange aveuglement.

LE PRELAT.

Que si dans vostre maniere de vivre il y a encore quelque chose à redire, que rien ne vous détourne de rompre vos liens, que rien ne vous empêche de briser vos chaînes, puis que le peché & la mort, dit un grand Pere, sont une mesme chose ; & que celuy qui retarde la sortie de son sepulchre, est en danger de n'en sortir jamais.

L'ABBE'.

S'il est à craindre que le peché ne vienne jusques à nous, il est bien plus à craindre que nous ne demeurions au peché.

LE PRELAT.

Que les lumieres de l'Eglise soient toûjours les Loix animées sur lesquelles vous regliez vos actions ; Que les legitimes dispensateurs des Oracles eternels soient toûjours les regles vivantes sur lesquelles vous ajustiez vos mœurs ; l'on ne peut negliger ce qu'ils ordonnent, qu'on ne choque celuy qui les a instruits ; l'on ne peut rejetter ce qu'ils enseignent, qu'on ne mépriſe celuy qui les a inspirez.

L'ABBE'.

L'Eglise est une Mere infaillible, elle

doit estre nostre Directrice.

LE PRELAT.

Que ce qui tente, que ce qui trompe, soit toûjours l'objet de vostre mépris; Que ce qui flate, que ce qui passe, soit toûjours l'objet de vostre aversion.

L'ABBE'

Je regarde toutes les choses périssables comme périssables; & quoy que je ne sois pas insensible, je puis dire par la grace de Dieu, que je n'ay pas grand sujet de me plaindre de mes infirmitez.

LE PRELAT.

Enfin, mon cher Parent, que l'amour de Dieu soit toûjours chez vous un amour de preference, puis que Dieu renferme tout ce que les creatures ne renferment point, que c'est un Pere qui ne peut estre dénaturé, que c'est un Roy qui ne peut estre Tyran, que c'est un Juge qui ne peut estre partial, que c'est un Maistre qui ne peut estre méconnoissant, & que c'est un Amy qui ne peut estre infidele.

DE LA PUDEUR.

XIII. CONVERSATION.

Flavie galantiſe une Demoiſelle, ſur ce qu'elle rougit aiſément.

FLAVIE.

C'Est le ſort des Vierges que d'eſtre pudiques : Que s'il eſtoit permis de couronner en Terre ce que le Ciel couronnera, vous porteriez ſur voſtre teſte les marques de voſtre candeur & de voſtre integrité.

SOLYMENE.

Quelque ſoin que je prenne de regler mes actions, je commets cent indécences, & l'on ne me rendroit pas un petit office, ſi l'on negligeoit de me regarder.

FLAVIE.

Vous vous eſtes figuré la perfection ſi difficile, qu'encore que vous la poſſediez, vous croyez que vous ne la poſſedez pas ; & comme cette creance vous rend ſuſpecte à vous-meſme, il arrive de là que les curioſitez vous bleſſent, que les obſervations vous offencent ; que vous pre-

nez pour des marques de haine, ce que vous devriez recevoir pour des effets d'admiration.

SOLYMENE.

Quoy qu'en punition de mes petits pechez, je deuſſe ſouffrir ſans chagrin la confuſion de mon viſage, je voudrois bien en eſtre exempte.

FLAVIE.

Ne ſouhaitez point d'eſtre défaite de ce qu'on appelle la fleur de la Beauté, & l'attrait de l'Amour, la couleur de la vertu, & le fard de l'innocence; voſtre rouge anime voſtre blanc, vos roſes rehauſſent vos lys; & l'on voit dans leur mélange l'aſſortiment des graces.

SOLYMENE.

Encore que la rougeur ſoit l'ornement des pâles, je ne puis prendre ſon party.

FLAVIE.

Quel mal fait-elle?

SOLYMENE.

Elle revele les ſecrets, elle découvre les coupables, elle arme les Juges, elle trouble les Familles.

FLAVIE.

Il eſt vray que comme l'émotion dont nous parlons, eſt quelquefois l'effet d'une mauvaiſe cauſe, elle a quelquefois de fâcheuſes ſuites: mais la rougeur de voſtre viſage

visage n'a jamais esté chez vous l'effet d'un mauvais principe. Vous avez appris à vivre dés que vous avez appris à marcher ; & si la rougeur s'empare souvent de vos jouës, c'est que vous avez tant d'horreur du vice, que vous rougissez même en la place de ceux qui devroient rougir.

SOLYMENE.

Si vous estiez aussi veritable que vous estes éloquent, le tableau que vous feriez de ma personne seroit plus considerable du côté de son autheur, que du côté de son objet : Mais vous épargnez les Dames ; & comme vous ne prenez pas plaisir à dire ce qu'on ne prend pas plaisir à écouter, vous ne faites point difficulté de perdre de belles paroles pour de maigres sujets.

DE L'AJUSTEMENT.

XIV. CONVERSATION.

Vn Amant qui a pris un Habit galant, ſe preſente à une belle Dame.

PHENICE.

AH! Monſieur, que vous eſtes bien mis! Vous ne fûtes jamais ſi bien à la mode.

TYRIDATE.

Je puis paroître aux yeux de tout le monde, puis que je ne ſuis pas inſuportable aux voſtres.

PHENICE.

Quoy que je n'étudie pas fort les Hommes, je me connois pourtant aſſez en bonne mine.

TYRIDATE.

On plaît aux plus difficiles, quand on ne vous deſagrée pas.

PHENICE.

L'opinion, comme vous ſçavez, ne contribuë rien à la nature des choſes.

TYRIDATE.

J'avouë ce que vous dites; mais l'on

juge souvent sur vostre jugement.

PHENICE.

Si l'on juge de vostre bien mis sur le jugement que j'en fais, vostre ajustement plaira à toute la Cour.

TYRIDATE.

Encore qu'il y ait plaisir à plaire à tout le monde, je n'ambitionne de plaire qu'à vos yeux.

PHENICE.

Vostre civilité ne me surprend point; j'attendois quelque chose d'approchant.

TYRIDATE.

Ce ne sont point des paroles, ce sont des veritez; la bouche icy fait l'office du cœur.

PHENICE.

De l'air que vous me parlez, vostre visage me persuade que vous estes veritable. mais de la maniere que ma glace me represente, elle me persuade à son tour que vous estes menteur.

TYRIDATE.

Quoy, vostre glace combat le témoignage de nos sens?

PHENICE.

Au moins ne suis-je pas satisfaite de son rapport.

TYRIDATE.

Ah! si cela est, qu'elle est fausse! qu'elle

eſt infidelle ! & qu'elle outrage de graces, lors qu'elle défigure les voſtres !

DU BAL.

XV. CONVERSATION.

Carile demande à une fort belle Fille la permiſſion de luy donner le Bal.

CARILE.

C'Est eſtre bien hardy, Mademoiſelle, que de vous prier de ſouffrir que je vous donne le Bal : Je ſçay bien que cette faveur eſt un avantage qui n'eſt dû qu'à des perſonnes d'importance ; auſſi ne vous demandais-je cette grace qu'avecque beaucoup de crainte : Mais ſi la paſſion de témoigner à tout le monde, l'eſtime particuliere que je fais de voſtre merite, merite quelque choſe, il eſt à croire que je ne rougiray point de voſtre refus, que je ne me plaindray point de voſtre réponſe.

DORIMENE.

Vous pouviez faire un plus beau choix ; Vous voyez cent Filles qui effacent toutes les autres.

CARILE.

Je ſouffre avecque peine voſtre modeſtie,

elle offence toutes les graces, elle injurie toutes les vertus ; & si une autre que vous parloit contre vous, mes yeux ne lanceroient que des foudres, & ma bouche ne prononceroit que des imprecations.

DORIMENE.

La meſme glace qui découvre mes defauts, découvre voſtre flaterie.

CARILE.

Je ne reçoy point voſtre glace pour Juge, elle n'eſt à mon avis, ny aſſez nette, ny aſſez unie : Je ne reçoy point non plus vos yeux pour le meſme office ; la frequente veuë de voſtre aimable perſonne les a rendus comme inſenſibles : Je reçoy pour Arbitres de noſtre diferend, tous ceux qui ſe mélent de juger des belles choſes.

DORIMENE.

Les plus indiferens loüent les Dames.

CARILE.

A ce que je voy, vous ne voulez point de tiers.

DORIMENE.

Vous l'avez deviné.

CARILE.

Ma foy, à le bien prendre, vous avez raiſon de refuſer l'arbitrage, puis que pour peu qu'on devienne voſtre obſervateur, l'on devient voſtre ſoûpirant.

DORIMENE.

Encore que ma passion ne soit pas d'en donner, je souhaiterois d'estre aux yeux de l'assemblée ce que je suis aux vostres.

CARILE.

Si vostre souhait est accomply, vous ne ferez pas moins la Reyne des Cœurs, que la Reyne du Bal.

DORIMENE.

Je ne souhaite d'éclater, qu'afin que vostre aveuglement n'éclate point.

CARILE.

Que ma passion ne vous engage point à faire ces sortes de souhaits : Si je ne suis accusé de defaut de jugement que parce que je vous éleve, je ne seray condamné que parce qu'on vous envie.

DES BELLES MAINS.

XVI. CONVERSATION.

On cajole Cleomene sur sa beauté, mais sur tout sur la beauté de ses mains.

HEROIDE.

SI une main proportionée, unie, grasse, & blanche, est une tres-belle cho-

se, il faut avoüer que vostre main est un chef-d'œuvre des mains de la Nature.

CLEOMENE.

Je tombe d'accord que ma main n'est pas la plus mal faite du monde : mais quelque avantageuse que m'ait esté en cela la Nature, vostre galanterie est plus obligeante qu'elle.

HEROIDE.

L'art de bien loüer n'est pas moins fort; j'affoiblis plutost mes idées, que je ne les pousse.

CLEOMENE.

Vous reüssissez-en toutes choses ; & si j'avois quelque qualité qui meritât les derniers efforts de l'Eloquence, je jetterois les yeux sur vous.

HEROIDE.

Comme l'excés de l'huile éteint la lampe, l'abondance de la matiere offusqueroit mon esprit.

CLEOMENE.

La peinture presteroit quelque chose à l'original ; & tant s'en faut que pour avoir beaucoup de choses à dire, vous n'en disiez pas assez, que vous feriez plutost voir ce que je devrois estre, que ce que je serois.

HEROIDE.

Vous estes au dessus de la flatterie ; La Nature ne peut porter ses faveurs au delà

de celles qu'elle vous a faites ; & quelques éloquens que soient nos Académiciens, ils ne pourroient mesme representer à l'imagination ce que vos belles mains representent à la veuë.

DE LA BELLE TAILLE.

XVII. CONVERSATION.

On galantise Partenice sur la beauté de sa Taille.

CELIMENTE.

LA Nature, Mademoiselle, vous a fait mille beaux presens ; mais à n'en point mentir, les richesses de vostre taille ne sont pas vos moindres trésors.

PARTENICE.

J'aurois tort de vouloir passer pour petite ; les yeux démentiroient la bouche : Mais si les grandes tailles font regarder les gens, elles font regarder leurs defauts.

CELIMENTE.

Ce seroit estre foible, que de répondre à cét inconvenient, il ne vous menace point ; c'est assez de vous dire que les avantages de vostre taille sont accompagnez de cent autres

autres agrémens, & qu'il n'y a point d'Homme au monde, quelque difficile qu'il ſoit, qui puiſſe obſerver voſtre perſonne, & conſerver ſa liberté.

PARTENICE.

Je n'ay rien à mon advis qui puiſſe faire le martyre d'un connoiſſant; les gens d'eſprit ſon trop délicats, & je ſuis trop groſſiere.

CELIMENTE.

Si vous avez des defauts, ils ſont cachez.

PARTENICE.

Si j'ay des perfections, elles ſont inviſibles.

CELIMENTE.

Ah! Mademoiſelle, ne combattez point le témoignage de nos yeux; voſtre modeſtie ſeroit méconnoiſſante; la Nature auroit ſujet d'eſtre mal ſatisfaite.

PARTENICE.

Ses reproches ne ſeroient pas inſuportables, ſes faveurs ne ſont pas bien grandes: mais de crainte d'encourir ſon indignation, j'avoüeray ce qu'il vous plaira.

DES BEAUX YEUX.

XVIII. CONVERSATION.

On admire les Yeux de Leonice.

RADAMIRE.

QUELS yeux! Hé qui s'en peut défendre? Certes je n'ay jamais rien veu ny de si doux, ny de si cruel.

LEONICE.

S'ils font du mal, mon intention n'est pas d'en faire.

RADAMIRE.

Cela peut estre: mais quand cela seroit, une excuse est-elle une guerison?

LEONICE.

Non.

RADAMIRE.

Pourquoy donc me payez-vous d'excuse?

LEONICE.

Quoy que les Dames ne soient pas accoûtumées à vuider des differends, je viens de trouver le moyen de nous mettre d'accord: Mes yeux, dites-vous, vous ont blessé par leur douceur; il est juste, que conformément à la methode des Mede-

cins, ils vous gueriſſent par leur rudeſſe.

RADAMIRE.

Ah! la méchante invention! Le mépris eſt auſſi ſenſible que le régal; & les yeux qui tuënt par leurs charmes, ne peuvent redonner la vie par leur ſeverité.

LEONICE.

Que faut-il donc faire pour vous appaiſer?

RADAMIRE.

Ce que vous ne ferez pas.

LEONICE.

Souffrez-donc, & ne vous plaignez plus, puis que les plaintes des-honorent ceux qui les font lors qu'elles ſont inutiles; & que la perſonne qui pourroit vous guerir, ne vous guerira jamais.

DU COMPERAGE.

XIX. CONVERSATION.

Lysias tient un Enfant avec une fort belle fille.

LYSIAS.

J'Ay sujet, Mademoiselle, de vanter mon bon-heur, la Fortune aujourd'huy m'en veut.

EGINE.

Quel avantage y a-t'il, Monsieur, d'entrer en communauté de soins avecque une Damoiselle, qui n'a rien de considerable que ce que vostre complaisance luy départ.

LYSIAS.

L'avantage que j'y trouve est si doux, qu'il n'y a point de bien au monde pour lequel je vouluſſe l'abandonner.

EGINE.

Si les Enfans tiennent des Parains, celuy que nous allons tenir ne sera pas peu galant.

LYSIAS.

S'il vous ressemble, il sera fort modeste.

EGINE.

J'aurois mauvaise grace de faire la vaine, j'estimerois beaucoup peu de chose.

LYSIAS.

J'ay de la peine à souffrir que vostre bouche démente vos yeux, qu'elle prenne plaisir à mépriser ce que la Nature a pris plaisir à faire; & je croy que je vous querellerois, si Monsieur le Curé qui avance à grands pas, ne m'obligeoit de changer de discours, & de vous dire, Mademoiselle, que le temps de donner vostre nom s'approche.

EGINE.

Les Hommes, comme vous sçavez, Monsieur, portent le nom des Hommes.

LYSIAS.

Pour peu qu'on use de retranchement du nom d'une Fille, l'on en peut faire le nom d'un Garçon.

EGINE.

Vous userez, s'il vous plaist, de l'expedient que vous apportez.

LYSIAS.

Je ne vous le propose qu'afin que vous vous en serviez.

EGINE.

La chose est à vostre bien-seance.

LYSIAS.

Tout l'honneur vous est deû.

EGINE.

Quoy, tout de bon, vous voulez que je parle ?

LYSIAS.

La resolution en est prise.

EGINE.

J'obeïray, mais je donneray à l'Enfant le nom du Parain.

DU FESTIN.

XX. CONVERSATION.

Un Goinfre represente à ses Amis les particularitez d'un Festin où il s'est trouvé.

MYSSENE.

JE ne m'étonne pas de ce que vous ne soupez presque point; l'on m'a dit que vous aviez fait un ample dîné.

BRISEIS.

Ceux qui connoissent Origone, sçavent que quand il se méle de tabler, les delicatesses de la Nature, & les raffinemens de l'Art, sont de la partie.

BYSONTE.

Comment avez-vous esté servy ?

BRISEIS.

Pompeusement.

BYSONTE.

Il ne faut pas demander si à l'envy l'un de l'autre, Carbon & Ragoutin ses Cuisiniers, ont fait des merveilles.

BRISEIS.

On peut les qualifier du titre dont on honoroit autrefois un Empereur; l'on peut les apeller les delices du Genre humain.

BYSONTE.

Qu'on aille tous les jours, si l'on veut, manger chez Origone, l'on ne verra jamais à sa table, ny l'abstinence, ny la sobrieté.

BRISEIS.

Qui manqueroit d'appetit devant des viandes extrémement bien apprêtées?

MISSENE.

Il ne suffit pas pour nous satisfaire, que nous sçachions que vous ayez fait un grand repas; il est à propos pour nous contenter, que vous nous entreteniez des particularitez du Festin.

BRISEIS.

Je voy bien ce que c'est, vous voulez que vostre imagination entre en part des douceurs que j'ay goûtées. Hé bien, je suis prest de chatoüiller vos oreilles.

BYSONTE.

Ecoutons, ne perdons pas un mot ; il n'y a point de diverſité plus plaiſante que la diverſité des plats.

BRISEIS.

Comme les inclinations ſont differentes, on nous a ſervy d'abord divers potages : Les quatre qu'on a mis au bout où j'eſtois, valoient bien ceux qu'on a mis au bout où je n'eſtois pas. Le premier qu'on apelle à la Royale au boüillon brun, eſtoit compoſé d'Ortolans, de Cardons, & d'Artichaux ; Le deuxiéme qui paſſe pour une ſoupe à la Reine, n'eſtoit ſeulement pas remply de blanc de Perdrix, il eſtoit encore arroſé de jus d'Eclanche & de Citron ; Le troiſiéme, que les Maîtres de l'Art apellent à la Princeſſe, fourniſſoit de Pigeonneaux & de Beatilles : Enfin le quatriéme, qui a auſſi ſon illuſtre nom, & qu'on apelle à l'Alteſſe, eſtoit de ris de Veau, de blanc de Chapon, de Champignons, & de Truffles.

MISSENE.

Si les autres potages aprochent des premiers, on peut apeller le premier ſervice un beau début.

BRISEIS.

L'on a veu au bout où je n'eſtois pas, un potage de Santé ; L'on a veu au meſme

endroit une Bisque de Pigeons de voliere ; L'on a accompagné ces deux soupes d'un potage de Poulets farcis : Et celuy qui a suivy celuy-cy, que les François apellent à l'Italienne, estoit assaisonné de Macaroni de Fromage, Gratate, & Vermiceilly.

BYSONTE.

Il est à croire que ce qui est venu ensuite, a correspondu à ce qui a precedé.

MISSENE.

Il n'en faut pas douter.

BRISEIS.

Le premier service, comme vous pouvez penser, a esté relevé de huit entrées ; Il a esté relevé d'une Longe de Veau farcie de petits Pigeons, de ris de Veau, de Champignons, & de Capres ; d'une multitude de Poulets aux huitres & aux anchois, d'un Poulet d'Inde, d'une Eclanche à la Royale, d'une Tourte de Pigeons & de Beatille, d'un filet de Cerf à la sauce douce, d'une poitrine de Veau en ragoût, & d'une compôte de Pigeons garnie de Marinade.

BYSONTE.

Ces sortes d'entrées meritent bien d'être mises en ligne de compte.

BRISEIS.

Comme vous estes des Goinfres, je n'ay

pas voulu vous entretenir de toutes les délicateſſes qui les ont accompagnées ; vous vous imaginez bien de quels ingrediens elles ont eſté garnies.

MISSENE.

Paſſons au troiſiéme ſervice ; ce que vous avez obmis eſt aſſez ordinaire.

BRISEIS.

Aprés les potages & les entrées, ont paru vingt-quatre Faiſanteaux, quarante-huit Perdreaux, vingt-quatre Poulets de grain, quarante-huit Ramereaux, ſoixante Cailleteaux, trente-ſix Pigeonneaux de voliere, dix-huit Lapreaux, & ſoixante Tourterelles.

MISSENE.

La juſteſſe a eſté exactement obſervée dans ces pyramides.

BRISEIS.

Il ne s'eſt rien veu de plus égal ; chaque baſſin a eſté proportionnément remply.

BYSONTE.

Vous a-t'on donné de fins entremets ?

BRISEIS.

L'on n'a rien oublié.

MISSENE.

Ils ont dû vous regaler d'un plat de ris de Veau, d'un ragouſt de Champignons, & de Truffles, d'un ſervice de pieds de Porc, d'une Tourte de franchipane, & de

quelques Omelettes au jambon.

BRISEIS.

Ils ont ajoûté à cela un mélange de petites langues de Porc & de Bœuf parfumées, d'une Gelée ambrée, & d'une Herbelade.

BYSONTE.

Vrayment si le dessert a esté de cét air, vous pouvez vous vanter d'avoir veu un festin bien ordonné.

BRISEIS.

L'on ne s'est pas contenté de couvrir la table d'Oranges confites, de Poires de bon Chrêtien, de Massepain à la Royale, de Poires de double-fleur, de chair de Citron & d'Orangeades, de Biscuits de Savoye, de Poires de Bergamotte, & de Poires de Bezicdhery; l'on a servy encore des Abricots liquides, entourez de quelques autres Abricots, des Prunes de Perdrigond liquides, environnées aussi de quelques autres Prunes, des Cerises liquides garnies à oreilles, des Biscuits de Citron parfumé, des Framboises liquides, accompagnées de Framboises seches, des zestes d'Oranges, des conserves d'Abricots & de Pistaches, & des Amandes à la Prasline.

MISSENE.

De quelles sortes de Vins avez-vous fait rubis sur l'ongle?

BRISEIS.

Nous avons beu d'abord du Celestin de Mante, des Vins d'Aïs & de Chably, de Coindrieux & d'Avenette, & de quelques autres endroits renommez ; & à peine avons-nous esté aux assiettes volantes, que nous avons beu du doux & piquant de Piedmont, du Ruiezalt & du Rossoly, de la Verdée & de la Malvoisie, de la Ciouta, & de Lacryma-Christi.

MISSENE.

Les liqueurs dont vous avez si heureusement conservé la memoire, ont de grandes vertus ; elles font bien faire des choses.

BRISEIS.

Elles en font bien dire aussi.

MISSENE.

C'est ce qui me persuade que les bons mots ont esté dits, & que les bons contes ont esté faits.

BRISEIS.

Arondile & Mezingue ont esté un second régal ; ils se sont entrepris, ils se sont entre-raillez ; & à n'en point mentir, je n'ay jamais rien entendu de si divertissant.

BYSONTE.

Il est assez ordinaire aux grands festins, d'avoir leurs Rieux.

BRISEIS.

Ceux dont je vous parle conſervent toûjours leur feu : ce ſont de ces Goinfres qui mélent en quelque façon la moderation avecque la débauche, la retenuë avecque la licence, & qui ſçachant de longue-main de quels excés ils ſont capables, ſont toûjours en état de payer de leur perſonne.

MISSENE.

Je n'eſtime pas peu ces ſortes de gens.

BYSONTE.

Ils diſent d'excellentes choſes.

BRISEIS.

L'eſprit trouve ſon compte avec eux, il ſe nourrit comme d'un aliment du ſuc de leur entretien ; & l'on peut dire à leur avantage, que s'ils reçoivent des repas de bouche, ils donnent des repas d'oreille.

DE L'ADRESSE.

XXI. CONVERSATION.

Lycante cajole une Dame, ſur ce qu'on la prend ſouvent pour accorder le different de ſes Compagnes.

LYCANTE.

VOus ne connoiſſez pas moins la qualité des eſprits, que le fond des choſes; & comme vous ſçavez ce qui eſt capable d'irriter, & ce qui eſt capable d'adoucir, vous ſçavez reduire les gens au poinct que vous vous propoſez.

ELVIRE.

Les Dames qui remettent leurs differends à mon arbitrage, voyent des Dames bien plus ſpirituelles que moy; & ſi elles preferent mon jugement à celuy de beaucoup d'autres, c'eſt qu'elles ſçavent que je ſuis moins partiale & plus applicative.

LYCANTE.

Je ne m'attache point icy à ce que vous dites, je m'attache à ce que je ſçay: l'on ne peut rien ajoûter à vos reſolutions; & ſi vous eſtiez auſſi juſte envers moy que

vous l'étes envers vos Amies, la meſme volonté qui fait noſtre differend, feroit bien-toſt noſtre accord.

ELVIRE.

Comme nous devons preferer nos intereſts à l'intereſt des autres, vous ne devez pas trouver étrange, ſi de la faveur que je vous fais de vous écouter, je ne paſſe pas à la bonté de vous ſatisfaire : Les refus ſont loüables, lors que les demandes ſont indécentes : Je ne pourrois faire voſtre repos, que je ne fiſſe mes inquiétudes ; Je ne pourrois être bien avecque vous, que je ne fuſſe mal avecque moy-meſme.

LYCANTE.

Tous les Amans ſont intereſſez, leurs ſervices ſe propoſent des recompenſes.

ELVIRE.

Si les Hommes doivent meſme quelque choſe aux Dames qui ne leur plaiſent pas, que ne doivent-ils point aux Dames qui leur plaiſent ? Et ſi le payement d'une dette n'exige point de reconnoiſſance, pourquoy le ſervice d'un Amant exigéroit-il de la gratitude ?

LYCANTE.

Je tombe d'accord avec vous que le merite de voſtre Sexe juſtifie les aſſiduitez du noſtre : mais comme quelque aimable que ſoit une Fille, elle trouve des ſemblables,

je me persuade que c'est l'obliger que de preferer son Empire à celuy d'une autre.

ELVIRE.

Si dans la liberté que vous avez de servir les plus belles Dames, vous m'obligez de me rendre vos services, je vous oblige aussi d'en faire un estat particulier, puis que ce qui engendre l'amour, se trouve en plusieurs sujets, & que comme vous pouvez trouver une seconde Eluire, je puis trouver un second Lycante.

LYCANTE.

Il y a bien de la difference entre l'obligation que je vous ay, & celle que vous m'avez; vous payez de presence, & je paye de soins; vous souffrez mes visites, & j'étudie vos inclinations; vous m'honorez de vos commandemens, & j'execute vos ordres.

ELVIRE.

Il est vray que vous avez toute la peine, cela ne reçoit point de doute: mais il est vray aussi que vous ne me rendez que ce que les Amans rendent à leur Maîtresse.

LYCANTE.

Si ma servitude a des semblables, Vôtre cruauté n'a point de pareille; Le scrupule est vostre Directeur; & à parler franchement, vous faites profession d'une vertu

vertu que l'impuiſſance a authoriſée, & que la pitié devroit décrier.

ELVIRE.

Ce que vous dites ne me ſurprend point; nous mépriſons le commandement, quand la brutalité nous commande : mais ſi vous continuez dans l'humeur qui vous déregle, la perſonne qui accorde le differend des autres, ſera toûjours en querelle avecque vous.

LYCANTE.

Si vous avez reſolu mon deſeſpoir, il faut que je renonce à l'eſperance.

ELVIRE.

J'ay fait ce que j'ay deû, & vous ferez ce que vous devez.

DE LA SIMPLICITE' DES HABITS.

XXII. CONVERSATION.

Coriolan cajole une Dame ſur ce qu'elle aime la Simplicité des Habits.

CYPASSIS.

DAns l'opinion que j'ay plus de defauts que de perfections, je ne me

fers point de ces étoffes qui attirant les regards des passans, découvrent les laideurs de ceux qui les portent.

CORIOLAN.

Quoy que vous negligiez les beaux habits, vous ne laissez pas de paroistre; La Nature qui a heureusement dispersé sur vos joues son blanc & son rouge, vous a donné des qualitez qui portent par tout l'éclat; & elle a si bien reüssi en la composition de vostre personne, que vous connoistriez mal vos ornemens naturels, si vous recouriez aux étrangers.

CYPASSIS.

Si la Nature avoit esté aussi ingenieuse en la formation de mes lineamens, qu'elle a esté adroite en l'application de mes couleurs, je ne renoncerois pas aux étoffes éclatantes: mais comme il semble qu'elle ne m'ait fait part de son vif que pour mettre mes defauts dans un plus grand jour, il est à propos que je paroisse sous des ajustemens qui ne paroissent point.

CORIOLAN.

Quelque inventive que vous soyez, le secret de ne point éclater vous est caché.

CYPASSIS.

Mon sentiment en cela n'est pas le vôtre.

CORIOLAN.

De porter l'incarnat, le bleu, le vert naiſſant, vous agiriez contre voſtre intention ; ces couleurs ſont hautes, & elles excitent noſtre curioſité. De porter auſſi le tané, le noir, la feüille-morte, il n'y a pas d'apparence non plus, l'obſcurité de ces couleurs eſt un luſtre, & le luſtre comme luſtre, releve le beau teint. De porter enfin le blanc, le bon ſens ne le permet pas, les lys de voſtre viſage obſcurciroient meſme la blancheur de la neige ; & ce que vous auriez pris pour affoiblir voſtre éclat, augmenteroit voſtre vivacité.

CYPASSIS.

Encore que ma blancheur n'ait pas les degrez que vous luy donnez, je ne veux porter deſormais que des couleurs d'eau ou de muſque ; ces ſortes de couleurs relevent peu la blancheur, & elles attachent peu la veuë, & ce ſont les particularitez que je recherche dans les étoffes.

CORIOLAN.

En quelque eſtat que vous ſoyez, vous ne pouvez qu'eſtre bien ; & ſi j'eſtime en voſtre perſonne la ſimplicité des habits, c'eſt parce que les perſonnes qui abondent en agrément, doivent abonder en modeſtie.

CYPASSIS.

Il me ſemble que par cette raiſon je devrois eſtre magnifiquement ajuſtée.

CORIOLAN.

Ne combattez point les loüanges que je vous donne, vous combattriez la voix publique.

CYPASSIS.

Quelle apparence y a-t'il que tout Paris m'eſtime, puiſque l'eſtime ſuppoſe la connoiſſance, & que je ne frequente preſque perſonne ? Il eſt vray qu'on peut avoir quelque connoiſſance des viſages par ouy dire, qu'on en peut parler ſur le rapport d'autruy : mais comme l'eſtime qui eſt fondée ſur un rapport eſt fondée ſur une incertitude, il me ſemble que ce ſeroit étre foible que de s'attacher à un ſi foible témoignage.

CORIOLAN.

On jette les yeux par tout où vous étes; la moindre de vos actions eſt obſervée : & ſi vous ne connoiſſez pas beaucoup de gens, beaucoup de gens vous connoiſſent.

CYPASSIS.

Il faut du temps pour examiner les Dames, & je n'en donne qu'à mes Amis.

CORIOLAN.

Si cela eſt, je ſuis donc croyable, puiſque je vous examine tous les jours.

CYPASSIS.

Vous m'obſervez tous les jours, cela eſt vray ; mais en matiere de témoignage, celuy des Amis eſt toûjours ſuſpect.

DU RETOUR DES ESPRITS.

XXIII. CONVERSATION.

Vne grande Dame qui avoit fait mourir ſous le bâton un inſolent, croit fermement avoir reveu le même Homme ; Et comme elle eſt raillée d'un Sçavant qui fait l'incredule, elle eſt defenduë d'un autre Sçavant qui croit ce qu'il doit croire.

CLELIE.

JE ſuis encore comme hors de moy-même, quand je penſe à la rencontre épouvantable que je fis hier au ſoir d'un malheureux que mon emportement fit dernierement perir.

POLYMAQUE.

L'image de ce Mort tombe-t'elle ſouvent ſous voſtre penſée ?

CLELIE.

Comme j'ay conceu de l'horreur de l'action que j'ay fait faire, l'image dont vous parlez travaille mon imagination plus souvent que je ne voudrois.

POLYMAQUE.

Ne craignez-vous point le retour de celuy que vous avez fait mourir ?

CLELIE.

Il n'y a rien que j'apprehende tant.

POLYMAQUE.

Recueillez vostre esprit, redoublez vôtre attention, & vous concevrez avecque moy les causes de l'erreur dans laquelle vous tombâtes hier.

CLELIE.

Appellez-vous erreur une vision tres-claire ? Vrayment je ne puis souffrir cette injure.

POLYMAQUE.

Les grandes craintes qui appliquent trop frequemment l'imagination aux images des objets qui les excitent, enervent enfin la vertu imaginative, & il est en cela de la fantaisie comme des yeux : Les yeux rapportent infidellement aux sens interieurs, l'image d'un objet, lors qu'ils ont trop fixé leurs regards sur luy ; La fantaisie aussi rapporte imparfaitement à l'entendement, le portrait d'une chose, lors

qu'elle a trop arrêté ſon action ſur elle : ajoûtons à cela que les grandes craintes concentrent les eſprits, que cette concentration éleve des fumées qui alterent le cerveau & les images, & qu'en ce violent eſtat, l'imagination compare confuſément les eſpeces de la memoire avecque les objets de la veuë. Ces principes poſez, on peut dire que l'erreur de ceux qui ſe trompent dans leur apprehenſion, vient de ce qu'ayant trop arrêté leurs penſées ſur l'objet de leur crainte, ils ont affoibly leur vertu imaginative, & de ce que pour peu que la choſe qui tombe ſous leur ſens ait du rapport avecque la choſe qui tombe ſous leur penſée, ils prennent dans leur trouble une choſe pour une autre : Et pour joindre l'authorité au raiſonnement, & l'exemple au diſcours, l'Hiſtoire nous apprend que par punition Divine, Theodoric Roy des Gots, penſoit preſque toûjours au meurtre qu'il avoit commis en la perſonne de ſon Beaupere ; & que comme par la perpetuelle repreſentation de celuy qu'il avoit tué, il ſe repreſentoit foiblement ſa veritable idée, il crut tellement voir ſur ſa table, en la tête d'un Poiſſon qui montroit les dents, la tête de Symmache, que de l'horreur qu'il en conceut, il en perdit la vie.

CLELIE.

Plus l'on craint le reſſentiment des morts, & plus l'on s'aplique aux images qui les repreſentent ; & plus l'on s'aplique aux images qui les repreſentent, & plus l'on grave ces images dans la memoire : mais quand j'avoüerois que les grandes craintes alterent les images des choſes qui les excitent ; & que dans le trouble qui accompagne les grandes craintes, la fantaiſie perd preſque ſon diſcernement ; il me reſteroit à vous dire que je ne penſois pas au Mort dont la preſence m'a ſurpriſe, que mes ſens étoient raſſis, & par conſequent que mon jugement étoit ſain.

POLYMAQUE.

Que l'opinion ne peut-elle point ſur la pluſpart des femmes ?

CLELIE.

Comme il y a quelque apparence que vous n'avez pas de trop bons ſentimens de l'ame, je ne m'étonne pas ſi vous me traitez de viſionnaire : mais quoy que vous puiſſiez dire, je ne croy ſeulement pas que les ames humaines bravent la ſepulture ; je croy encore que par permiſſion Divine elles raniment quelquefois leurs corps.

POLYMAQUE.

Si le Prophete Roy eſtoit noſtre Juge, vous perdriez voſtre cauſe.

CLELIE.

CLELIE.

Je ne le penſe pas.

POLYMAQUE.

Il dit pourtant que l'eſprit s'en va, & qu'il ne revient point.

CLELIE.

On ne peut nier l'authorité dont vous vous faites fort : mais ſi je ne me trompe point, le meſme Prophete dit en un autre endroit, que Dieu donne des ſignes à ceux qui le craignent.

POLYMAQUE.

Quoy, vous liſez les Ecritures! Ah! je commence à douter de ma victoire.

PERICIDE.

Mademoiſelle n'a ſeulement pas de la lecture, elle a de la ſcience ; Les Livres & les Sçavans partagent ſes belles heures.

CLELIE.

Je n'ay rien moins que ce que vous m'attribuez ; & pour preuve de ce que je dis, je ſeray ravie que vous entrepreniez ma defenſe.

PERICIDE.

Encore que je ne ſois pas fort éclairé, je vous offre mes rayons ; & ſi nous avons affaire à un puiſſant ennemy, je tâcheray de proportionner mes efforts à ſes attaques.

POLYMAQUE.

La matiere sur laquelle nous sommes entrez est extrémement fine, & j'apprehende bien qu'elle ne nous engage à des expressions bien rudes.

CLELIE.

Comme il vient souvent chez moy des gens de Lettres, je suis comme accoûtumée au langage des bans: Si bien que s'il n'y a que cette consideration qui vous empêche de pousser l'entretien, vous pouvez entrer en matiere.

POLYMAQUE.

Si cela est, je suis prest de maintenir mon opinion.

PERICIDE.

Ceux qui croyent qu'il n'y a ny Enfer ny Paradis, confondent l'ame des Hommes avecque l'ame des Bêtes, & détruisent le fondement de toutes les Religions.

POLYMAQUE.

Que peut-on dire qui puisse prouver ce que vous pretendez?

PERICIDE.

Outre que l'ame fait ce que le sens ne peut faire, & qu'il est plus aisé de défendre sa survivance, que de prouver sa mortalité, on peut dire que Dieu qui est la verité primitive, inspire les créances universelles, & que l'immortalité de l'ame

eſt univerſellement cruë.

POLYMAQUE.

Un moderne a dit de bonne grace, à mon avis, parlant de l'immortalité dont nous parlons, qu'il n'y avoit rien au monde, ny de ſi fortement crû, ny de ſi foiblement prouvé.

PERICIDE.

Eſt-ce ſoûtenir foiblement l'immortalité de l'ame, que de tirer ſes preuves de l'infaillibilité des Ecritures, de la gravité des Philoſophes, de la fidelité des Hiſtoriens, de la force des raiſons, & de l'abſurdité des inconveniens?

POLYMAQUE.

Il eſt vray que les Ecritures menacent les Hommes de la rage des Démons, qu'elles parlent de l'évocation de Samuel, qu'on dit qu'Ariſtote ſacrifia aux manes de ſa Courtiſane, que S. Hierôme apparut à Euſebe ſon Diſciple: mais les menaces ne ſont pas des preuves, les rapports ne ſont pas des convictions; & l'on ſçait meſme que les Hiſtoriens d'une meſme Religion marquent ſouvent des choſes contraires.

PERICIDE.

Les Hiſtoriens peuvent avoir des ſentimens oppoſez, c'eſt une verité que je ne conteſte point: mais les plus conſiderables d'entr'eux tombent d'accord des

Universitas BIBLIOTHECA

évenemens que je rapporte, & ce seroit préferer son opinion à l'opinion des plus grands Hommes, que de douter de leur témoignage.

POLYMAQUE.

Dans quelles erreurs ne sont point tombez ceux mesmes qui ont crû que l'ame estoit immortelle, lors qu'il a esté question de parler de sa retraite, de sa societé, en un mot de l'estat de sa survivance?

CLELIE.

On peut estre incertain de ce que les choses sont en leurs circonstances, & estre assuré de ce qu'elles sont en leur nature: Mais pour ne point retarder la satisfaction de ma curiosité, je vous prie de rappeller les idées que l'Histoire des ames separées vous a fournies, & de repasser sur le sentiment de ceux qui ont erré sur l'état des mesmes ames.

POLYMAQUE.

Quelques-uns ont crû que l'ame des méchans se convertissoit en Demons; & S. Augustin dit au Livre des Heresies, que Tertulien a esté de cette opinion; Et quelques autres ont tenu, que les bonnes ames estoient en des lieux delicieux avecque les bons Anges, & que les méchantes ames estoient en des lieux desagreables avecque les Demons; Et cette derniere

opinion qui regnoit chez les Syriens du temps de S. Hierôme, fut condamnée par Benoist XII.

CLELIE.

Sur quoy appuyoient-ils leurs sentimens ?

POLYMAQUE.

Les premiers qui s'attachoient trop au sens litteral, se fondoient sur ce que quand le Fils de Dieu se courrouçoit contre les Juifs, il les traitoit de descendans du Diable; & les autres qui tomboient dans le mesme defaut, se fondoient aussi sur ce que quand le mesme Fils de Dieu promettoit la beatitude aux gens de bien, il promettoit de la leur donner au dernier jour.

CLELIE.

Il me semble, pour revenir à la derniere opinion, que ces grands Hommes devoient considerer que le Jugement universel estoit marqué dans les Ecritures; & que si les mots de dernier jour se fussent plûtost entendus du dernier jour de la vie, que du dernier moment de la sepulture, Jesus-Christ mesme eut fait douter de l'existence du Purgatoire.

POLYMAQUE.

Comme il ne s'agit point icy de l'estat de l'autre vie, mais de la nature de l'ame,

ne parlons plus en Theologien, parlons en Philoſophe, la converſation ſera plus belle & moins contraire, l'entretien ſera plus convenable & moins déferant.

PERICIDE.

De quelque façon que vous conſideriez l'ame humaine, vous trouverez que noſtre party eſt invincible : mais quoy que cette verité ſoit tres-conſtante, il ne ſera point hors de propos de joindre à la Philoſophie le témoignage des Ecritures, & de tirer quelque confirmation de l'authorité des ſaints Cahiers.

POLYMAQUE.

L'ame touche le corps, ou elle ne le touche point : ſi elle le touche, le moyen qu'elle ſoit ce que vous tenez ? & ſi elle ne le touche point, comment concevoir qu'elle l'anime ?

PERICIDE.

Encore qu'on ne puiſſe pas dire de quelle façon les intelligences meuvent les Cieux, cela n'empêche pas qu'elles ne ſoient ſpirituelles ; Encore qu'on ne puiſſe pas dire de quelle maniere les ames humaines animent les corps, cela n'empêche pas qu'elles ne ſoient immaterielles.

CLELIE.

Si les eſtres ſpirituels ne pouvoient eſtre parmy les choſes ſenſibles, l'im-

menſité Divine qui remplit toute la Nature, ſeroit une ſuppoſition ; Les ambaſſades celeſtes qui ont percé les airs, ſeroient un conte; & les poſſeſſions démoniaques qui agitent les corps, ſeroient une rêverie.

PERICIDE.

L'on ſe ſeroit moqué de nous, lors que les Hiſtoriens auroient voulu perſuader à la Poſterité, que Simonides fut retiré inviſiblement d'une Maiſon dont les murailles s'écroulerent ; que Socrate avoit un donneur d'avis qu'il entendoit & qu'il ne voyoit point ; & que quatre cens ans aprés la Bataille de Marathon, l'on oyoit au lieu où elle fut donnée, le hanniſſement des Chevaux, & le cliquetis des armes. Ils ſe ſeroient encore moquez de nous, lors qu'ils auroient voulu perſuader aux âges ſuivans, qu'un Trompette fantaſtique parut à Ceſar prés du Fleuve de Rubicon ; que l'Empereur Tacite fut averty de la proximité de ſa mort par l'eſprit de ſon Frere, & par celuy de ſa Mere ; & qu'à Parme il y a une Famille dans laquelle l'apparition d'une Vieille previent toûjours de quelque temps la mort de quelques-uns d'entr'eux.

CLELIE.

L'on n'auroit jamais fait, ſi l'on vou-

loit raporter tous les exemples que les Hiſtoriens fourniſſent. La pluſpart de ceux qui travaillent aux Mines, ſe plaignent des voix hurlantes qui les effrayent, ſe plaignent des coups inviſibles qui les bleſſent: Et pour achever de prouver hiſtoriquement l'union des Eſprits avecque la matiere, les Relations des Terres nouvellement découvertes, parlent de cent ſortes d'Eſprits qui vont & qui viennent, & qui ſous des corps empruntez ſervent domeſtiquement les Hommes.

POLYMAQUE.

Voila de belles recherches : mais enfin je ne me repais ny d'exemples, ny d'authoritez.

PERICIDE.

Le feu fait-il des ſyllogiſmes ? La matiere fait-elle des préciſions ? Et ſi elle n'a pas cette vertu, qu'eſt-ce qui fait en l'Homme toutes ces choſes ?

POLYMAQUE.

Les Bêtes tirent des conſequences ; Le raiſonnement renferme des progrés & des rapports ; & la meſme faculté qui compare une propoſition particuliere à une propoſition generale, eſt capable de faire des actes metaphyſiques.

PERICIDE.

Vous appellerez raiſon, ſi vous voulez,

ce que la plusspart des Philosophes appellent instinct : mais quand les Bêtes auroient une puissance discursive, au moins faut-il confesser qu'elles raisonnent sur fort peu de choses, & que comme elles sont incapables de faire reflexion sur leur propre raisonnement, l'on ne peut solidement soûtenir qu'elles ayent une faculté spirituelle.

CLELIE.

En effet, les Hommes ont de grands avantages sur les Bêtes ; ils penetrent les Cieux, ils approfondissent les abysmes, ils portent leurs pensées & dans le sein de Dieu, & dans le sein de la Nature.

PERICIDE.

S'il est vray, comme il n'en faut pas douter, que les Hommes ayent de tres-grands avantages sur les Bêtes, que la raison de ces avantages provienne de l'immaterialité de l'ame, & que l'immaterialité de l'ame prenne l'existence de sa posteriorité, je ne conseille pas à Polymaque de nous pousser encore à nous faire voir par cent raisons naturelles & morales, que l'ame humaine survit le corps; ce qu'il diroit, sentiroit plus son opiniâtre que son Philosophe, son libertin que son Religieux; & j'apprehenderois que quelque sçavant qu'il soit, il ne perdît vostre estime.

CLELIE.

Je ne jurerois jamais par ſon génie.

POLYMAQUE.

Caligule faiſoit mourir ceux qui ne juroient pas par le ſien : je ne ſerois pas ſi cruel.

PERICIDE.

Vous épargneriez Mademoiſelle, elle le meriteroit bien.

CLELIE.

Je ſuis peu conſiderable, la choſe parle d'elle-meſme : mais quelques defauts que j'aye, au moins puis-je dire par la grace de Dieu, que mon eſprit eſt entierement ſoûmis à la créance de l'Egliſe, & que s'il faloit prouver ma ſoûmiſſion par mon ſang, je regarderois l'échafaut de mon ſupplice comme le theatre de ma gloire.

PERICIDE.

Polymaque feroit ſon devoir, ſi dans les meſmes perſecutions il ſouffroit ce que vous ſouffririez.

CLELIE.

Je croy qu'il ne ſeroit pas des derniers à courir au martyre.

PERICIDE.

Que vous eſtes obligeante!

POLYMAQUE.

Quelques efforts que j'aye fait de remporter la victoire, vous pouvez bien pen-

ſer que je me ſuis combattu, lors que je vous ay livré combat : L'on ne peut douter de l'exiſtence des Eſprits ; l'on ne peut douter de l'immortalité de l'ame. Nous entendons quelquefois en nous-meſmes de certaines voix, qui tantoſt nous aiguillonnent, & qui tantoſt nous refroidiſſent ; & ces voix ne peuvent provenir que de nos bons & mauvais Anges. L'ame de l'Homme diſcourt de toutes choſes ; les eſpaces meſmes imaginaires ſont quelquefois les objets de ſa réverie ; & une puiſſance diſcurſive, vague & indéterminée, ne peut eſtre la faculté d'une ſubſtance materielle : Enfin la vertu eſt quelquefois ſur la paille, & le vice eſt quelquefois ſur la pourpre ; & il faut de deux choſes l'une, ou qu'il n'y ait point de premier principe (ce que la lumiere naturelle ne peut concevoir) ou qu'il y ait aprés la mort des épines pour des roſes, & des roſes pour des épines.

DE LA RAILLERIE.

XXIV. CONVERSATION.

Carie qui fait profession de railler, raille d'abord un jeune Homme qui se defend assez bien.

TYFON.

IL vous sied bien, Mademoiselle, d'exercer vostre esprit aux dépens de ceux qui n'en ont gueres !

CARIE.

On dit qu'il ne faut pas que les personnes qui raillent, soient sujettes à la raillerie.

TYFON.

Vous avez raison ; aussi est-ce parce que vous n'y estes pas sujette, que vous raillez.

CARIE.

Que sont donc devenus mes defauts ?

TYFON.

Si vous en avez eu, vous avez fait divorce avecque eux.

CARIE.

Quoy, vous estes complaisant, & je seray railleuse ! Ah il n'y a pas d'aparence !

TYFON.

Je ne sçry ce que c'est que de conter fleurettes.

CARIE.

Vous avez donc des sentimens bien avantageux de ma personne?

TYFON.

Vous riez, & je m'en apperçoy bien; mais quelque sensible que je sois à l'humeur qui vous domine, je ne me plains jamais que des railleries grossieres.

CARIE.

Un Homme qui reçoit de bonne grace la raillerie, ne doit pas estre raillé; & si je vous avois entrepris, je cesserois de vous entreprendre.

TYFON.

Vostre retenuë me seroit desavantageuse; vous reprenez avecque adresse, & vous desabusez avecque douceur.

CARIE.

Il me semble avoir leu qu'on pouvoit presque tirer autant de profit des railleurs que des ennemis: mais si vous ne tirez des lumieres que de mes railleries, vous estes en passe de vivre long-temps dans les tenebres.

TYFON.

Que vous ay-je fait, Mademoiselle, qui vous dispense de mettre comme devant

mes yeux, les imperfections que ma negligence a peut-estre mises derriere le dos ?

CARIE.

L'on ne peut parler contre vous, qu'on ne se pique de la derniere severité.

TYFON.

Est-il possible ? Vrayment je ne pensois pas que mes defauts fussent si excusables.

CARIE.

Il faut qu'ils le soient bien, puis qu'encore qu'il y ait peu de gens qui soient exempts de ma critique, vous estes un des privilegiez.

DU BON OFFICE.

XXV. CONVERSATION.

Tybaide louë une Fille, de ce qu'elle a defendu une autre Fille contre un Médisant.

TYBAIDE.

JE sçay bien, Mademoiselle, que vous estes pleine d'esprit, & que de quelque sujet dont vous parliez, vous vous en acquittez dignement : mais permettez-moy

de vous dire que la chaleur du discours vous a noblement emporté, que vostre amitié n'a jamais paru ny si éloquente, ny si spirituelle.

BEATRIX.

Je ne puis souffrir qu'on choque ce qu'on doit respecter; je porte hautement les interests de la vertu: & quoy que je ne la possede pas, je l'aime de telle façon, que j'aimerois mesme mes ennemis, s'ils la possedoient.

TYBAIDE.

Si Dorilas vous eût bien connu, il n'eût eu garde de se faire connoistre.

BEATRIX.

Il a crû sans doute que j'estois de ces Filles lâches & complaisantes; de ces Filles qui prennent plaisir à ouyr ce qu'on prend plaisir à inventer.

TYBAIDE.

Comme la pluspart des Dames croyent que les loüanges qu'on donne aux autres, diminuënt celles qu'elles pretendent, il s'est imaginé, ou que vostre vanité appuyeroit sa médisance, ou du moins que vostre complaisance épargneroit sa liberté: mais vos yeux ont témoigné le supplice de vos oreilles; & s'il eût entendu leur langage, il vous eût tenu un autre discours.

BEATRIX.

Quoy qu'il n'ait pas d'abord connu mon humeur, il a pourtant d'abord obſervé mon viſage; mais à dire le vray, il a une étrange démangeaiſon de mal-traiter les Dames; & pourveu que ſur les ſujets qui ſe preſentent, il puiſſe paſſer pour brillant, il ne ſe ſoucie pas de paſſer pour detracteur.

TYBAIDE.

Il a fait une deſcription bien noire d'une vie bien innocente.

BEATRIX.

Si Statile a eſté bien attaquée, il me ſemble qu'elle a eſté bien défenduë.

TYBAIDE.

Vous avez fait voir d'abord que la détraction eſtoit toute enſemble & lâche & ſuſpecte, & qu'encore que la Cour en fiſt une qualité politique, on la devoit conſiderer comme un vice inſupportable. Vous avez examiné enſuite les raiſons de Dorilas; vous avez peſé les choſes au poids du Sanctuaire; & comme vous avez reconnu qu'en la perſonne de voſtre adverſaire, la verité gardoit le ſilence, la haine entretenoit le Bureau, voſtre clairvoyance a confondu l'impoſture, & voſtre aigreur a pouſſé l'inſolence.

BEATRIX.

BEATRIX.

La verité a ſes vigueurs, & l'affection ſes emportemens.

TYBAIDE.

Il y a de la gloire à defendre la vertu.

BEATRIX.

En effet, c'eſt dans ces belles occaſions que l'exterieur doit perdre ſes meſures, & que le dedans doit conſerver ſa chaleur, que la timidité doit diſparoître, & que le zele doit éclater.

DE LA ROTURE.

XXVI. CONVERSATION.

Ariſtide flatte Meſſene qui eſt noble, ſur ce qu'elle aime un Homme qui n'eſt pas Gentil-homme.

MESSENE.

QUELLE foibleſſe! la pluſpart des perſonnes s'imaginent que la vertu n'eſt pas noble dans un ſujet roturier!

ARISTIDE.

Si la Nobleſſe eſtoit un veritable bien, elle perfectionneroit toûjours ceux qui la poſſedent; mais elle ne ſert ſouvent qu'à

rendre leurs fortifes plus remarquables.

MESSENE.

J'ay fait les mesmes observations, & je ne feins point de dire les mesmes choses.

ARISTIDE.

Atagene ne paye point de pancarte, il paye de vertu.

MESSENE.

L'une vaut mieux que l'autre.

ARISTIDE.

Il ne faut pas éplucher un Homme en son origine, il le faut éplucher en ses mœurs. Je ne connois que de reputation celuy dont vous approuvez la recherche: mais si la voix publique n'est point menteuse, l'on peut dire qu'il est plein d'esprit, qu'il est plein de cœur, & que s'il n'est né Gentil-homme, il fait ce que les Gentils-hommes doivent faire.

MESSENE.

Les Hommes de cette volée obeïssent quelquefois à ceux ausquels ils devroient commander; S'ils ont beaucoup de semblables en naissance, ils ont peu de pareils en merite; & leurs actions sont d'autant plus considerables, qu'ils ne doivent point à leurs Ancestres la noblesse de leurs aiguillons.

ARISTIDE.

Ceux qui ſont heureuſement nez, n'ont pas beſoin d'eſtre excitez par le dehors; ils le ſont aſſez par le dedans; Ils ne regardent point le paſſé, ils regardent l'avenir; Ils ne ſe propoſent point d'eſtre imitateurs, ils ſe propoſent d'eſtre imitez.

MESSENE.

Lors que vous parlez des Hommes qui ont une heureuſe naiſſance, vous parlez de vous-meſme; & lors que vous parlez de vous-meſme, vous m'entretenez d'une perſonne dont les vertus entretiennent toute l'Europe.

ARISTIDE.

Vous croiriez eſtre ingrate, ſi ayant donné des loüanges à Atagene, vous n'en donniez à Ariſtide : Mais vous me permettrez de vous dire, Madame, que quelque juſte que vous ſoyez, vous vous écartez de la mediocrité, & qu'en penſant éviter la méconnoiſſance, vous tombez dans l'hyperbole.

MESSENE.

Je ne puis accorder les loüanges que vous me donnez avecque les loüanges que vous ne voulez pas recevoir. Si je juge bien des choſes, pourquoy rejettez vous mes éloges? Et ſi j'en juge mal, pourquoy faites-vous mon panegyrique?

ARISTIDE.

Vous jugez ſolidement de toutes choſes; mais toutes vos paroles ne correſpondent pas toûjours à voſtre jugement.

MESSENE.

Vous voulez dire peut-eſtre que les ſentimens qu'on n'exprime point, diferent quelquefois de ceux qu'on exprime.

ARISTIDE.

Je veux dire la meſme choſe.

MESSENE.

Il eſt vray que ce que vous dites arrive quelquefois; mais je vous jure ſur ma foy, que je vous regarde comme un Homme extraordinaire, & qu'à voſtre reſpect mes paroles ſont mes veritables penſées.

ARISTIDE.

Apres cela, Madame, j'aurois mauvaiſe grace de douter du merite de ma perſonne: auſſi vous priay-je de croire que j'ajoûte foy preſentement à tout ce que vous avez dit à ſon avantage; & que quand meſme j'aurois des defauts extrémement viſibles, mon jugement reſpecteroit le voſtre.

DE L'INCLINATION BIZARRE.

XXVII. CONVERSATION.

Beligonne qui eſt une Fille, ne ſe plaiſt qu'avecque les Filles.

ALMANE.

VOus ne conſiderez pas, Beligonne, qu'on fait de voſtre exemple une raiſon, que la pluſpart des Filles fuyent les Hommes, & que ſi vous faites toûjours divorce avecque nous, vous allez eſtre coupable de la fin du Monde.

BELIGONNE.

Que voulez-vous que je vous diſe ? La meſme Nature qui m'a fait Fille, m'a donné de l'averſion pour les Garçons.

ALMANE.

Il ne faut pas ſuivre les mouvemens d'une folle.

BELIGONNE.

La Nature ne paſſe pas pour telle.

ALMANE.

La bizarrie de voſtre inclination eſt une

preuve de son extravagance.

BELIGONNE.

Il est vray qu'en ma personne elle s'est moquée de vostre Sexe, & que si elle a condamné quelques Hommes à m'aimer, elle m'a condamné à n'en aimer pas-un.

ALMANE.

Quoy que l'aversion qu'elle vous a donnée vous doive rendre son ennemie, les graces dont elle vous a fait part, vous doivent rendre sa reconnoissante.

BELIGONNE.

Je ne m'apperçoy point de ses biens-faits; mais supposons que je luy aye de l'obligation, que faut-il que je fasse pour l'obliger à mon tour ?

ALMANE.

Il faut que vous repariez son manquement.

BELIGONNE.

Ne puis-je la reconnoistre qu'en agissant contr'elle ?

ALMANE.

Je ne découvre point d'autre moyen.

BELIGONNE.

O la plaisante rêverie ! Hé quelle honte y a-t'il à une Fille d'aimer les Filles ? Nôtre Sexe n'a-t'il pas des douceurs que le vôtre n'a point ?

ALMANE.

Les Filles ſont mal ſervies des Filles ; L'amour qui regne entr'elles, n'exerce point les ſages Femmes.

BELIGONNE.

Toutes les Filles ne ſont pas obligées de porter le bouquet conjugal.

ALMANE.

Les pierres ſont diſpenſées de produire leurs pareilles, elles ne ſont pas animées ; Les Anges ſont diſpenſez d'engendrer leurs ſemblables, ils ne ſont pas organiques ; Les Monſtres ſont diſpenſez de perpetuer leur engeance, il leur manque quelque choſe : Mais qui peut diſpenſer une Fille du Monde de fournir à la multiplication ?

BELIGONNE.

Quand je n'aurois point d'averſion pour les Hommes, je ne me marirois pas ; Qui a Mary, a Maître.

ALMANE.

Voila ce que diſent les Filles vulgaires ; mais qui a une Maiſtreſſe, a-t'il une Servante ?

BELIGONNE.

Nous perdons la qualité de Maîtreſſe dés que nous perdons la qualité de Fille.

ALMANE.

Le Mariage eſt-il incompatible avec que les agrémens ? La qualité de Femme

détruit-elle les belles choſes ?

BELIGONNE.

Je ne prétens pas que le Mariage ſoit ſi deſavantageux à noſtre Sexe ; mais enfin les Femmes comme Femmes, ne ſont pas tant aimées que les Filles comme Filles.

ALMANE.

Il n'eſt pas de vous comme de cent Damoiſelles que je connois ; l'on ne peut ſe défendre des charmes de vôtre converſation ; vous regnez par toutes ſortes d'avantages ; & un Mary ſeroit bien ennemy des bonnes choſes, ſi lors qu'il ne vivroit plus ſous l'empire de vôtre beau viſage, il ne vivoit encore ſous celuy de vôtre bel eſprit.

BELIGONNE.

N'apprehendez-vous point d'encourir l'indignation de mes Compagnes ?

ALMANE.

Si je choque leur inclination, je ne choque point leur intereſt.

BELIGONNE.

Vous parlez myſtere.

ALMANE.

Vous m'entendez bien.

BELIGONNE.

Hé quelle part mes Compagnes prendroient-elles à mon Mariage ?

ALMANE.

ALMANE.

Elles se piquent de vous imiter, & elles se mariroient; & comme il n'y a rien de si doux que les plaisirs du Mariage, elles goûteroient avecque les Hommes, ce qu'elles ne peuvent goûter avecque les Filles.

BELIGONNE.

Je ne sçay, ny ne veut sçavoir, le détail de ce que vous dites; & je croy qu'en cela il est de mes Amies comme de moy.

ALMANE.

Je louë la sagesse de vostre ignorance, mais je condamne le defaut de vostre curiosité: Il appartient à vos semblables de peupler le Monde: La Marquise d'Antipone ne fut pas plutost vostre Mere, qu'elle enfanta des graces; & vous ne serez pas plûtost Mere aussi, que vous enfanterez des amours.

DU MAUVAIS CHOIX.

XXVIII. CONVERSATION.

Adallas qui eſt un Homme de bel eſprit, ſe plaint de ce que celle qu'il a inutilement aimée, aime un brutal.

ADALLAS.

OUY, je l'avouë, je ne ſuis pas de ſi belle humeur que de coûtume : auſſi puis-je dire que mon changement eſt excuſable, & que je ſerois meſme ſans ſentiment, ſi j'eſtois ſans triſteſſe.

ACTIBE, un de ſes Amis.

Ou je me trompe bien, ou voſtre déplaiſir provient de Melgene.

ADALLAS.

C'en eſt fait, la perfide a contracté une nouvelle affection, & elle donne à un brutal, ce qu'elle a refuſé à Corilas.

ACTIBE.

Vous devez vous conſoler, voſtre malheur a des exemples : La pluſpart des Filles aiment plus par caprice que par raiſon, plus par bizarerie que par connoiſſance.

ADALLAS.

A ce que je voy, elle ne condamnoit pas mes demandes; elle mépriſoit le demandeur.

ACTIBE.

Elle s'imaginoit ſans doute qu'un Homme de lettres eſtoit un maigre Galant; qu'il eſtoit impoſſible d'étre bon Homme de Cabinet, & d'étre bon Homme de quelqu'autre choſe.

ADALLAS.

En effet, je croy qu'elle a crû ce que vous dites, qu'elle s'eſt perſuadée qu'on ne pouvoit avoir de la chaleur dans l'eſtomach, & du feu dans la teſte, qu'on ne pouvoit avoir l'eſprit paſſable, & le corps vigoureux.

ACTIBE.

Pourquoy voyez-vous ſi long-temps cette impertinente? Vous pouviez bien penſer qu'elle ne ſouffroit voſtre cajolerie que pour apprendre à cajoler.

ADALLAS.

Je penſois qu'en touchant ſon imagination, je toucherois ſon cœur; qu'en gagnant ſon eſtime, je gagnerois ſon affection.

ACTIBE.

Quoy qu'elle eût mauvaiſe opinion de voſtre perſonne, ſi vous euſſiez fait l'eſ-

fronté, elle eut peut-estre fait la souple.

ADALLAS.

Vostre sentiment est le mien : mais qui eust jamais crû qu'elle eust caché ce qu'elle a découvert ? que sa froideur eût esté plûtost un effet de sa dissimulation que de sa sagesse ?

ACTIBE.

Il est vray qu'elle faisoit merveilleusement bien la reformée, & qu'à bien considerer les choses, un plus fin que vous y eût esté mesme trompé : Mais enfin que perdez-vous ? une hypocrite, une lâche, une vilaine.

ADALLAS.

Je ne suis pas fâché de ce que je ne la voy plus, je ne suis triste que de ce que je l'ay veuë.

ACTIBE.

Croyez-moy, ne pensez plus à elle ; & si vous y pensez encore, pensez à son aveuglement.

ADALLAS.

Vostre conseil est salutaire, je le veux suivre.

ACTIBE.

Il vous apprendra que les Femmes n'ont pas le don de la juste distribution des choses, qu'elles sont aigres lors qu'elles doivent estre favorables, & qu'elles sont

obligeantes lors qu'elles doivent estre insensibles.

DE LA COLERE.

XXIX. CONVERSATION.

Berine ayant mis un Homme en colere pour découvrir sa pensée, découvre son artifice à un Homme qu'elle aime bien; & son Galant luy dit quelque chose là-dessus.

BERINE.

COMME le Vin doux a la proprieté d'attirer sur la superficie la lie qui est au fond du vaisseau, la colere a la vertu d'attirer aussi sur la langue les secrets qui sont au fond du cœur; & c'est pour cette raison que voulant découvrir adroitement les sentimens qu'a Theagone d'un Homme qu'il voit, & que je ne puis souffrir, j'ay mis mal le mesme Homme avecque luy.

TYBRAQUE.

Si vostre beauté a le pouvoir de faire naître les passions les plus douces, vostre

artifice a le secret d'exciter les passions les plus aigres : Il est en vostre puissance de porter la froideur dans le zele, & d'introduire la division dans la concorde ; & quand vous avez entrepris de faire parler le cœur, il n'y a point de taciturne qui ne devienne babillard, il n'y a point de dissimulé qui ne devienne franc.

BERINE.

Il me semble que celuy qui a dit que les passions estoient des tortures, a fort bien rencontré.

TYBRAQUE.

Ce n'est pas sans sujet que vous estimez ce sentiment ; les mouvemens sont aux émeus, ce que les gênes sont aux gênez.

BERINE.

Mon dessein a reüssy, j'ay sceu ce que je voulois sçavoir.

TYBRAQUE.

Ceux qu'on tourmente, sçavent bien pourquoy on les presse ; mais ceux que vous voulez surprendre, ne sçavent pas pourquoy on les agite : Vous estes impenetrable à la clairvoyance ; vostre exterieur brave les observations, & vous sçavez si bien compasser vos gestes à vos fins, qu'il semble qu'à l'imitation des Rameurs, vous tourniez le dos où vous voulez arriver.

BERINE.

Vous vantez voſtre ouvrage lors que vous vantez mon adreſſe ; les lumieres de mon eſprit viennent des rayons de voſtre entendement ; & ſi en matiere de ruſe je ſuis une bonne Ecoliere, c'eſt parce qu'en cela vous eſtes un excellent Maiſtre.

TYBRAQUE.

Quelque effort pourtant que j'aye fait de vous bien connoître, vous avez eſté toûjours à mon examen un objet fort obſcur ; & quelque effort que j'aye fait de me bien déguiſer, j'ay toûjours eſté à voſtre obſervation un objet fort connoiſſable.

BERINE.

A dire le vray, je n'ay pas remarqué qu'à mon égard vous ayez eſté difficile à définir.

TYBRAQUE.

Vous vous reſſouvenez toûjours de nôtre premiere entreveuë.

BERINE.

Qui ne s'en reſſouviendroit ? Jamais Homme au Monde fut-il d'abord plus ouvert ?

TYBRAQUE.

Quoy que vous me gagnâtes dés que je vous eu veuë, le feu de vos yeux n'eût pourtant pas alors tiré la quinteſſence de mes ſecrets, ſi vous n'euſſiez accompagné

ce feu de je ne sçay quelle affetterie : mais dés que vous m'eûtes fait des soûris amiables, dés que vous m'eûtes jetté des regards adoucis, il ne fut plus en ma puissance de conserver ma retenuë, il ne fut plus en mon pouvoir de retenir ma langue ; je sentis je ne sçay quoy qui m'émeût, qui m'anima, qui me donna enfin le front de vous dire ce que vous ne pouvez plus ignorer.

BERINE.

Je voy bien à quoy vous tendez ; vous voulez que j'aye une grande opinion de mon merite, afin que je n'aye pas un mauvais sentiment de vostre hardiesse.

TYBRAQUE.

Je ne m'étendray point sur vos loüanges ; vous avez de la peine à les souffrir : Il me suffira de vous dire que vous joignez les beautez du corps aux richesses de l'esprit ; que ces beautez sont comme autant de traits qui blessent, qui tuënt, & que pour étouffer sa voix dans le ressentiment de leurs atteintes, il faudroit avoir la grace du martyre.

DE LA FEINTISE.

XXX. CONVERSATION.

Cesarion & Marcelin traitent de pacifique un Brave qui est de leurs Amis, afin que Cerinde qui a de l'aversion pour les Gens de Guerre, puisse soufrir sa recherche.

CESARION.

SI l'honneur suivoit toûjours la bravoure, je condamnerois la demeure perpetuelle que vous faites à la Campagne, parce qu'en vous défendant d'aller à la guerre, vous vous défendriez d'aller à la gloire : mais un Homme qui n'est point en faveur, n'est guere en estime ; un Homme qui n'est point en credit, n'est guere en reputation. On me dira peut-estre que l'exercice de la vaillance est aimable de soy-mesme, & qu'un bien qui est aimable de soy-mesme, doit affoiblir toutes les autres considerations. Ces sentimens sont raisonnables, on ne le peut nier : Mais si les plus grands Heros de l'Antiquité ont

eu des fins faſtueuſes, où trouvera-t'on des Hommes qui ſoient braves, & qui ne ſoient pas ambitieux ? Où trouvera-t'on des Hommes qui ſoient du Monde, & qui n'en aiment pas la fumée ?

MARCELIN.

Si l'ambition, comme vous dites, eût eſté bannie des Anciens, à quoy euſſent ſervy les Couronnes & les Privileges, les Inſcriptions & les Triomphes ? Ces remarques nous apprennent que les Hommes ſont Hommes, c'eſt à dire qu'ils ſont foibles, & que quelque amour qu'ils ayent pour la vertu, ils ont de l'inclination pour la vanité.

CERINDE.

Encore ſi l'on ne s'apauvriſſoit point ſous la Cuirace, je pourrois eſtre la premiere à blâmer ceux qui ne vont point à l'Armée : Mais qui ne ſçait qu'on eſt ordinairement mal payé, qu'il faut faire de grandes dépenſes, & qu'à moins d'eſtre puiſſamment riche, il faut de deux choſes l'une, ou ruiner ſa Maiſon, ou ruiner ſes Hôtes.

FELONTE, ou le Pacifique ſupoſé.

Comme l'argent eſt la ſource de tous les biens, la pauvreté eſt la ſource de tous les maux.

CESARION.

Quelque eſtat qu'on faſſe du Courage, on le doit conſiderer comme un don inhumain.

MARCELIN.

L'on ne peut juſtement combattre voſtre propoſition, elle eſt vraye : Les plus grands Courages ont eſté les plus grands Bouchers ; & ceux qui ont receu le plus d'honneur aux Villes, ont eſté ceux qui ont détruit le plus d'Hommes à la Campagne.

CESARION.

Quand le Courage ne ſeroit pas ſanguinaire, il ne meriteroit pas qu'on en fiſt ſi grand eſtat ; il ſe trouve ſouvent chez les perſonnes les plus viles.

MARCELIN.

Ne parlons plus de la vertu qui fait des plaintifs, parlons de la paſſion qui fait des contens.

FELONTE.

Je ne ſçay pas quand l'amour me ſera favorable, il y a long-temps qu'il m'eſt fâcheux.

CERINDE.

La perſeverance couronne les ſervices.

MARCELIN.

Ha ! que cette parole eſt obligeante.

CESARION.

Elle donne de l'eſperance.

FELONDE.

Elle donne ce que je n'ay point.

CERINDE.

Ou vous ne connoiſſez pas vos avantages, ou vous devez aſpirer à de grands Partis.

FELONTE.

Je ne combattray point les loüanges que vous me donnez, je reſpecte tout ce qui vient de vous : mais ſi je ſuis ce que vous ſuppoſez, je puis donc pretendre quelque part à vos bonnes graces.

CERINDE.

Vous n'eſtes pas malaiſé à contenter, c'eſt ce qui conſole mes ſemblables : mais ſi j'avois à contracter quelque attache, je voudrois que ce fut avecque une perſonne qui ne dépendiſt point du ſon de la Trompette.

CESARION.

Monſieur eſt à voſtre bienſeance, il ne ſe propoſe point de faire des Veuves.

CERINDE.

Voulez-vous eſtre la caution de ce que vous avancez?

CESARION.

Tres-volontiers.

CERINDE.

Voila de beaux acheminemens !

FELONTE.

Tout de bon.

CERINDE.

Je dis ce que je penſe.

FELONTE.

Quoy que cette réponſe favorable ſoit accompagnée de je ne ſçay quelle prononciation qui ſemble ne correſpondre pas à l'honneur qu'elle me fait, je la reçoy pourtant avecque tant de tendreſſe, que je n'ay jamais eſté ſi agreablement émeu.

CERINDE.

Je voy bien que vous eſtes extrémement ſenſible, & que pour conſerver voſtre vie, il eſt à propos que je ménage mes faveurs.

MARCELIN.

Croyez-moy, Mademoiſelle, reſolvez-vous á cet obligeante cruauté; le plaiſir luy rendroit un mauvais office.

CERINDE.

Je ſuivray voſtre avis.

FELONTE.

Ha! ne le ſuivez-pas, Si je ne meurs de joye, je mourray de douleur.

DU ROMAN.

XXXI. CONVERSATION.

Un galant Homme feint de ne trouver pas bon que les Dames liſent des Romans.

MENDOSE.

POur peu qu'on s'attache aux lectures plaiſantes, l'on conçoit du dégouſt pour les lectures ſerieuſes.

BERONE.

J'avouë que les Arianes, les Caſſandres, & les Clelies ne ſont pas ſi ſolides que les à Kempis, les de Sales, & les du Pont; mais il n'eſt pas incompatible qu'une honneſte perſonne paſſe des derniers aux premiers, qu'elle faſſe des uns ſes Livres de divertiſſement, & qu'elle faſſe des autres ſes Livres de mortification.

MENDOSE.

Les Romans laiſſent des idées ſenſuelles.

BERONE.

Les Romans laiſſent des images heroïques.

MENDOSE.

Quel profit peut-on tirer de tout ce

qu'ils contiennent ?

HERMINE.

L'on apprend d'eux à faire des billets & des recits, des abords & des sorties ; L'on apprend d'eux de quel air on doit parler aux Princes, de quelle façon on doit déférer aux Dames ; L'on apprend d'eux comment les conditions s'expriment, & comment les Sexes se reglent.

MENDOSE.

Les Enfans des Nobles apprennent la belle civilité de ceux qui les gouvernent.

HERMINE.

Il y a bien de la difference entre les Gouverneurs & les Romanistes : Les Gouverneurs donnent des preceptes, & les Romanistes donnent des exemples. Les Gouverneurs sont quelquefois negligens, & les Romanistes sont toûjours exacts : Les Gouverneurs troublent souvent par la severité de leur visage, les idées qu'ils impriment, & les Romanistes fixent toûjours par la douceur de leurs personnages, les images qu'ils laissent.

BERONE.

L'on peut ajoûter à ce que vient de dire ma Compagne, que les Romanistes abreuvent l'esprit de cent accidens surprenans, & que par le judicieux démélement des choses, ils luy découvrent les moyens d'é-

tre preſent à tout.

MENDOSE.

Quelque état que vous faſſiez des Romaniſtes, ils font voir comme dans un Tableau animé, toutes les foibleſſes de la Nature humaine.

BERONE.

Comme l'yvreſſe des Eſclaves dont parle l'Hiſtoire inſpiroit la ſobrieté à ceux qui l'obſervoient, l'extravangance des paſſions inſpire la moderation à ceux qui la liſent.

MENDOSE.

Quand nous ne ſçavons pas ſi les mouvemens qui nous troublent ont des exemples, nous faiſons quelque effort contre noſtre foibleſſe : mais quand nous ſçavons que les meſmes mouvemens qui nous agitent ont des ſemblables, nous ne nous ſoûlevons point contre noſtre infirmité.

BERONE.

Les bons Romans ne repreſentent ſeulement pas les actions heroïques & les actions brutales, ils repreſentent encore & les effets du bien, & les ſuites du mal, les recompenſes de la vertu, & les punitions du vice.

HERMINE.

Apres cela je ne penſe pas que Monſieur porte la diſpute plus avant.

MENDOSE.

MENDOSE.

Vous avez raiſon, Mademoiſelle, d'avoir cette penſée, vous eſtes des invincibles : mais quand vous ne ſeriez pas ce que vous dites, je vous donnerois les mains, puis que je n'ay combattu voſtre inclination que pour exercer voſtre eſprit, & qu'il eſt temps que de la ſeverité d'un Miſſionnaire je paſſe à la complaiſance d'un Courtiſan.

DE LA CEREMONIE.

XXXII. CONVERSATION.

Vn Capitaine, un Beneficier, un Avocat, & un Financier, s'entredefendent de ſortir le premier d'une Chambre.

LE CAPITAINE.

LEs Docteurs ſont des Flambeaux, on ne devance pas la lumiere, on la ſuit.

LE DOCTEUR.

Les Capitaines vont toûjours à la teſte, c'eſt un honneur qui leur eſt deû ; & un

Homme de lettres auroit mauvaise grace de devenir le Capitaine d'un Capitaine.

LE CAPITAINE parlant au Financier.

Hé ! vous, Monsieur ?

LE FINANCIER.

Comme les gens de nostre condition n'ont point de rang, il est juste que je tire la porte.

L'AVOCAT parlant au Financier.

Je ne sçay pas pourquoy vous traittez si mal les Finanuciers, ils sont les premiers de la Republique, tout le monde leur donne le devant.

LE CAPITAINE.

Quoy, nous serons toûjours sur la defensive ? Ah ! cela n'est pas suportable.

LE DOCTEUR.

Il ne tient qu'à vous que nous ne marchions sur vos brisées ; La compagnie jette les yeux sur vous.

LE CAPITAINE.

Vous voulez donc que je vous montre le chemin ?

LE DOCTEUR.

Nous voulons ce que vous devez vouloir.

LE CAPITAINE.

N'en parlons plus, je décampe.

LE DOCTEUR.

Messieurs, n'abandonnons point nostre

Chef, l'on nous traiteroit de deserteurs.

L'AVOCAT.

Que celuy qui nous exhorte à sortir, nous serve d'exemple.

LE DOCTEUR.

Encore que la simplicité scolastique me défende de vous dévancer, je suivray vôtre ordre.

LE FINANCIER.

Monsieur, le Docteur a suivy ce que vous luy avez ordonné; suivez ce que la raison vous ordonne.

L'AVOCAT.

Je ferois en vostre endroit ce que Monsieur le Docteur a fait au mien, si j'avois le mesme dessus sur vous qu'il a sur moy: mais je sçay bien ce que vous estes, & ce que je suis, & je démentirois cette connoissance, si je prenois sur vous le premier pas.

LE FINANCIER.

Vous ne voulez pas que la dignité des fonctions regle icy les Ceremonies, vous voulez que ce soit l'excés de l'humilité. Hé bien, je consens à ce que vous voulez: mais souvenez-vous que si je n'apprehendois d'impatienter la compagnie, je ne commettrois pas cette faute.

L'AVOCAT.

En quelque endroit que nous nous ren-

contrions, je seray toûjours vostre suivant.

DE LA DISSIMVLATION.

XXXIII. CONVERSATION.

On se plaint d'une Fille de ce qu'elle est dissimulée.

BELISE.

S'Il est ridicule de faire du premier venu son Confesseur, on ne doit pas condamner une Fille de ce qu'elle déguise quelquefois ses sentimens.

TEROUANE.

Comme les pensées doivent representer les choses, les paroles doivent representer les pensées.

BELISE.

On nous demande quelquefois si nous aimons les jeunes Hommes, aurions-nous bonne grace de dire qu'ils nous plaisent? On nous demande quelquefois si nous sommes insensibles aux aiguillons de l'âge, aurions-nous bonne grace de dire qu'ils nous importunent? Vous voyez bien, Monsieur, que la mesme bien-seance qui veut

qu'ou dise quelque chose, ne veut pas qu'on dise toûjours vray, & que la dissimulation, qui est souvent une suite de la crainte, est quelquefois un effet de la pudeur.

TEROUANE.

Je ne veux pas (contre ce que j'ay cy-devant dit) que sur de certaines interrogations les Filles se définissent : mais à l'exception des confessions indécentes, je suis tellement pour la franchise, que je voudrois mesme que l'ingenuité du visage découvrît le fond du cœur, que le silence fust parlant, que le regard fust interpretatif, qu'on connust par le mouvement du dehors les ressorts de dedans.

ARIMENE.

La pensée precede toûjours l'ouverture du cœur ; & comme la pensée est quelquefois fausse, la franchise est quelquefois injurieuse.

TEROUANE.

Quand on est incertain des choses, l'on doit estre retenu, & la retenuë en ce cas est plutost une crainte qu'une dissimulation.

ARIMENE.

L'on ne se repent gueres de s'estre voilé, l'on se repent souvent de s'estre découvert.

BELISE.

La dissimulation est d'un grand usage.

ARIMENE.

La dissimulation est d'une grande utilité.

TEROUANE.

Quelle confiance peut-on prendre en une personne qui masque toûjours ?

BELISE.

Une personne dissimulée est plus capable de garder le secret, qu'une personne ouverte ; l'une est taciturne, & l'autre est babillarde ; la premiere est ordinairement circonspecte, & l'autre est ordinairement imprudente.

ARIMENE.

S'il y avoit icy des Politiques, ils ne diroient seulement pas avecque Tybere & Louis XI. que celuy qui ne sçait pas dissimuler, ne sçait pas regner ; ils diroient encore avecque tous les Sages du Monde, que celuy qui ne sçait pas se contremine contre les artificieux, ne sçait pas vivre.

TEROUANE.

Vous direz ce qu'il vous plaira, la liberté est toute entiere : mais enfin qu'est-ce que de déguiser ses pensées ? ce n'est autre chose que de tromper les gens. Hé quelle gloire y a-t'il de preferer le mensonge à la verité ? le démenty du sentiment à la naï-

veté de la penſée ?

BELISE.

Si vous condamnez toutes ſortes de tromperies, vous faites le procez à l'Art & à la Nature aux expediens que la Prudence invente, & aux mouvemens que la Neceſſité inſpire.

ARIMENE.

Mademoiſelle ne dit pas cela ſans ſujet, elle ſçait ce qu'elle avance ; & pour terminer le differend, il ſuffit de vous dire que le Chirurgien cache la lancette, que l'Apotiquaire dore les pilules, que le Medecin flate l'eſperance, que le Capitaine uſe de ſtratagéme, que le Politique ſe ſert de pretextes, & que les Eſcrimeurs font des feintes ; enfin que les Cerfs ruſent, que les Dains coupent, & que les Inſectes contrefont les Mores.

DE L'EXIL.

XXXIV. CONVERSATION.

Vn homme de condition flate le chagrin d'un grand Perſonnage qu'on a relegué aux extremitez du Royaume.

TERACENE.

COnfronte le paſſé avecque le preſent, & tu trouveras, Stephane, que ma conſtance eſt quelque choſe de rare.

STEPHANE.

Comme la proſperité n'a pû vous corrompre, ce n'eſt pas de merveille ſi l'adverſité n'a pû vous abattre.

TERACENE.

Dans le temps que je diſperſois les Finances, que je diſtribuois les Emplois, je ne voyois que des aſſidus, je n'entendois que des complaiſans, ma Maiſon eſtoit un Louvre, mon Cortege eſtoit un Monde: mais à peine ay-je éprouvé l'inconſtance de la Fortune, que j'ay reconnu que l'intereſt eſtoit le ſeul appas des Courtiſans, & que comme l'élevation eſtoit un leurre, la cheute eſtoit un épouventail.

STEPHANE.

STEPHANE.

Comme vous eſtiez eſclave lors que vous en faiſiez, vous ne devez pas pleurer la liberté que vous avez recouvrée, vous devez pleurer la liberté que vous aviez perduë.

TERACENE.

La Nature ſouffre beaucoup, lors qu'elle ſouffre en un moment le paſſage d'une extremité à une autre. L'on me reſpectoit comme un Dieu, & je ſuis expoſé à l'inſolence de la Canaille : L'on me craignoit comme un foudre, & je ſuis en butte de la populace.

STEPHANE.

Quelque pompe qui ait accompagné vôtre Miniſtere, vous n'avez pas moins paru aux deſpens de voſtre patrimoine, qu'aux deſpens de voſtre employ; & la roture même, dont vous vous plaignez à tort, eſt tellement perſuadée de la verité que j'avance, que bien éloignée de faire des feux de joye de voſtre cheute, qu'elle fait des vœux pour voſtre relevement.

TERACENE.

Il y a des maladies d'Etat qui veulent des ſaignées; mais quelques accidens qui ſoient ſurvenus dans le cours de mon employ, j'ay toûjours épargné le ſang du peuple.

STEPHANE.

Les mesmes choses qui vous ont acquis la bienveillance des gens de bien, vous ont acquis la haine des Partisans : & les mêmes choses qui font vostre gloire, ont fait vostre disgrace.

TERACENE.

Il est vray que les gens d'affaires sont insatiables, qu'ils se plaignent de tous ceux qui ne font pas plaindre les autres.

STEPHANE.

Comme ils ne demandent que la derniere desolation des Empires, ils n'attribuent jamais la rareté des Finances à la misere des Provinces, ils l'attribuent toujours à la stupidité des Ministres ; & lors que les fausſetez qu'ils debitent, frappent malheureusement l'esprit des Monarques, l'on ne dépoüille pas un Homme de son Gouvernement, de peur qu'il ne s'y corrompe ; on le dépoüille de son administration, de crainte qu'il n'y puisse estre corrompu.

TERACENE.

Ou je me trompe bien, ou tu as deviné à peu prés les causes de mon mal-heur.

STEPHANE.

Quelle joye ne devez-vous donc point tirer des choses mesmes qui vous attristent.

TERACENE.

J'avouë que la moderation dont j'ay uſé devroit entierement diſſiper mon chagrin : mais enfin', cher Amy, tu ſçais que la Cour eſt un charme, & que quand on a vêcu dans la ſplendeur, il eſt difficile de vivre dans l'obſcurité.

STEPHANE.

Toutes les directions ſont des fardeaux; Toutes les adminiſtrations ſont des ſervitudes; & c'eſt eſtre ennemy de ſoy-même, que de regarder d'un œil de regret, ce que les plus ſages du Monde ont regardé d'un œil de mépris.

TERACENE.

Quoy que tu puiſſe dire, il eſt doux d'eſtre élevé au deſſus de ſes ſemblables, d'eſtre en puiſſance de faire des heureux, d'eſtre en eſtat de recevoir des genuflexions.

STEPHANE.

Reſſouvenez-vous, Monſieur, qu'on compare les Hommes dont la fortune eſt inſolente, aux Rochers dont les pointes ſont orgueilleuſes; & que comme les Rochers qui ſemblent menacer les nuës, ſont ſujets à eſtre comme pulveriſez par les Carreaux du Ciel; les Hommes qui ſemblent braver tous les autres, ſont ſujets à eſtre

comme aneantis par la colere des Souverains.

TERACENE.

Les prosperitez s'entresuivent ; Les disgraces s'entresuccedent ; & s'il est dangereux d'estre bien avant dans la faveur, il est plus dangereux d'estre bien avant dans l'indignation.

STEPHANE.

Que craignez-vous ? n'estes-vous pas maistre de vostre personne & de vos biens?

TERACENE.

Quand un Homme est debusqué, on tâche de remplir sa place ; & celuy qui la remplit, devient toûjours l'ennemy secret du premier occupant.

STEPHANE.

Il est vray qu'on craint le retour, & que ces sortes de craintes ont quelquefois d'étranges suites : mais outre qu'il n'y a point encore de Favory, & que le Prince est tendre, vous avez toûjours vêcu en bon sujet, vous avez toûjours agy en bon serviteur, & il n'y a point de recherche, quelque severe qu'elle puisse estre, qui puisse vous convaincre ny de péculat, ny d'infidelité.

TERACENE.

Quoy que j'aye la conscience nette, je n'ay pas l'esprit tranquille ; j'apprehende

que la médisance ne ranime le Prince contre moy ; que l'imposture effrontément debité, ne prevale sur mon innocence, & qu'enfin la violence ne porte un second trouble dans les restes de ma fortune.

STEPHANE.

Je ne voy pas que les choses soient disposées à vous faire cét outrage ; au contraire j'apprend tous les jours que les plus grands Seigneurs soûpirent vostre éloignement, & que quelque effort que vos ennemis fassent de perpetuer vostre absence, l'on se flate de vostre rappel : mais quand tout tourneroit à vostre desavantage, faudroit-il se desesperer ?

TERACENE.

Tu semble inébranlable ; le serois-tu dans l'occasion ?

STEPHANE.

Je me moque des biens & des honneurs, ce sont des possessions inquietantes, ce sont des acquisitions fatales ; & quand mesme je serois reduit à la simple solde d'un Fantassin, je ferois voir à la Fortune, qu'en attaquant des gens de ma sorte, elle attaqueroit des gens de cœur.

TERACENE.

Ceux qui ont esté nourris à l'ombre, apprehendent ordinairement l'injure des saisons.

STEPHANE.

J'ay eu une assez douce nourriture, & j'ay souffert une assez rude persecution; mais quelque molesse que j'aye sucée avec que le lait, l'on m'a veu aussi gay dans le mal-heur que dans la prosperité; dans la disette, que dans l'abondance.

TERACENE.

Les dispositions sont inégales; ce qui est facile aux uns, est comme insuportable aux autres.

STEPHANE.

Enfin, il ne me reste plus rien à vous dire, si ce n'est que c'est estre foible, que de s'embarasser pour une vie dont la durée est courte, & dont la fin est inconnuë; Qu'il faut considerer les choses passageres comme passageres; Qu'il est d'un veritable Homme d'esprit, de negliger ce qui échape, de mépriser ce qui perit; Que les plaisirs qui sont souvent les suites de la grandeur, sont souvent les sources du repentir; Que la multitude des biens est une charge, une inquietude, une tentation; Qu'il est difficile d'avoir tout à souhait, & de donner des bornes à ses convoitises; Qu'un Chrestien doit moins craindre les revers de la Fortune, que les disgraces du Ciel; & que quand les évenemens trompent son attente, il

doit faire de ſes mal-heurs les ſujets de ſa reconciliation.

DE L'ENTREVEUE AMOUREUSE.

XXXV. CONVERSATION.

L'Entreveuë d'un grand Prince & d'une grande Princeſſe, qui ſe fit à..... lors qu'une des plus grandes Reines du Monde revint de ſon Voyage de....

LE PRINCE.

SI l'on doit juger de la douleur de l'éloignement par le plaiſir de la preſence; vous pouvez bien croire, Madame, que voſtre abſence a fait les plus triſtes jours de ma vie, puis que je ne voy rien de beau qui puiſſe conſerver auprés de vous cette charmante qualité, & qu'on eſt extrémement ſenſible à la privation des choſes qu'on aime extrémement.

LA PRINCESSE.

J'aurois mauvaiſe grace, Monſieur, de douter de voſtre amitié; vous avez fait toutes les avances d'un Amant, & il ſe-

roit indécent à un Prince comme vous, de paroître plein de franchiſe, & d'eſtre plein de diſſimulation : auſſi ne feindray-je point de vous dire, qu'en qualité de credule & de ſenſible, j'ay pris part à la part que vous avez priſe aux petits accidens qui me ſont arrivez, & que l'impatience que j'avois de vous faire civilité ſur vôtre triſteſſe, a eſté une des plus rudes ſouffrances de mon voyage.

LE PRINCE.

Quoy que je ſois ravy, Madame, que voſtre bonté s'intereſſe en ce qui me regarde, je ſuis pourtant fâché qu'elle vous ait fait paſſer de mauvaiſes heures.

LA PRINCESSE.

Comme voſtre tendreſſe faiſoit vos déplaiſirs, il eſtoit juſte que la mienne fit mes reſſentimens.

LE PRINCE.

Que ne doit-on point eſperer d'une Princeſſe ſi conſiderante & ſi humaine ?

LA PRINCESSE.

Que ne doit-on point attendre d'un Prince ſi ſenſible & ſi bon ?

LE PRINCE.

Je ne vous diray point, Madame, que l'honneur que vous me faites excede mon merite ; j'offenſerois en voſtre perſonne un jugement dont je fais tous les jours les élo-

ges : Je vous diray seulement que la passion de vous plaire occupe toutes mes pensées, & que si l'on peut parvenir à la possession de vos bonnes graces par l'extremité de la passion, je puis esperer d'estre un jour la moitié de vous-mesme.

LA PRINCESSE.

Le desir de me plaire ne doit point vous inquieter ; Pour un peu qu'on vous connoisse, l'on peut se vanter de connoistre une personne fort aimable.

LE PRINCE.

Aprés l'avantage d'estre si bien auprés de vous, que mon ambition peut-elle desirer ?

LA PRINCESSE.

Je ne m'étonne pas de ce que vous faites tant d'état de l'affection de vostre Cousine; les Dames sont vaines, & le Prince est galant.

LE PRINCE.

On dit que les effets verifient les paroles: Si cela est, comme il n'en faut pas douter, ou toutes les Puissances du Monde conspireront contre mon dessein, ou les évenemens vous apprendront, Madame, que je regarde vos vertus comme quelque chose de merveilleux, & que je constituë mesme le souverain bon-heur de mes jours en l'honneur de vostre amitié.

LA PRINCESSE.

Quoy qu'il arrive, le Prince fera toûjours le plaiſir de mes yeux, & les émotions de mon cœur les charmes de mon imagination, & le ſujet de mes belles heures.

LE PRINCE.

Je vis dans cette confiance.

LA PRINCESSE.

Vous mourrez dans ce ſentiment.

LE PRINCE.

Agreable confirmation! il n'y a point de paroles plus favorables; il n'y a point de réponſe plus ſatisfaiſante.

DES FLEVRS.

XXXVI. CONVERSATION.

Angelique donne des Fleurs à ſon Amant.

TYRENE.

LEs fleurs que vous me donnez ſont tres-belles, & je les reçoy avecque d'autant plus de plaiſir, qu'elles ont eſté cueillies de vos belles mains: Mais permettez-moy de vous dire, belle Angelique, que ſi elles réjouyſſent mes ſens, elles attriſtent mon eſprit, & que ſi elles me font

penſer au bien que voſtre belle humeur me fait, elles me font penſer au bien que vôtre mauvaiſe humeur me refuſe.

ANGELIQUE.

Ce diſcours qui ſemble beau, ſemble obſcur, & je ne ſerois pas fâchée d'en entendre l'explication.

TYRENE.

Vos fleurs me repreſentent le bien que voſtre belle humeur me fait, parce que comme elles réjouyſſent ma veuë, & fortifient mon cerveau, les eſperances que vous me donnez flattent mon imagination, & fortifient mon courage; & elles me repreſentent le bien que voſtre mauvaiſe humeur me refuſe; parce que comme leur vivacité s'évanoüit preſque auſſi-toſt qu'elle paroiſt, mes eſperances ſe perdent preſque auſſi-toſt qu'elles naiſſent.

ANGELIQUE.

Si j'euſſe crû que mon preſent eût produit un ſi mauvais effet, je me fuſſe bien gardée de vous donner des fleurs.

TYRENE.

Je ne me plains plus, puiſque mes plaintes vous touchent; voſtre déplaiſir efface le mien, & je ſuis meſme gay de ce que vous eſtes triſte.

ANGELIQUE.

Si cela eſt, je me repens de ce que j'ay

dit, puis qu'au lieu de prendre part à mon reſſentiment, vous faites voſtre joye de ce qui fait mon chagrin.

TYRENE.

Ah! belle Angelique, repentez-vous de vous eſtre repentie de ce qui vous choque m'offenſe, ce qui vous bleſſe m'outrage; & ſi je ſuis bien aiſe que ma douleur vous fâche, c'eſt que mon bon-heur dépend de voſtre ſecours, que la tendreſſe eſt une diſpoſition à la pitié, & qu'il eſt mal-aiſé d'étre compatiſſante, & d'eſtre inſecourable.

DE L'ART DE SE FAIRE AIMER.

XXXVII. CONVERSATION.

Dormion vieux Galant, entre insensiblement sur la matiere des Dames, dans une Maison où il y avoit une honneste Femme qui avoit esté autrefois du Monde; & sur quelques demandes qu'un jeune Seigneur luy fit, il luy donne quelques conseils amoureux.

FLOCILLE, ou le jeune Seigneur.

QUoy que vous vous soyez bien étendu sur l'art de plaire, il me reste encore bien des doutes.

DORMION.

Je sçay à peu prés ce qui vous met en peine, il ne me sera pas difficile de vous satisfaire.

FLOCILLE.

Quand l'humeur de parler vous en dira, je vous presteray l'oreille.

DORMION.

Les Dames sont jalouses de leurs opi-

nions : Nous devenons leur adverſion dés que nous devenons leur contrediſant ; Nous éprouvons leur mépris dés qu'elles éprouvent noſtre rudeſſe.

ARTENICE.

Comme les Dames ſont douces, elles aiment la douceur.

FLOCILLE.

Il eſt raiſonnable d'avoir du tendre pour elles ; c'eſt un devoir dont l'on ne doit jamais ſe diſpenſer : mais quelque douceur que vous leur attribuiez, l'experience m'apprend qu'elles regardent ſouvent d'un air moqueur, la langueur meſme de leurs martyrs, & que bien éloigné d'accorder le dedans au dehors, elles font vanité de porter des cœurs durs, ſous des apparences flatteuſes.

ARTENICE.

Que ces fâcheux rencontres ne vous rebutent point ; un ſoûpir adroitement pouſſé, fait quelquefois de grands deſordres.

DORMION.

Il ne ſuffit pas pour eſtre aimé, d'aimer, il faut recourir à d'autres moyens ; & entre ceux qui nous procurent la bien-veillance des Dames, l'on fait particulierement état de la belle humeur & du jeu, de la propreté & de la magnificence.

ARTENICE.

L'experience eſt conforme à ce que Monſieur dit : Les Dames veulent qu'on danſe, qu'on ſaute, qu'on diſe le mot pour rire, qu'on joüe, qu'on ſe mette bien, qu'on paroiſſe, qu'on étudie les humeurs, qu'on penetre les inclinations, qu'on découvre les habitudes, & que conformément aux obſervations qu'on fait, l'on n'épargne ny les dentelles, ny les bijoux, ny les ſilences, ny les poudres, ny les promenades, ny les collations.

DORMION.

Ce n'eſt pas aſſez que d'eſtre Homme de dépenſe, il faut eſtre Homme de diſcretion : Ce n'eſt pas aſſez que d'avoir les mains percées, il faut avoir la bouche cloſe.

ARTENICE.

Un bien fait publié eſt une faveur perduë.

DORMION.

Comme les Dames ſçavent le Proverbe, qui dit, *Que qui prend ſe donne*, elles s'imaginent qu'en publiant les largeſſes dont on uſe envers elles, l'on veut publier leurs reconnoiſſances.

FLOCILLE.

Le grand ſecret en cecy, c'eſt de donner, & de ne vouloir pas meſme entendre parler de ſes dons.

ARTENICE.

Ce que vous venez de dire eſt bien penſé ; je ne connoy point de meilleur expedient.

DORMION.

Madame, & moy, avons dit quelque choſe de l'enjouëment & du jeu, de la propreté & de la magnificence ; il me ſemble que la perſeverance eſt d'une grande efficace, & que nous devions la mettre au rang des moyens dont l'on doit neceſſairement ſe ſervir pour triompher de toutes choſes.

FLOCILLE.

Cette vertu à mon avis n'eſt pas la vertu d'un jeune Homme.

ARTENICE.

Elle doit eſtre neanmoins la qualité d'un Amant.

DORMION.

Les Dames ne ſe laſſent pas moins de martyriſer que de plaire, elles conçoivent de l'horreur de leur propre cruauté ; & comme ſi elles eſtoient honteuſes des peines qu'elles font ſouffrir, elles paſſent ſouvent de la derniere barbarie à la derniere douceur.

FLOCILLE.

Il y a quelque apparence à ce que vous dites ; mais il y a bien de la difference entre

entre le souvent & le toûjours.

DORMION.

Je voy bien ce que c'eſt, vous voulez joüer à coup ſeur.

FLOCILLE.

Le ſecret de ſemer heureuſement eſt une belle invention.

ARTENICE.

De grace, Dormion, ne paſſez pas outre, Monſieur veut ſçavoir trop de choſes.

DORMION.

Monſieur a plus de curioſité que de malice; au moins eſt-ce mon ſentiment.

FLOCILLE.

Je ne ſçay pas ce que je deviendray; l'avenir eſt un ſecret qui m'eſt inconnu: mais quelque amoureux que je ſois, je ne me propoſe d'eſtre ſçavant en galanterie, que pour me procurer plus facilement quelque party avantageux.

DORMION.

Sur ce fondement, Madame me permettra bien de vous dire par maniere de devis, que la pudeur eſt la vertu des Filles, que les Filles aiment cent choſes qu'elles font ſemblant de n'aimer pas; & que pour épargner leur petite confuſion, il faut eſtre mauvais ménager de ſes petites careſſes.

FLOCILLE.

Cela veut dire qu'un Amant ne doit pas estre immobile.

DORMION.

Cela veut dire qu'un Amant ne doit pas estre une Souche.

ARTENICE.

Je ne sçay pas si vous avez sujet de vanter cette belle methode; il y a des licences heureuses : Mais pour ce qui regarde mon particulier, je vous diray que les Hommes remuans m'ont toûjours esté insuportables, & que quelques bonnes qualitez qu'ils ayent euës, j'ay toûjours cessé d'estre bien-veillante dés qu'ils ont cessé d'estre retenus.

DORMION.

Quand Madame ne diroit pas la verité, la bien-seance l'excuseroit, elle n'est pas obligée de nous reconnoître pour ses Confesseurs.

ARTENICE.

Vous vous imaginez peut-estre que je ris : Si cela est, défaites-vous de cette pensée, je parle tout de bon.

DORMION.

Il est vray qu'il y a des humeurs froides & chagrines, & qu'on perd quelquefois les bonnes graces de sa Maîtresse par les mesmes actions qui excitent l'amour

des autres : mais enfin l'ordinaire fait la maxime, & il y a moins de danger à suivre les chemins battus, qu'à prendre les routes détournées.

FLOCILLE.

L'on peut conclure de tout ce que vous venez de dire, qu'il est assez malaisé de trouver l'endroit par où l'on puisse toucher le cœur.

DORMION.

Outre que les caresses sont des marques d'amour, & que les Filles sont bien aises d'estre aimées, les Filles considerantes qui sont en assez grand nombre, ont cela de particulier, qu'elles pensent à leurs charmes & à nostre foiblesse, à leurs attraits & à nostre infirmité, & que touchées d'une pensée si tendre & si humaine, elles envisagent nostre hardiesse comme quelque chose de naturel, elles regardent nôtre émancipation comme quelque chose de pardonnable.

ARTENICE.

Quoy que vous puissiez dire, je m'imagine pourtant que les Filles considerantes sont des Filles d'esprit, que les Filles d'esprit sont severes, & que comme les Filles severes sont ennemies des moindres libertez, elles font un étrange bruit quand elles rencontrent des Amans brutaux.

DORMION.

Quelques indulgentes qu'elles soient, elles sont les cruelles. Est-ce ainsi, disent-elles ordinairement, qu'on traite les Filles de nostre condition ? Vrayment je vous trouve bien joly.

FLOCILLE.

Je pense que leur colere debute à peu prés de cette façon : Mais quoy que je sois fort éloigné d'aller jusques à l'insolence ; dites-moy, je vous prie, de quel esprit il faut user pour moderer leur émotion ; de quelles raisons il faut se servir pour adoucir leur ressentiment.

DORMION.

Lors qu'on est en peine de se justifier, l'Amour est un grand Orateur.

FLOCILLE.

De grace, contentez ma curiosité.

DORMION.

L'on peu representer, ce me semble, que nous ne sommes coupables que des actions dont nous sommes les maistres ; que les charmes de l'objet, embrasent, transportent ; que cet embrasement que ce transport, troublent le sens, troublent la raison ; que dans ce trouble, que dans ce desordre, l'on ne sçait ce qu'on dit, l'on ne sçait ce qu'on fait ; qu'en ce violent estat, la volonté perd son empire ; & que

comme la liberté fait le crime, la ruine de la meſme liberte fait l'innocence.

FLOCILLE.

Les Dames ſe payent-elles de ces raiſons ? Ont-elles l'eſprit aſſez fin pour en connoiſtre la force ?

DORMION.

La pluſpart d'entr'elles ſe repaiſſent également & de ce qu'elles entendent, & de ce qu'elles n'entendent point : mais les belles Filles ſont ordinairement fieres, & la même beauté qui fait qu'en elles-meſmes elles nous excuſent, fait que devant le monde elles nous inſultent.

FLOCILLE.

Quand cela arrive, un Homme de cœur eſt bien décontenancé.

DORMION.

Ceux qui ſçavent ce que c'eſt que des Filles, eſſuyent plaiſamment leur mauvaiſe humeur.

FLOCILLE.

Hé ! comment ?

DORMION.

Ils obſervent le ſilence, ils oſtent le chapeau, ils regardent tantoſt la Terre, ils regardent tantoſt le Ciel, ils pouſſent des ſoûpirs, ils battent des pieds, ils empoignent leurs cheveux, ils mordent leurs gans ; enfin ils font le perſonnage d'un interdit,

d'un outré, d'un inconsolable.

ARTENICE.

Voila les grimaces de nos effrontez.

DORMION.

Voila quelque chose d'approchant.

FLOCILLE.

Si l'on se trouve le lendemain avecque les mesmes Filles, comment faut-il sortir de cet embarras ?

DORMION.

Il faut observer l'air du visage de celle qui s'est piquée; & si l'on juge qu'elle ne pense plus au jour precedent, il faut hazarder encore quelques galanteries, mais il faut que ce soit avec quelque sorte de crainte; il faut hazarder encore quelques galanteries, afin de luy faire voir que ce n'a point esté par saillie, mais par une espece de necessité, qu'on a encouru sa petite indignation, & il faut que ce soit avec quelque sorte de crainte, afin de luy faire voir en quelque façon qu'on se ressouvient de son mécontentement, & qu'on donne quelque chose à son aigreur.

FLOCILLE.

Ces derniers conseils me semblent hazardeux.

ARTENICE.

Monsieur a raison, ils tiennent quelque chose du temeraire.

DORMION.

Mon sentiment en cela n'est pas le vôtre; la pluspart des belles Filles veulent quelque sorte de contrainte, & dans la vanité qui les gonfle, elles ne reçoivent pas tant de déplaisir de liberté qu'on se donne, qu'elles reçoivent de joye de la moderation qu'on se prescrit.

FLOCILLE.

Hé! Madame, faites-moy la faveur de me dire ce qu'il faut faire.

ARTENICE.

Voulez-vous que je vous parle franchement?

FLOCILLE.

Fort volontiers.

ARTENICE.

Il faut opposer une grande retenuë à une grande licence.

FLOCILLE.

Quoy que je ne rejette pas ce conseil, j'ay toûjours oüy dire qu'il falloit donner quelque chose aux charmes de l'objet, & qu'on témoignoit mal sa passion, lors qu'on témoignoit qu'on en estoit le maistre.

ARTENICE.

Les Dames qui sont aimables, croyent toûjours qu'on les aime, & dans cette pensée, elles sçavent toûjours bon gré aux gens de la violence qu'ils souffrent pour elles.

DORMION.

La retenuë que Madame conseille, n'est pas un tres-mauvais expedient, il peut avoir de bonnes suites : mais comme toutes les belles personnes ne sont pas toûjours fort aimées de tous ceux qui les voyent, il faut avant que de le suivre, avoir prouvé sa passion par cent actions zelées ; il faut avant que d'en user, avoir découvert son amour par cent actions affectueuses.

FLOCILLE.

Il me semble que cette précaution n'est pas à rejetter.

ARTENICE.

Vous estes à l'école d'un redoutable Galant.

DORMION.

Madame raille, ou je me trompe bien.

FLOCILLE.

Je ne le croy pas, elle n'en a pas sujet.

DORMION.

Vous trouvez donc que je n'entens pas mal la belle persecution.

FLOCILLE.

Oüy assurément, & si jamais ma galanterie me procuroit quelque grand party, j'attribuerois ma conqueste à la multitude de vos avis, j'attribuerois mon bon-heur à la prudence de vos conseils.

DE L'ENTREVEUE POLITIQUE.

XXXVIII. CONVERSATION.

L'entreveuë d'un Miniſtre de France, & d'un Miniſtre d'Eſpagne.

LE MINISTRE DE FRANCE.

JE ne ſuis ſeulement pas réjoüy de voir icy la gloire de l'Eſpagne, je ſuis réjoüy encore de voir en la meſme perſonne le Negociateur de la Paix.

LE MINISTRE D'ESPAGNE.

Quoy que le choix que les Princes font ſoit conſiderable, je rougis en quelque façon de la commiſſion dont mon Roy m'a honoré; & ſi je l'ay embraſſée avecque ardeur, ce n'a pas eſté moins pour former entre nous les liens de l'affection, que pour former entre nos Princes les liens de la concorde.

LE MINISTRE DE FRANCE.

Comme la pluſpart des premiers Miniſtres reſſemblent aux Medecins infidelles, qui font durer les maux pour tirer avanta-

ge du retardement des cures, j'ay conceu une haute opinion de vostre vertu, lors que j'ay sceu que les dispositions à l'accommodement ont remply vostre ame de joye ; & que bien éloigné d'entretenir l'aigreur de vostre Maistre, vous avez fait tout vostre possible pour porter les choses à la douceur.

LE MINISTRE D'ESPAGNE.

Je suis toûjours prest de jetter les fondemens d'une reconciliation inalterable ; & pour vous montrer, Monsieur, que mon intention correspond à mes paroles, il ne tiendra qu'à vous, qu'à la seconde entreveuë, la fin de nostre Conference ne soit la fin de nos differends.

LE MINISTRE DE FRANCE.

Considerons-nous donc par avance comme deux Agens moderez, comme deux entremetteurs pacifiques, puis que nous sommes les porte-paroles de deux volontez condescendantes, & que la sincerité avec laquelle nous agirons, donnera le dernier coup de main à l'ouvrage que nous avons entrepris.

LE MINISTRE D'ESPAGNE.

Il est temps que la Chrestienté, qui est ordinairement en guerre lors que nous ne sommes pas en paix, soit delivrée de ses oppressions ; que les Royaumes qui composent ce vaste corps, commencent à recou-

vrer leurs premieres forces ; & que les Infidelles, qui se prévalent de nos dissentions, commencent à redouter nos armes.

LE MINISTRE DE FRANCE.

La France & l'Espagne, comme vous avez judicieusement remarqué, donnent le branle à tous les Etats de l'Europe, & selon que ces deux Couronnes sont unies ou divisées, l'Europe reçoit divers mouvemens. Que si ce que je dis ne reçoit point de doute, il est important pour le bien commun des mesmes Etats, que l'union de la France avec l'Espagne, soit affermie par un illustre Mariage ; que vostre Princesse, que la Renommée represente si belle & si sage, passe de l'Escurial au Louvre ; & pour parler plus ouvertement, qu'elle devienne le double lien & de l'Oncle & du Neveu.

LE MINISTRE D'ESPAGNE.

Quelques considerations qui pussent s'opposer à l'union de vostre Roy avecque nôtre Infante, je me persuade que les raisons de la Politique cederoient aux tendresses du sang, & qu'enfin les conditions du Mariage seroient confonduës avecque les Articles de la Paix.

LE MINISTRE DE FRANCE.

Quoy que le Roy de France soit jeune, sa conduite est grave, & il a commencé de si bonne heure à donner des marques

si avantageuses de sa personne, qu'on peut dire sans mentir que ses vertus ont des années.

LE MINISTRE D'ESPAGNE.

Le Roy d'Espagne qui l'aime tendrement, prend plaisir à entendre parler & de ses actions privées, & de ses actions publiques; & quand Sa Majesté Catholique découvre les sentimens qu'elle a de ce grand Heros, elle ne feint point d'avoüer qu'à l'âge d'un Prince naissant, il a les vertus d'un Prince consommé; & que si ses actions futures répondent à ses actions presentes, sa gloire ternira bien des gloires.

LE MINISTRE DE FRANCE.

Comme il n'appartient qu'aux grands Hommes de connoître leurs semblables, je ne suis point surpris de ce que vostre Maistre, qui est en toutes choses un des plus grands Princes du Monde, ait des sentimens si justes de la personne de nôtre jeune Monarque.

LE MINISTRE D'ESPAGNE.

Ce n'est pas sans sujet qu'il le traite de pieux, d'Homme d'Estat, & de grand Capitaine; la devotion regne en ses mœurs, la prudence civile paroît en ses ordonnances, & la prudence militaire éclate en ses combats: Aussi oseray-je vous dire, Mon-

ſieur, que les grands exemples ſont de puiſſans aiguillons, & qu'il euſt fallu que voſtre Prince euſt eu des inclinations bien étranges, ſi ayant eu pour Mere une Mere incomparable, & pour premier Mininre un Miniſtre ſans pareil, il ſe fût rendu indigne de la Couronne de Charlemagne, du ſang de S. Loüis, & de la ſucceſſion de ſes Peres.

LE MINISTRE DE FRANCE.

Je ne répondray point, Monſieur, aux éloges que voſtre civilité me donne, elle n'eſt pas trop ménagere de ſes loüanges; je me contenteray de vous dire que le Prince que vous avez vanté de fort bonne grace, eſt extrémement humain, que ſes pertes luy ont toûjours eſté moins ſenſibles que ſes progrez, qu'il a toûjours accompagné de ſes larmes les feux de joye de ſes proſperitez.

LE MINISTRE D'ESPAGNE.

Si de meſmes cauſes naiſſent ordinairement de meſmes effets, vous ne devez pas douter, Monſieur, que Sa Majeſté Catholique qui eſt tres-compatiſſante, n'ait ſouffert les meſmes douleurs des meſmes évenemens, que le ſuccez de ſes armes n'ait fait le deüil de ſon Palais, que les réjoüiſſances de ſon Peuple n'ayent fait la triſteſſe de ſa Maiſon.

LE MINISTRE DE FRANCE.

Lors que les Princes ont des tendreſſes reciproques, leurs Plenipotentiaires ont bien-toſt reglé leurs pretentions.

LE MINISTRE D'ESPAGNE.

Les longueurs qui ſont naturelles à la pluſpart des Eſpagnols, ſont diſconvenables à mon temperament; & quoy que le ſujet de noſtre rendez-vous ſoit de la derniere importance, je regleray toûjours ma promptitude ſur voſtre expedition.

LE MINISTRE DE FRANCE.

Aprés cela il ne me reſte plus rien à vous dire, ſi ce n'eſt que je ſuis confus de voſtre franchiſe, & que dans les hauts ſentimens que j'ay de voſtre perſonne, vous ne ferez jamais rien de grand qui me ſurprenne.

DU PROCEZ.

XXXIX. CONVERSATION.

Vne Femme galante cajolle une autre Femme, sur ce qu'elle a heureusement recommandé son Procez.

SULPICIE.

QUELQUE mauvaise opinion qu'on ait euë de ma Cause, j'ay crû avoir gagné mon Procez, dés que vous avez entrepris sa sollicitation : Qui pourroit se defendre d'exaucer vos prieres ? l'on ne peut se dispenser d'executer vos ordres.

ERICIE.

Je m'apperçoy, Madame, que le génie vous en dit, que vostre galanterie est dans ses belles heures.

SULPICIE.

Je ne dis rien que je ne pense ; les Juges font leurs Causes des affaires dont vous faites vos interests : Ils ne balanceut point s'ils doivent opposer l'indifference de la Justice, à l'ardeur de vos sollicitations ; ils se reglent sur ce que vous leur prescrivez ; & quoy qu'ils ayent sujet de se van-

ger des Arrests que vous donnez tous les jours à leur desavantage, ils font gloire de donner des Arrests à l'avantage de vos Amis.

ERICIE.

Si vous avez eu ce que vous avez demandé, c'est que la justice a demandé par vostre bouche ce que vous avez obtenu; Et si quelque connoissance que j'eusse de vostre bon droit, j'ay recommandé ce qui se recommandoit de soy-mesme, ç'a esté plûtost pour diminuer vostre crainte, que pour aiguillonner vos Juges.

SULPICIE.

Vous parlez avecque tant de modestie des hautes obligations qu'on vous a, que si l'on mesuroit ses ressentimens sur vos expressions, l'on tomberoit sans doute dans l'ingratitude.

ERICIE.

Je parle du gain de vostre Procez, comme de la raison de vostre Cause; Une autre Solliciteuse eust eu un mesme succez; vous avez reclamé les Loix, & les Loix vous ont protegée.

SULPICIE.

Quoy que vous puissiez dire, je me ressouviendray toûjours de vostre recommadation.

ERICIE.

Quelle tendresse n'auriez-vous point, si l'on vous avoit rendu cent services, puis que pour quelques visites vous avez tant de ressentiment?

SULPICIE.

J'ay de la peine à donner des bornes à la gratitude que vous meritez; mais puis que vous ne trouvez pas bon qu'elle paroisse davantage sur ma langue, vous ne trouverez pas mauvais qu'elle regne toûjours dans mon cœur.

DE L'INDULGENCE.

XL. CONVERSATION.

Emilian cajolle Isabelle, sur ce qu'elle pardonne facilement.

EMILIAN.

PLus je considere vostre temperament, & plus je fais estat de vostre douceur.

ISABELLE.

Il est vray que les injures qu'on ressent avecque plus de douleur, sont pardonnées avecque plus de gloire : mais si l'excel-

lence de la manſuetude dépend de la qualité des injures, la manſuetude que vous loüez en ma perſonne n'eſt pas bien conſiderable, puis que comme les injures qu'on me fait ne ſont pas grandes, il ne faut pas une grande vertu pour les pardonner.

EMILIAN.

Pour peu qu'on vous offenſe, l'on vous fait une grande injure; vous n'avez point de petites qualitez.

ISABELLE.

Croyez-moy, n'entreprenez point de me perſuader que j'ay de grandes perfections, il arriveroit de là que vous augmenteriez mon orgueil, & qu'eſtant devenuë plus orgueilleuſe, je deviendrois moins indulgente.

EMILIAN.

L'on ne peut en vous loüant, alterer voſtre douceur, puis que la difficulté d'excuſer les choſes, vient de la trop bonne opinion qu'on a de ſoy-meſme, & que bien éloigné d'avoir de trop hauts ſentimens de voſtre perſonne, voſtre modeſtie reçoit tous les jours des reproches.

ISABELLE.

Si l'eſtime dont vous m'honorez eſt la meſure de voſtre affection, cachez voſtre amour, il eſt idolâtre.

EMILIAN.

Comme vous ne vous defendez point de faire connoître voſtre merite, je ne me defendray jamais de faire connoître mon amour : Il eſt vray que ma paſſion ne reconnoît point de bornes, que mon ardeur ne ſouffre point de comparaiſon : Mais qui peut l'accuſer d'excés ? qui peut la convaincre d'injuſtice ? puis qu'il faut qu'il y ait du rapport entre les amours & les choſes aimées, & que les objets qui n'ont point de ſemblables, veulent des paſſions qui n'ayent point de pareilles.

ISABELLE.

Si vous proportionniez voſtre affection à mon merite, tant s'en faut que je vous accuſaſſe d'idolâtrie, que je vous accuſerois meſme d'indifference : La raiſon eſt : que les choſes tres-petites échapent à la veuë, & que comme mon merite eſt tres-petit, voſtre affection ſeroit ſi petite, qu'elle ſeroit comme inconnoiſſable.

EMILIAN.

Vous ſerez toûjours contrediſante, & je ſeray toûjours veritable ; Vous choquerez toûjours mes ſentimens, & je reſpecteray toûjours vos vertus ; & quelque apprehenſion que vous ayez qu'on me puniſſe d'idolâtrie, je prefereray toûjours la

durée de vostre crainte, à la moderation de mon ardeur.

DV BADINAGE.

XLI. CONVERSATION.

Octavie n'excuse point le Badinage.

OCTAVIE.

QUOY qu'il en soit, je ne pardonne ny l'indiscretion de la langue, ny la liberté de la main.

ANDRAGORE.

Qui condamne l'effet, doit aller au devant de la cause; moderez vostre empire, & nous modererons nostre ardeur.

OCTAVIE.

Il est difficile d'estre martyr & d'estre muet, je l'avouë; il est malaisé d'estre émeu & d'estre craintif, je le confesse: mais si l'on doit complaire aux Filles qu'on aime, l'on doit moins suivre ce que leurs charmes conseillent, que ce que leur vertu desaprouve; ce que leur beauté inspire, que ce que leur aversion condamne.

ANDRAGORE.

Encore qu'en ce rencontre vos sentimens soient les miens, neanmoins je ne

puis approuver la rigueur dont vous usez envers ceux qui s'émancipent un peu auprés de vous : Il y a des saillies d'humeur & des mouvemens d'affection, des ardeurs de tendresse & des caresses d'amitié ; & comme nous sommes tous infirmes, il est à craindre que les personnes qui n'ont point de pitié, ne trouvent point de misericorde ; que les personnes qui ont les oreilles fermées aux excuses, ne trouvent des oreilles bouchées aux prieres.

OCTAVIE.

Qui pardonne le badinage, est indigne de pardon ; & si j'estois assez foible pour tomber dans les actions que je condamne, je n'aurois pas plûtost consenty au peché, que je me resoudrois à la peine.

ANDRAGORE.

Hé bien, s'il arrive auprés de vous que ma langue se licentie, & que ma main se remuë, je me resoudray d'abord à la penitence : mais toute la grace que je vous demanderois, c'est que vous ne me punissiez point par les yeux.

OCTAVIE.

Vous n'obtiendriez pas ce que vous demanderiez ; je ne voy plus ceux qui se sont rendus indignes de ma veuë.

ANDRAGORE.

Tout de bon.

OCTAVIE.

C'eſt un coup ſeur.

ANDRAGORE.

Ah ! Mademoiſelle, ſi les complices du mal ſont indignes de voſtre veuë, vos yeux perdront leur plus bel uſage ; ils ne regarderont plus vos charmes, puis que vos charmes mettent les gens en feu, & qu'ils déviennent les complices du badinage que vous ne pardonnez point.

OCTAVIE.

La pureté du cœur efface le crime du viſage ; l'on ne punit pas ce qui tente, l'on punit ce qui veut tenter.

DES TAILLES CONTESTE'ES.

XLII. CONVERSATION.

Leandre ſoûtient les Tailles communes contre une Fille de mediocre taille, qui aime une eſpece de Geant.

POLIXENE.

QUelque proportion qui ſe rencontre dans de certaines perſonnes, il ya de certains defauts qui détournent les yeux

de considerer les perfections qui les accompagnent : Les tailles communes sont du nombre de ceux dont je vous entretiens; l'on ne tient compte de regarder une personne qui ne paye pas d'apparence ; l'on s'imagine que la Nature, qui a manqué en un poinct, a manqué en tous les autres.

LEANDRE.

Quoy que les Filles ne soient pas grandes, elles ne laissent pas d'arrêter les yeux, & j'en connois quelques-unes de cette façon, qui peuvent se vanter d'avoir des Esclaves.

POLIXENE.

Si ces sortes de Filles donnent de l'amour, les conquestes qu'elles font sont proportionnées à leur taille.

LEANDRE.

Si les personnes qui ne sont pas grandes, n'ont pas des Galans si nombreux que celles qui frappent puissamment la veuë ; au moins peut-on dire qu'elles ont ordinairement des Galans plus zelez, puis qu'entre les causes de l'amour, l'amour est une des des principales ; que l'amour est un feu ; que plus le feu est réuny, & plus il est ardent ; & qu'il y a plus de feu dans un cœur de mediocre capacité, que dans un cœur de grande étenduë.

POLIXENE.

L'objet, l'imagination, le temperament, l'étoille, peuvent beaucoup sur l'amour, & le cœur mesme peut renfermer un feu proportionné à sa capacité : mais pour ne point entrer dans le détail de toutes ces choses, l'on peut probablement assurer, ou que vous estes dissimulé, ou que vous aimez une taille commune.

LEANDRE.

J'aime ce que vous mépriſez.

POLIXENE.

Vous n'aimez pas grand choſe.

LEANDRE.

Voſtre ſentiment eſt bien éloigné du mien.

POLIXENE.

Quoy que vous puiſſiez dire, la perfection d'une taille conſiſte en une certaine grandeur, qui commande meſme à toutes les autres.

LEANDRE.

Il y a en general quatre ſortes de tailles: la premiere eſt une petite taille; la ſeconde eſt une taille mediocre, ou commune; la troiſiéme eſt une eſpece de grandeur; & la derniere eſt une grandeur extraordinaire.

POLIXENE.

Quel ſentiment avez-vous de toutes ces tailles ?

LEANDRE.

LEANDRE.

Je tiens que la premiere & la derniere ſont les moins conſiderables.

POLIXENE.

Eſt-il poſſible ?

LEANDRE.

Il n'en faut pas douter ; & pour reprendre les choſes dans leur commencement, tant s'en faut meſme que la taille mediocre qui a eſté le premier ſujet de noſtre entretien, ſoit moins ſuportable que la grandeur extraordinaire, que je luy donne le prix : La raiſon eſt, que ce qui eſt capable de parvenir à la perfection des tailles, eſt plus conſiderable que ce qui eſt incapable de retourner à la belle grandeur ; que la mediocre taille peut croiſtre, qu'elle eſt capable de parvenir à la belle grandeur, qui eſt la perfection des tailles ; que la grandeur extraordinaire ne peut décroiſtre, au moins ſuffiſamment, & par conſequent qu'elle eſt incapable de retourner à la belle grandeur, ou pour mieux dire à la belle mediocrité.

POLIXENE.

Il eſt vray que comme le defaut eſt vicieux, l'excés l'eſt auſſi : mais quelque vicieuſe que ſoit la grandeur extraordinaire, l'on peut dire d'elle qu'elle contient la mediocre grandeur, qui eſt la perfection.

des tailles, & que la mediocre taille ne peut la contenir.

LEANDRE.

Il ne faut pas juger icy des choſes ſelon leur contenu, il en faut juger ſelon leur étenduë ; La grandeur extraordinaire qui contient la grandeur mediocre, la défigure ; la grandeur mediocre qui renferme la mediocre taille, n'en eſt point défigurée ; Et comme ce qui gaſte la perfection des choſes eſt moins conſiderable que ce qui ne la gâte point, l'on peut dire que la grandeur extraordinaire eſt moins ſupportable que la taille mediocre.

POLIXENE.

J'eſſayerois de me défendre encore, ſi j'avois affaire à un autre qu'à vous : mais puiſque la multitude de vos repliques ſurpaſſe la multitude de mes penſées, & que quelque abondante que ſoit la verité, elle eſt infertile dans ma bouche, il eſt de ma prudence de donner des bornes à mes foibleſſes, de donner des limites à vos triomphes, de redouter tout enſemble & la ſubtilité de voſtre eſprit, & la groſſiereté du mien.

LEANDRE.

Vous avez ſoûtenu fortement voſtre party, l'on ne le peut nier ; & ſi vous vouliez prendre la peine de fournir encore à l'en-

tretien, le meſme genie qui a rapporté de ſi excellentes choſes, pourroit me reduire aux dernieres extremitez ; mais vous épargnez vos Amis : & comme je ſuis un des Hommes du monde qui vous honore le plus, vous ne voulez pas que voſtre contentement naiſſe de mon déplaiſir, que vôtre gloire vienne de ma confuſion.

POLIXENE.

Quoy ! vous ne vous contentez pas d'avoir adroitement flatté ma taille, vous voulez encore évidemment flatter mon eſprit ? Ah ! il me ſemble que vous devriez me traiter comme je vous traite, que vous devriez avoir de la franchiſe pour une perſonne qui a de l'ingenuité pour vous.

LEANDRE.

Si le contraire de ce que j'ay dit eſt une fronchiſe, le menſonge eſt une ingenuité, & les menteurs peuvent pretendre à l'eſtime : mais quelques raiſons que j'aye de loüer les proportions de voſtre perſonne, j'épargneray l'averſion que vous avez pour vos propres loüanges, & je laiſſeray publier aux autres les veritez que vous voulez que je taiſe.

DU BEAU RENDEZ-VOUS.

XLIII. CONVERSATION.

Heleponte cajole une Femme, ſur ce que ſa Maiſon eſt comme le rendez-vous des beaux Eſprits, & ſur ce que ſa perſonne eſt fort bien faite.

LUCINE.

VOus direz ce qu'il vous plaira, mais je ne voy les beaux Eſprits que pour perfectionner le mien.

HELEPONTE.

Quoy que vous ſoyez en âge d'écouter, vous n'eſtes plus en eſtat d'apprendre.

LUCINE.

Si j'eſtois ſi ſçavante que vous dites, les Conferences me ſeroient importunes.

HELEPONTE.

Les beaux Eſprits ne chaſſent point les beaux Eſprits.

LUCINE.

J'avouë que la conformité lie les gens; mais ſi ie reçoy les beaux Eſprits, ce n'eſt pas par raiſon de reſſemblance, c'eſt par raiſon de neceſſité.

HELEPONTE.

Quelque beau que ſoit leur concert, vous y tenez le deſſus.

LUCINE.

L'on feroit un Eſprit bien relevé des lumieres qui me manquent; & comme la Nature n'a pas reparé chez moy, par les dons du Corps, les diſgraces de l'Eſprit, ie m'étonne de la peine qu'on prend de me conter fleurettes.

HELEPONTE.

Vous n'avez pas plus de raiſon de mépriſer vos graces, que de mépriſer vos connoiſſances; vous exercez les organes les plus conſiderables, vous occupez les ſens les plus nobles; & l'on ſçait par experience, que ſi vous faites autant d'admirateurs que d'écoutans, vous faites autant d'eſclaves que de ſpectateurs.

LUCINE.

L'on ne me voit ny pour le plaiſir des oreilles, ny pour celuy des yeux.

HELEPONTE.

Si vous diſiez la verité, vous ne feriez ny des confus, ny des ſoûpirans; & cependant nous ſçavons que voſtre Eſprit triomphe de tous ceux qui combattent vos ſentimens, & qu'il n'y a point de cœur, quelque indifferent qu'il ſoit, qui puiſſe ſe conſerver auprés de vous.

LUCINE.

Je ne sçay pas si l'on m'aime, je n'ay point encore entendu le langage d'un Amant : mais pour répondre aux qualitez que vous attribuez à mon Esprit, je n'ay rien à vous dire, si ce n'est qu'il est bien aisé de triompher de ceux qui ne veulent pas vaincre.

HELEPONTE.

Ceux qui vous voyent tâchent de joindre la qualité d'aimé à celle d'Amant ; & comme l'on ne peut gagner vos bonnes graces qu'on ne gagne vostre estime, il est à croire qu'ils donnent à leur Esprit la liberté qu'il demande.

LUCINE.

Comme ceux dont vous parlez sçavent que les Femmes sont vaines, ils s'accommodent à leur foiblesse, & ils aiment mieux se relâcher par une adroite complaisance, que d'emporter le dessus par une dispute rigoureuse.

HELEPONTE.

Les Esprits heroïques comme le vostre sont ambitieux, ils ne se proposent que des difficultez ; & c'est pour cette raison que ceux qui vous voyent, tâchent de relever par la vigueur de leur resistance, l'éclat de vos victoires.

LUCINE.

Quelques beaux Esprits que je voye, je n'en voy point de si pressans que le vostre; & si ceux dont je parle se défendoient comme vous, je me défendrois bien d'entrer en lice avecque eux.

HELEPONTE.

Vous pousseriez l'entretien si vous l'aviez entrepris; mais la mesme bonté qui prévient ma honte, épargne ma foiblesse.

LUCINE.

Je ne quitte la matiere qui a fait jusqu'icy nostre conversation, que parce qu'en l'épuisant comme vous avez fait, vous avez épuisé toutes mes réponses.

HELEPONTE.

Si vous vouliez parler franchement, vous ne diriez pas que j'ay pousse à bout vostre Esprit, vous diriez que j'ay lassé vostre patience.

LUCINE.

Vostre civilité dira tout ce qu'il luy plaira, l'on ne peut luy donner des bornes; mais il est constant que rien ne m'a obligé de changer d'entretien que la sterilité de de mon Esprit. Plus l'on vous écoute, & plus l'on s'instruit : Vous tirez d'un sujet tout ce qu'on en peut dire, & il faudroit que j'eusse perdu le goût des bonnes choses, si j'avois perdu la passion de vous entendre.

DU BEAU SEIN.

XLIV. CONVERSATION.

On cajole Sinope sur la beauté de son Sein.

TYRISIAS.

QUe n'ay-je point veu ?

SINOPE.

Que vos yeux auroient-ils pû voir ?

TYRISIAS.

Ce que je voudrois voir toûjours.

SINOPE.

Vous n'avez pas veu grand chose.

TYRISIAS.

J'ay veu deux tetons ronds, blancs, immobiles, & raisonnablement éloignez l'un de l'autre.

SINOPE.

Hé ! à quoy pensez-vous ? Vrayment vous n'estes pas suportable.

TYRISIAS.

L'on ne peut se defendre de loüer les belles choses ; La Nature vous a fait des dons, on luy doit des reconnoissances ; elle a contribué à la satisfaction de nos sens,

ſens, nous devons contribuer à l'étenduë de ſa gloire.

SINOPE.

L'on parle à l'avanture, lors que ſur des veuës ſombres l'on fait des deſcriptions éclatantes.

TYRISIAS.

Il ne tiendra qu'à vous que je ne ſois clairvoyant.

SINOPE.

Vous rougiriez.

TYRISIAS.

De voſtre ingratitude.

SINOPE.

De voſtre erreur.

TYRISIAS.

Si cela eſt, ayez la bonté de déſiller mes yeux.

SINOPE.

Voſtre erreur vous plaiſt, & j'aime vôtre plaiſir.

TYRISIAS.

Ah! méchante, c'eſt adoucir un refus par une diſſimulation.

SINOPE.

Vous voudriez bien ſans doute que je confirmaſſe une parole ſi obligeante: mais ſoit que ce que j'ay dit ſoit vray, ou qu'il ne le ſoit pas, je ne ſuis plus en humeur de me declarer.

DE LA TROMPERIE.

XLV. CONVERSATION.

Doriſe donne ce ſemble de belles eſperances à une Perſonne qu'elle aime ; mais quand l'occaſion ſe preſente de l'obliger, elle prend ſon ſerieux.

ALFONSE.

L'Occaſion, Doriſe, ſe declare aujourd'huy pour moy, declarez-vous aujourd'huy pour l'occaſion ; vous eſtes icy ſans Eſpion, ſoyez icy ſans refus.

DORISE.

Rien ne nous oblige à obliger ceux qui nous haïſſent.

ALFONSE.

Rien, dites-vous, ne nous oblige à obliger ceux qui nous haïſſent. Hé eſt-ce haïr que d'aimer ?

DORISE.

L'on ne peut aimer une perſonne, & conſpirer ſon infamie.

ALFONSE.

Je ne recherche que vôtre divertiſſement.

DORISE.

Vous ne recherchez que ma perte.

ALFONSE.

Riez-vous ?

DORISE.

Je ne ris point.

ALFONSE.

Ah ! tréve de serioſité, je vous en prie; mon amour me preſſe, mon amour vous reclame.

DORISE.

Encore que j'aye aſſez de tendreſſe pour compatir à voſtre mal, je n'ay pas aſſez de foibleſſe pour condeſcendre à voſtre deſſein.

ALFONSE.

O Dieu ! qu'eſt-ce que j'entens ?

DORISE.

Ce qui fait voſtre tentation, fait mon horreur; la paſſion vous gouverne, & la conſcience me guide.

ALFONSE.

La meſme conſcience qui vous refroidit, devroit vous animer; je languis, mes ardeurs ſont extrémes, & vous ne pouvez eſtre cruelle, que vous ne ſoyez homicide.

DORISE.

Comme je ne pourrois vous contenter, que je ne me perdiſſe, vous ne devez pas

trouver mauvais, ſi je prefere mon ſalut à voſtre ſenſualité.

ALFONSE.

Comme vous ne pouvez me deſobliger, que vous ne joigniez l'infidelité à la barbarie, vous ne devez pas trouver mauvais ſi j'appelle de voſtre refroidiſſement à vos promeſſes.

DORISE.

Il n'eſt pas raiſonnable d'attendre d'une Fille, ce qu'une Fille doit refuſer.

ALFONSE.

Il n'y a pas d'apparence de deſeſperer d'une Fille, ce qu'une Fille fait attendre.

DORISE.

Si mes paroles ont flaté voſtre imagination, l'air de les dire a deû moderer vôtre joye.

ALFONSE.

Choſe étrange! Vous devenez plus froide à meſure que je deviens plus ardent; & comme ſi nos paſſions eſtoient des feux dont les lumieres fuſſent incompatibles, à peine ay-je fait éclater celle que j'ay pour vous, que vous avez étouffé celle que vous aviez pour moy.

DORISE.

Il ſied bien à une Fille d'eſtre dans la retenuë.

ALFONSE.

Que craignez-vous ?

DORISE.

Le peché.

ALFONSE.

Vous eſtes bien religieuſe.

DORISE.

Je ſuis ce que je dois eſtre.

ALFONSE.

A ce que je voy, Doriſe, vous voulez que je meure.

DORISE.

Je n'ay jamais formé un deſſein ſi cruel.

ALFONSE.

Quoy, vous vous imaginez qu'on peut vivre dans l'eſtat où vous me reduiſez ? Ah ! c'eſt concevoir une choſe impoſſible.

DORISE.

On peut vivre en l'eſtat où vous eſtes, puis que rien n'empêche que je ne vive en l'eſtat où je ſuis, & que le mal que je ſouffre de voſtre mal eſt auſſi grand que voſtre mal meſme.

ALFONSE.

Si vous eſtiez ſi tendre, vous vous deferiez de voſtre rigueur.

DORISE.

Je ne dis rien qui ne ſoit : mais ſi mon exterieur n'eſt pas ſi abattu que le voſtre,

c'eſt que j'eſpere que vous rentrerez en vous-meſme, & que le meſme refus qui fait à preſent voſtre haine, fera quelque jour voſtre admiration.

ALFONSE.

Une Fille qui aime bien, ſe laiſſe à la fin toucher; & les meſmes larmes qui adouciſſent ſon aigreur, amoliſſent ſa dureté.

DORISE.

Quelque affection qu'ait une honneſte Fille, elle ſe défend toûjours de ce que défend la Loy: Si l'amour la violente, la pudeur la retient; ſi la paſſion l'anime, la vertu la refroidit.

ALFONSE.

Tiendrez-vous toûjours ce langage?

DORISE.

Mes actions ne le démentiront jamais.

ALFONSE.

Quelle reſolution!

DORISE.

Je ſuis bien fâchée qu'elle vous fâche.

ALFONSE.

Les reſtes de voſtre bonté ne conſoleront-elles point d'une autre maniere le mal-heureux Alfonſe?

DORISE.

Il ne doit attendre que des paroles.

ALFONSE.

Aprés cette réponſe, auroit-il raiſon de

croire que ſes douleurs fiſſent les voſtres?

DORISE.

Je prens part à ſa triſteſſe, il n'en doit point douter : mais à ne point déguiſer les choſes, je prefereray toûjours les conſeils de la vertu aux mouvemens de la concupiſcence.

ALFONSE.

C'eſt prononcer en peu de mots un Arreſt bien ſanglant.

DORISE.

C'eſt prononcer en peu de paroles un Arreſt bien fixe.

ALFONSE.

Adieu, Doriſe, adieu, Alphonſe perd preſque la parole ; & s'il a eſté le martyr de voſtre beauté, il ſera bien-tôſt la victime de voſtre ſcrupule.

DU PERROQUET.

XLVI. CONVERSATION.

Marcie aime un Perroquet.

ANTENOR.

SI voſtre Perroquet eſtoit capable de vanité, il ſeroit inſuportable.

MARCIE.

Quel sujet auroit-il d'estre si bouffy d'orgueil ?

ANTENOR.

Je ne souhaiterois rien au monde, que de posseder les avantages qu'il possede.

MARCIE.

Je ne m'aperçoy point de son bon-heur.

ANTENOR.

Quoy ? vous l'instruisez, il vous voit tous les jours, vous l'aimez, & vous ne vous appercevez point de sa bonne fortune ? Hé ! quelle faveur au monde peut-on desirer aprés toutes ces faveurs ?

MARCIE.

Il est vray que je luy parle, que je le voy tous les jours, & que je l'aime : Mais, qui se défendroit de luy faire des demandes, puis qu'il fait des réponses ? De le voir à toute heure, puis qu'il est toûjours divertissant ? D'avoir de l'inclination pour luy, puis qu'il est admirable ?

ANTENOR.

Si les qualitez que vous donnez à vostre Perroquet, sont les causes de son bonheur, pourquoy ne joüis-je pas du mesme bonheur, puis que je fournis à l'entretien, que mon humeur divertit, & que ma passion renferme quelque chose d'extraordinaire ?

MARCIE.

Quelque mine que vous faſſiez, vous vous laſſeriez bientoſt d'eſtre mon Perroquet.

ANTENOR.

Les momens s'écoulent agreablement avec vous, l'on découvre tous les jours en voſtre perſonne quelque charme nouveau, & ſi j'eſtois Antenor, & voſtre Perroquet; je diſputerois du ſouverain bien avecque tous les Souverains du Monde.

MARCIE.

Où ſont les qualitez qui me rendent ſi raviſſante? elles ne ſont pas en ma perſonne, elles ſont en voſtre bouche.

ANTENOR.

Une Fille a mauvaiſe grace de douter de ſon merite, quand elle a cent Amans; c'eſt deſ-honorer le choix de ſes adorateurs, c'eſt démentir l'opinion de ſes Panegyriſtes.

MARCIE.

Tous ceux qui aiment ne ſont pas clairvoyans, & tous ceux qui loüent ne ſont pas veritables.

ANTENOR.

L'amour eſt capable d'erreur, je l'avouë; mais l'on ne peut errer en vous aimant.

MARCIE.

Ce n'eſt pas une raiſon, c'eſt une loüan-

ge ; ce n'eſt pas une preuve, c'eſt une flaterie.

ANTENOR.

Je ferois preſentement voſtre Portrait, ſi je le pouvois faire, ſans faire rougir vôtre modeſtie : mais par quel ſecret pourrois-je repreſenter vos yeux, voſtre poil, voſtre taille, & cent autres belles qualitez, & épargner voſtre confuſion ?

MARCIE.

Demeurez-en là, je vous prie ; mon intereſt, & le voſtre, le veulent.

ANTENOR.

Mon intereſt ! dites ſeulement le vôtre.

MARCIE.

J'ay dit mon intereſt & le voſtre, & je ne m'en dédis point : Si vous aviez entrepris de faire mon Portrait, vous ne peindriez pas ce que vous verriez, vous peindriez ce que vous penſeriez voir ; Et comme par l'oppoſition des qualitez que voſtre imagination me donneroit, je me verrois effroyable, je rougirois de mes defauts, je rougirois de voſtre aveuglement ; enfin je ſerois confuſe & de ma perſonne, & de la voſtre.

ANTENOR.

Juſques à quand ſerez-vous ennemie de la verité ?

MARCIE.

Et jusques à quand serez-vous Partisan du mensonge ?

ANTENOR.

O Ciel, que vos bien-aimées sont ingrates ! ô Nature, que vos Favorites sont méconnoissantes !

DES VENDANGES.

XLVII. CONVERSATION.

Theotyme excite son Amant d'aller aux Vendanges avecque elle.

THEOTYME.

JE sçay bien que vous avez de grandes occupations, & qu'à moins d'estre fort aimable, il est bien malaisé de vous attirer aux champs : mais quoy que je n'aye pas toutes les qualitez que vostre délicatesse demande, j'espere pourtant que vous assisterez aux assises de Bacchus, que vous viendrez à Coulombe, & que quelque occasion qui puisse vous appeller ailleurs, vous donnerez beaucoup à l'ancienne amitié.

BRICTOMARE.

Vous mépriſez la personne du monde la

plus estimable, lors que vous parlez ainsi de Theotyme.

THEOTYME.

Si je suis aussi aimable que vous dites, vous quitterez Paris, & vous viendrez aux Vendanges.

BRICTOMARE.

Je vous suivray, je vous le promets: mais ressouvenez-vous, Theotyme, que ma passion a semé des soins, & que comme nous sommes dans la saison des recoltes, il est temps que je recueille des reconnoissances.

THEOTYME.

Quelle apparence de donner aux Hommes interessez, ce qu'on doit mesme refuser aux Hommes genereux?

BRICTOMARE.

Il ne suffit pas qu'une passion ait un objet, il faut qu'elle ait une fin.

THEOTYME.

Le plaire doit estre la fin d'un Amant.

BRICTOMARE.

Le plaire doit estre son moyen, & la faveur doit estre son but.

THEOTYME.

Les libertez qui ne doivent pas estre données, ne doivent pas estre attenduës.

BRICTOMARE.

Une personne qui veut se défendre d'é-

tre reconnoiſſante, doit ſe défendre d'être ſervie.

THEOTYME.

Le plaiſir qu'un Amant tire de ſes ſervices, eſt un payement.

BRICTOMARE.

La meſme joye qu'un Amant tire de ſes aſſiduitez, merite une autre joye.

THEOTYME.

Quoy, vous pretendez deux recompenſes? Ah! Brictomare, vous devenez inſatiable.

BRICTOMARE.

Je ne m'étonne pas de voſtre étonnement; les perſonnes qui ne donnent jamais aſſez, diſent toûjours qu'on demande trop.

THEOTYME.

Pour peu de pitié qu'on ait d'un Amant, on le reduit à la neceſſité d'eſtre ingrat.

BRICTOMARE.

Vous faites bien valoir les faveurs de voſtre Sexe.

THEOTYME.

Jugez de là ce que vous devez eſperer.

BRICTOMARE.

Si vous avez juré ma perte, au moins ne me découvrez pas voſtre reſolution.

THEOTYME.

En effet, c'eſt eſtre trop cruelle, que de

joindre la rigueur des menaces, à la rigueur du dessein. Hé bien, je ne vous entretiendray point de ce que j'ay arresté.

BRICTOMARE.

Peut-estre vous lasserez-vous de voir sur mon visage les marques de vostre tyrannie.

THEOTYME.

La perseverance peut quelque chose.

BRICTOMARE.

Elle n'a pourtant rien pû jusques icy.

THEOTYME.

Il y a des heures favorables.

BRICTOMARE.

Oüy, Mademoiselle, il y a d'heureux momens; & quoy que vous prononciez ces paroles consolantes d'un air railleur, j'espere que l'amour outragé en ma personne, me vengera en la vostre.

DU MARIAGE.

XLVIII. CONVERSATION.

Vn Gentil-homme s'étonne de ce qu'un jeune Seigneur ne veut point se marier.

DORANTE.

IL y a des Hommes qui haïssent le Mariage, parce que dés qu'ils ont passé du

desir à la joüissance, ils trouvent leur dégoût dans leur possession; & il y en a d'autres qui haïssent le mesme Mariage, parce qu'ils s'imaginent que la meilleure de toutes les Femmes ne vaut pas le plus méchant de tous les Hommes. Vous ne haïssez pas la qualité de Mary pour la premiere raison, puis que, quelque avantage que vous ayez sur une Dame, vous ne sçavez ce que c'est que de l'abandonner; Vous ne haïssez pas encore la mesme qualité pour l'autre raison, puis que vous ne pouvez avoir une opinion si étrange d'un Sexe dont vous faites toutes vos delices, si bien qu'il est tres-difficile de deviner les causes de vostre haine, qu'il est tres-malaisé de découvrir les fondemens de vostre aversion.

ARTONSE.

Ne te rebute point, rêve encore sur le mesme sujet.

DORANTE.

J'y pense encore; mais à dire le vray, je ne sçay que dire.

ARTONSE.

Veux-tu que je t'apprenne en peu de mots ce qui me rend ennemy du Contract?

DORANTE.

Vous me ferez grand honneur.

ARTONSE.

Ecoute donc; C'eſt que je ſuis plus rebutant, qu'agreable; plus choquant, que tentatif; plus capable de faire des dédaigneuſes, que des Amantes.

DORANTE.

Comment nous perſuaderiez-vous que vous fuſſiez ce que vous dites, puis que les plus belles Filles de la Cour font vanité de l'honneur de vos viſites, & qu'elles ne reſpirent que la continuation de cét honneur?

ARTONSE.

Tu as tes raiſons, & j'ay les miennes.

DORANTE.

Vous voulez peut-eſtre dire que la pluſpart des Dames ſont avares, & que celles dont je parle en veulent moins à voſtre perſonne qu'à voſtre fortune.

ARTONSE.

Je penſe quelque choſe d'approchant.

DORANTE.

Ah! Monſieur, défaites-vous de cette penſée; Les Dames aiment les gens de cœur, & vous avez du courage; Les Dames aiment les belles tailles, & la voſtre eſt avantageuſe; Les Dames aiment la douceur, & vous eſtes complaiſant; Les Dames aiment l'éclat, & vous eſtes magnifique; Les Dames aiment la jeuneſſe, & vous

vous estes naissant.

ARTONSE.

J'ay du cœur, je le puis dire, mais la prudence ne regle point mon courage; J'ay la taille assez belle, c'est une verité qu'on ne me conteste point; mais le port ne corpond point à ma grandeur; Je suis complaisant, tout le monde en tombe d'accord, mais le bel Esprit ne regne point dans ma conversation; Je suis Homme de dépense, les Artisans me le font bien connoître, mais le luxe & la table ruinent les Familles; Je suis jeune, mon visage découvre ce que je dis, mais l'emportement confirme mon âge; Enfin les Dames aiment les beaux Hommes; & je porte plus l'air d'un Soldat, que d'un Galant; d'un Homme d'armes, que d'un Homme de ruelle.

DORANTE.

Si vous avez les defauts que vous vous attribuez, vos defauts sont d'une certaine nature, qu'il n'y a que ceux qui les possedent qui les découvrent: mais quand vous n'auriez pas toutes les qualitez qu'on vous donne, vous pourriez toûjours trouver en une mesme Fille du beau, du bien, & du tendre, puis que ceux qui n'ont ny vostre naissance, ny vostre fortune, ny vostre merite, trouvent quelquefois les mesmes choses.

ARTONSE.

A dire les choſes comme elles ſont, quelque tendreſſe que j'aye pour les Dames, le mot de Galant ſonne plus doucement à mes oreilles, que celuy de Mary.

DORANTE.

Tous les Hommes ne ſont pas propres au Mariage, les inclinations ſont diferentes : mais ſi tous les grands Seigneurs preferoient les amourettes aux veritables amours, l'illuſtre Sang ſeroit bien-toſt tary, les grandes Familles ſeroient bien-toſt éteintes, & les Eſtats ſeroient bien-toſt affoiblis.

ARTONSE.

Quoy que je conçoive les inconveniens que tu rapportes, les penſées de l'avenir ne ſont pas les miennes.

DORANTE.

Il eſt vray que voſtre âge eſt trop boüillant pour des conſiderations ſi raſſiſes; auſſi ne vous les repreſentay-je que par maniere d'entretien.

ARTONSE.

Si tu eſtois Garçon, peut-eſtre ſerois-tu toûjours ce que tu ſerois.

DORANTE.

Je n'ay pas ſujet de me plaindre de ma Famille.

ARTONSE.

Assurément.

DORANTE.

Assurément.

ARTONSE.

O que ton bonheur a peu de semblables, & que tu es obligé à l'étoille des bonnes Femmes!

DORANTE.

Je voy bien à present ce qui vous rend ennemy du Contract; la plusparт des gens de vostre humeur ont fait l'inquietude de leur voisin, & ils apprehendent que par forme de restitution on ne fasse leur mal de teste.

ARTONSE.

Cette crainte est assez ordinaire, & je croy qu'elle est assez raisonnable.

DORANTE.

Il n'est pas de vous comme de ces Hommes qui payent plus d'apparence que d'effet; vostre vigueur dispute le prix avecque les plus forts; & le feu mesme qui brille dans vos yeux, marque bien que vous en avez, où il n'en faut pas manquer.

ARTONSE.

Quelque rude qu'on soit au combat, souviens-toy que d'un brave Champion, l'on en fait souvent un grand Sot.

DORANTE.

Les Hommes à bonne fortune tiennent ordinairement ce langage: mais les Filles pour qui toute la Cour a des yeux, n'en ont que pour vous; & si vous sçavez faire des Amantes, vous sçavez faire des fidelles.

DES METAMORPHOSES

XLIX. CONVERSATION.

Nicocles s'entretient avecque une Fille, sur ce que cette Fille aime le Livre des Metamorphoses.

BEATRIX.

L'On me dira peut-estre que je suis d'une humeur changeante, puis que j'aime un Livre qui est remply de changement: mais si l'on considere les circonstances de mon inclination, l'on ne tirera point de consequence à mon desavantage, puis que quelque inclination que j'aye pour les Metamorphoses, & par consequent pour les changemens; je ne change gueres de lecture.

NICOCLES.

Je ne m'étonne pas de ce que vous ai-

mez si passionnément les Metamorphoses ; vostre beauté fait sans peine ce que la Morale fait avecque difficulté ; elle adoucit les humeurs les plus aigres, & elle intimide les Esprits les plus libertins.

BEATRIX.

Je ne tire point avantage des proprietez dont vous flatez ma presence, vous luy attribuez des effets qui me sont inconnus.

NICOCLES.

Encore que vous voyez le plus beau monde de Paris, vous souffrez quelquefois des personnes qu'on ne souffre gueres ailleurs ; & si vous ne connoissez pas les changemens que vous apportez en leur conduite, c'est que toutes les fois que vous les voyez, vous les voyez dans le respect.

BEATRIX.

Je ne sçay pas si ma personne est assez considerable, pour obliger ceux qui me voyent à paroistre décemment devant elle : mais je sçay bien que les habitudes sont comme ces vieilles plantes qui sont tres-difficiles à déraciner, & qu'on ne peut sans quelque espece de miracle détruire en un moment des ouvrages de plusieurs années.

NICOCLES.

J'avouë que les Metamorphoses dont nous parlons sont tres-difficiles : aussi estes-vous une personne extraordinaire, & comme le

Ciel a fait des miracles pour vous, il eſt à croire qu'il vous a donné la vertu d'en faire pour les autres.

BEATRIX.

Quelques qualitez admirables que vous me donniez, j'ay cent defauts; & pour convertir les autres, il faut eſtre premierement convertie.

NICOCLES.

Quand vous ne ſeriez pas ce que vous eſtes, vous pourriez faire ce que vous faites; le Medecin qui eſt malade, fait quelquefois des gueriſons.

BEATRIX.

Si j'avois le don de changer les humeurs, je changerois la voſtre, elle eſt flateuſe.

NICOCLES.

Entre les vertus que vous poſſedez, vous en avez une qui eſt ennemie de la gloire de toutes les autres, elle ne peut ſouffrir qu'on en parle; mais qu'elle me querelle tant qu'elle voudra, ſi les loüanges que je vous donne la font rougir, elle eſt en danger de rougir ſouvent.

DU LIBRE ACCEZ.

L. CONVERSATION.

Lentule qui eſt jaloux, condamne Candace ſur ce qu'elle a l'accez libre.

LENTULE.

ENCORE qu'on eſtime la facilité de vôtre accés, je ne l'eſtime point, elle eſt malicieuſe.

CANDACE.

Vous ne l'eſtimez point: Hé! y a-t'il de la malice à recevoir les honneſtes gens?

LENTULE.

Oüy, l'on y en trouve.

CANDACE.

Je ne conçois pas voſtre raiſon.

LENTULE.

Il eſt pourtant aïſé de concevoir qu'il y a de la malice à recevoir les honneſtes gens, lors que les perſonnes qui les reçoivent ſont du dernier aimable, & que fieres de leur beauté, elles ne les ſouffrent que pour les faire ſouffrir.

CANDACE.

Je me connoy, ce n'eſt pas d'aujourd'huy,

& je puis dire avecque un de nos beaux Esprits, que je ne possede rien qui puisse estre appellé la douleur du cœur.

LENTULE.

Avez-vous des oreilles?

CANDACE.

Je n'en manque point.

LENTULE.

Pourquoy donc dites-vous que vous ne possedez rien qui puisse estre appellé la douleur du cœur, puis que vôstre beauté fait tous les jours des soûpiraus & des plaintifs?

CANDACE.

On souffre aisément le mal que je fais; & si ceux que je vois me font quelquefois des peintures touchantes, c'est plus par galanterie que par ressentiment.

LENTULE.

Quelque mépris que vous fassiez de vôtre personne, on sçait bien que vous avez l'esprit éclairé, & que connoissant vos charmes, vous connoissez vôstre pouvoir.

CANDACE.

Vous voulez pour me persuader que je suis inhumaine, me persuader que je suis connoissante. Hé bien je croiray, si vous voulez, que je suis non seulement tres-spirituelle, mais encore tres-agreable: Mais dites-moy de grace, seriez-vous bien-aise que j'eusse autant de douceur dans le cœur, que

que j'en pourrois avoir dans les yeux ?

LENTULE.

Faut-il faire cette demande ? Le remede n'eſt-il pas doux lors que le mal eſt rude ?

CANDACE.

Quoy, vous voudriez que ma douceur allaſt juſques-là ?

LENTULE.

Il n'en faut pas douter.

CANDACE.

Ha ! vrayment, Monſieur, vous ne m'aimez point, un veritable amour apprehende le partage.

LENTULE.

Je tombe d'accord de vos dernieres paroles ; auſſi ma paſſion craint-elle ce qu'elle doit craindre.

CANDACE.

Si ce que vous dites eſtoit vray, vous ne ſouhaiteriez pas que j'euſſe autant de douceur dans le cœur que j'en pourrois avoir dans les yeux, puis que l'extremité de la douceur ne ſouffre gueres la diſtinction des Amans, que le dernier degré de la bonté ſouffre ordinairement le dernier degré de la faveur.

LENTULE.

Quand je ſouhaite que vous ayez autant de douceur dans le cœur que vous en avez dans les yeux, je ſouhaite que vous

ſoyez envers moy extrémement bonne ; & comme vous ne pouvez eſtre extrémement bonne envers moy, que vous ne ſoyez rigoureuſe envers les autres, il s'enſuit de ce principe que mon ſouhait n'eſt point injurieux.

CANDACE.

Il eſt vray que la diviſion des faveurs eſt deſobligeante, & que quelque faveur qu'on faſſe, l'on n'eſt pas extrémement bonne, lors qu'on deſoblige : mais ſi mes yeux eſtoient extrémement doux, & que j'euſſe autant de douceur dans le cœur que j'en pourrois avoir ailleurs, qui pourroit m'empêcher de faire des amitiez à vos rivaux ? qui pourroit me détourner de donner des compagnons à voſtre fortune ?

LENTULE.

Vous m'apprenez par l'avis dont vous me faites part, à regler mes ſouhaits.

CANDACE.

Je vous apprens par l'avis que je vous donne, à moderer vos deſirs.

DE LA PREDICATION.

LI. CONVERSATION.

Vne Fille ſçavante dit ſes ſentimens ſur la difference des Predicateurs.

ELEANE.

OY OY que pour découvrir les pechez qu'on commet contre l'art, il faille que l'art meſme nous éclaire, j'oſeray pourtant vous dire, que je découvre à peu prés les défauts de ceux qui prêchent, & que s'il faloit diſcourir ſur cette matiere, je ne me defendrois pas d'en dire quelque choſe.

CLEOBULE.

J'entendis dernierement un Abbé, qui ne fit pas mal.

ELEANE.

Nous avons de grands Predicateurs, on ne le peut nier, mais à dire les choſes comme elles ſont, le nombre n'en eſt pas innombrable.

CLEOBULE.

Qu'ils ſont plaiſans ! lors qu'aprés leur premier exorde, ils diſent toûjours que

les deux ou trois Points dont ils ont déja dit quelque choſe, feront tout le partage de leur Diſcours, & tout le ſujet de nôtre attention.

ELEANE.

Il eſt vray qu'il ſemble qu'ils ayent juré de mettre en vogue cette maniere de parler; mais ſi leur peché ne conſiſtoit qu'en cette perpetuelle redite, ils ne ſeroient pas bien condamnables.

CLEOBULE.

Comme vous courez les Predicateurs, vous eſtes fraîchement imbuë de leur caractere, & comme vous eſtes fraîchement imbuë de leur caractere, vous pouvez nous en faire un fidel rapport.

ELEANE.

Quoy que je n'aye pas la memoire fort heureuſe, il me ſemble neanmoins qu'on peut reduire ſous ſix Claſſes tous ceux qui diſtribuent le Pain de l'Evangile: Les uns affectent les belles paroles, & les autres les forts raiſonnemens; Les uns s'attachent à la multitude des Paſſages, & les autres à la grandeur des figures; Les uns s'appliquent aux popularitez de la Morale, & les autres aux Myſteres de la Theologie; Enfin chaque Predicateur a ſon inclination, ſon ſentiment, ſa maniere.

CHIMENE.

Quel sentiment avez-vous, ma Compagne, de tous ces Messieurs ?

ELEANE.

Il faut laisser parler le Monsieur qui nous entend, il merite bien d'estre entendu.

CLEOBULE.

J'ay remarqué quelques defauts que vous n'avez pas compris dans vostre dénombrement ; mais si vous voulez que je dise mon opinion sur les observations que vous n'avez pas rapportées, dites vostre sentiment sur celles dont vous nous avez fait part.

ELEANE.

Prendray-je cette liberté?

CLEOBULE.

Qui vous en empêcheroit.

ELEANE.

Je condamne les premiers, je veux dire ceux qui recherchent les belles dictions, & qui n'examinent presque point les matieres, ils ressemblent à ces Chirurgiens ignorans, qui s'attachent plus à l'ornement du corps, qu'au corps mesme ; Je condamne encore les deuxiémes, je veux dire ceux qui affectent la force des argumens, & qui negligent la netteté du tour, ils font prêcher pedantesquement S. Thomas ; &

comme s'ils n'avoient pour Auditeurs que des Porte-feüilles, ils ne rempliſſent les oreilles que de parconſequents ; Je condamne auſſi les troiſiémes, je veux dire ceux qui mépriſent & la diction & la Logique, ils ne conſiderent pas que le ſeul entaſſement des Paſſages n'ébloüit que le vulgaire, & que comme cette maniere de prêcher ne porte jamais le jour dans le ſens des Ecritures, elle eſt plus faſtueuſe que profitable, plus importune qu'inſtructive ; Je condamne pareillement les quatriémes, je veux dire ceux qui affectent les grands mots & les grandes agitations, ils payent plus du corps que de la langue, du geſte que du diſcours, & quoy qu'ils tirent des larmes, qu'ils excitent des ſoûpirs, ils ſont plus propres à prêcher les deſerts que le monde, à contenter les eſprits ſimples, que les eſprits raiſonnables; Je condamne meſme les cinquiémes, je veux dire ceux qui ne debitent que des leçons de Morale, qui ne font montre que des preceptes d'Akempis, ce n'eſt pas que le fruit de la predication ne doive eſtre le changement des mœurs, que la fin des Sermons ne doive eſtre la converſion des Creatures, mais l'Auditoire a ſes differens eſprits, & ce qui fait impreſſion ſur les credules, ne touche preſque point les dou-

teux; Je condamne enfin les derniers, je veux dire ceux qui ne parlent que d'hypostases & que de spirations, que de generations & que de proprietez, il semble à les entendre qu'ils prennent les Fidelles assemblez pour des assemblées de Scolastiques, & qu'ils confondent les espaces de l'Eglise avecque les salles de la Sorbonne.

CLEOBULE.

Vous avez justifié hautement vostre censure, & l'on ne peut vous combattre en cela, qu'on ne combatte la lumiere naturelle.

ELEANE.

Comme vostre critique est plus fine que la mienne, il me tarde que vous ne teniez vostre promesse.

CLEOBULE.

J'approuve les simples partages, je desapprouve les frequentes sous-divisions: Le défaut dont je parle est le défaut des Doctes & des Ignorans: Les Doctes tombent dans les sous-divisions, parce qu'ils connoissent l'étenduë des choses, & les Ignorans affectent la mesme methode, parce qu'ils ne peuvent dire beaucoup de choses sur peu de sujets. Si les premiers qui sont les inventeurs des sous-divisions, chargent la memoire, ils la rempliſſent de belles connoissances; & si les autres qui

ſont en quelque façon les ſinges des premiers, chargent la meſme faculté ; ils ne la rempliſſent que de choſes legeres.

ELEANE.

Encore que vous vous ſoyez ſouvenu de ce qui m'eſt échapé, vous ne vous ſouvenez peut-eſtre pas de ce que je vais dire.

CLEOBULE.

La choſe peut eſtre comme vous le penſez, toutes les eſpeces ne paroiſſent pas toûjours ſur les rangs.

ELEANE.

Je ſçay bien que la volonté a ſes libertez, qu'elle reſiſte ſouvent à ſes connoiſſances ; mais quoy que les Predicateurs ſoient imbus de ces veritez, ils devroient ſuppoſer que la meſme volonté qui a peut-eſtre eſté rebelle au commencement, eſt ébranlée ſur la fin, & dans cette ſuppoſition, ils devroient remplir leur Epitome & d'apoſtrophes & de proſopopées, d'exhortations & de menaces ; Cependant la pluſpart d'entr'eux paſſent dans l'epilogue du Patetique aux authoritez, des mouvemens aux diſcours, de la vehemence des figures à la diſcution des matieres.

CLEOBULE.

Quoy que cette maniere de finir ſoit condamnable, elle eſt preſque univerſellement pratiquée.

ELEANE.

Il me semble que le moyen de porter la tiedeur dans le cœur des Ecoutans, consiste à leur faire comme perdre, par de nouvelles raisons, le souvenir des actions qui les ont attendris, puis que les dernieres especes occupent ordinairement l'imagination, que la memoire conserve moins confusément les caracteres du discours qui a finy le Sermon, que les images de l'impetueux qui a devancé le Discours.

CHIMENE.

Vous nous avez representé assez heureusement les défauts dont les Predicateurs doivent se défaire, il est temps que vous nous representiez les qualitez dont ils doivent se munir.

ELEANE.

Leurs divisions à mon avis doivent estre regulieres, & leurs sous-divisions doivent estre resserrées, leurs passages doivent estre propres, & leurs explications doivent estre sensibles, leur expression doit estre nette, & leur voix doit estre diversifiée, leur Morale doit estre touchante, & leur geste doit estre animé; Enfin la doctrine & l'ordre, l'élegance & les mouvemens doivent regner dans leurs actions publiques.

CHIMENE.

Voila un riche formulaire, Voila une excellente idée.

CLEOBULE.

Mon attente n'a point eſté deceuë, j'attendois ce que j'ay entendu.

ELEANE.

Je garderay le ſilence quand l'humeur de parler vous en dira.

CLEOBULE.

Vous n'aurez point aujourd'huy d'oreille pour Cleobule, le dénombrement que vous venez de faire, ne reçoit point d'augmentation.

ELEANE.

J'euſſe bien parlé de l'uſage des apoſtrophes, & de la diverſité des mouvemens; mais cette matiere eſt de trop grande étenduë, & comme elle m'euſt engagé à faire un diſcours ennuyeux, je me ſuis contenté de toucher en general ce que les Maiſtres touchent en particulier.

CLEOBULE.

Nous remettrons une autre fois la même matiere ſur le tapis.

ELEANE.

Vous approfondirez ce que je n'ay qu'éfleuré.

CLEOBULE.

Si ſur les ſujets qui ſouffrent divers

ſentimens, il me reſte quelques nuagas, j'expoſeray mes doutes, & vous donnerez vos ſolutions.

DES COVCHES ROYALES.

LII. CONVERSATION.

Vne grande Reine qui eſt accouchée d'un Garçon, eſt viſitée des plus grandes Dames du Royaume.

THESSALONNE.

QUELLE joye, Madame, ne reſſentais-je point, de voir ſur le viſage de voſtre Majeſté les marques d'une heureuſe délivrance.

SEMIRAME.

Je ne ſens rien qui m'incommode, j'ay paſſé la nuit fort tranquillement.

ARIMENE.

Il eſt rare de trouver tant de ſanté parmy tant de délicateſſe; Le Ciel ſans doute a regardé Voſtre Majeſté d'un œil favorable.

TERIANE.

Tout le Royaume, Madame, rend des actions de graces à Dieu de la bonne diſ-

position de Vostre Majesté ; & quoy qu'elle soit ravie du fruit de vostre Couche, elle ne s'interesse pas moins en la santé de la Mere, qu'en la naissance du Fils.

SEMIRAME.

J'ay de la memoire & du ressentiment, & je reconnoistray la tendresse dont l'on me donne des témoignages.

CARIE.

En verité, Madame, si Vostre Majesté mesuroit sa reconnoissance sur l'affection du peuple, l'on pourroit dire que sa reconnoissance seroit sans mesure. Jamais la Ville ne fit tant de feux, Jamais le Bourgeois ne fit tant de festins ; Il ne parle que de la Reyne, Il ne discourt que du nouveau né, & il semble mesme qu'il gouste par avance toutes les douceurs que vostre heureuse Couche luy promet.

SEMIRAME.

Ce n'est pas sans raison que sa joye est extraordinaire.

LE PREMIER MEDECIN.

Nos Roys s'affermissent en la personne de leurs Masles, & un grand Personnage a raison de dire, qu'ils sont doublement redoutables lors que leur mort peut couronner un de leurs Enfans.

ORIMENE.

Comme l'on connoit la force de la Na-

ture, l'on apprehende plus de choquer un Roy qui a des Fils, que d'offencer un Monarque qui n'en a point.

SEMIRAME.

En effet, si lors qu'il s'agit de venger l'honneur d'un Souverain, l'injure trouve plus de fiel dans les Parens que dans les Amis, il est à croire qu'elle en trouve plus aussi dans les Enfans que dans les Alliez.

TERIANE.

Plus le Peuple craint l'avenir, & plus il s'accommode au present.

ORIMENE.

Un Prince qui naist de Parens jeunes, peut estre formé de longue main sur de grands exemples, & les vertus du Fils sont toûjours les seuretez du Pere.

THESSALONNE.

Si les successeurs en ligne directe, comme il n'en faut pas douter, affermissent le dedans, & intimident le dehors, quel soin ne doit-on point avoir du Prince que le Ciel nous a donné?

LE PREMIER MEDECIN.

Il n'a pas seulement une illustre Gouvernante, il a encore une excellente nourrice.

ORIMENE.

Quoy que j'aye veu Madame du Cal, je ne l'ay pas bien observée.

CARIE.

Elle a à mon avis toutes les conditions dont une nourrice doit estre pourveuë.

THESSALONNE.

Quel âge a-t'elle ?

LE PREMIER MEDECIN.

Elle a environ vingt-cinq ans.

ORIMENE.

C'est un âge, disent les Medecins, qui fait beaucoup de sang, & qui fait peu de superfluitez.

LE PREMIER MEDECIN.

La Nourrice dont on parle n'est seulement pas considerable par la fin de sa croissance, elle l'est encore par les qualitez naturelles de sa personne.

CARIE.

Il me semble qu'elle a les yeux bleus, & le poil chastaing, le teint vif & l'action dégagée.

LE PREMIER MEDECIN.

On peut ajoûter à cela que sa charnure est entre le noir & le blanc, que sa denture est éclatante, que son haleine est douce, que sa poitrine est large, que son col est gros ; enfin que ses mammelles sont tout ensemble & d'une moyenne grosseur, & d'une moyenne fermeté.

TERIANE.

Ces qualitez, selon vostre doctrine, mar-

quent qu'elle abonde en chaleur & en force.

LE PREMIER MEDECIN.

Elles marquent encore que ſon ſang eſt loüable, & que ſon lait eſt élabouré.

CARIE.

Quoy que Monſieur le premier Medecin ſoit habile homme, il me permettra bien de luy dire que les manieres de vivre d'une Nourrice requierent quelque examen; qu'aprés avoir conſideré les parties dont il a déja dit quelque choſe, il eſt à propos de conſiderer les Parens & les mœurs, dont il n'a encore rien dit.

LE PREMIER MEDECIN.

Je ſçay bien que les diſgraces de la conſtitution naturelle paſſent quelquefois d'un ſujet fort éloigné en un autre; & qu'encore, par exemple, qu'une Nourrice ſoit ſaine, & de Parens ſains, elle peut communiquer par pluſieurs voyes le vice même de ſes biſayeuls. Je ſçay bien encore que les méchantes habitudes peuvent deshonorer les bons naturels, & que, quoy qu'une perſonne poſſede une ſanté tres-forte, elle ne peut dans la durée de la meſme ſanté, complaire exceſſivement à ſes paſſions: auſſi puis-je aſſurer la Reine que ma curioſité a precedé ma voix; qu'avant que de la donner à Madame du Cal, je me ſuis

exactement informé & de sa race, & de ses mœurs.

SEMIRAME.

Je m'imagine sur le sujet qui se présente, que les vertus morales entretiennent les vertus naturelles.

TERIANE.

En effet, les grandes passions alterent la santé, & où la raison est foible, les passions sont fortes.

LE PREMIER MEDECIN.

Il est vray qu'il y a des immoderations dangereuses, que les Nourriçons retiennent ordinairement quelque chose du vice des Nourrices: mais si la reputation n'est point menteuse, l'on peut dire que la Nourrice de nostre petit Prince n'est sujete ny au vin ny à la gourmandise, ny même à ces ardeurs excessives qui allument les yeux, & qui pâlissent le teint, qui brûlent le sang, & qui provoquent les fluiditez qui diminuënt la matiere du lait, & qui donnent au lait une odeur dégoutante.

ORIMENE.

De quel sexe est son enfant, & de quel âge est son lait?

LE PREMIER MEDECIN.

Il y a bien trois mois qu'elle accoucha d'un garçon.

ORIMENE.

ORIMENE.

Voila des circonſtances bien conſiderables.

SEMIRAME.

On dit que le lait eſt d'une grande obſervation ; & cependant l'on n'en a preſque rien dit.

LE PREMIER MEDECIN.

Il ne doit eſtre, Madame, ny aqueux, ny gluant : quand il eſt aqueux, il demeure peu dans l'eſtomach de la perſonne qui le tire, & il luy donne meſme le flux de ventre ; & quand il eſt gluant, il ſort difficilement de ſon vaiſſeau ; ſon époiſſeur engendre des obſtructions, & les obſtructions qu'elle engendre, déviennent la matiere de la pierre.

SEMIRAME.

Le lait de la Nourrice eſt-il bon ?

LE PREMIER MEDECIN.

Il n'eſt ny clair, ny gras, c'eſt à dire, Madame, qu'il ne tient ny de la fluidité de l'eau, ny de la tenacité du miel.

SEMIRAME.

En a-t'elle ſuffiſamment ?

LE PREMIER MEDECIN.

Elle en a, Madame, autant qu'il en faut.

ORIMENE.

L'on n'en doit avoir ny trop, ny trop peu.

LE PREMIER MEDECIN.

Quand le lait ſurabonde, il ſe caille, il ſe corrompt, & il engendre des ulceres; & quand il eſt éloigné de la ſurabondance, le traire de l'enfant, qui le reduit ſouvent aux dernieres goutes, precipite ſon remplaçage, & par conſequent ſa coction.

TERIANE.

Vous ne vous arreſtez ſeulement pas à ſa ſubſtance, pour parler à voſtre mode, ny à ſa quantité; vous vous arreſtez encore à ſa couleur, à ſon gouſt, & à ſon odeur.

LE PREMIER MEDECIN.

S'il tire ſur le brun, il eſt melancolique; s'il tire ſur le jaunâtre, il eſt bilieux; & s'il tire ſur le rubicon, il eſt indigeſte.

CARIE.

Il faut, ſelon ce que j'ay ſouvent oüy dire, qu'il ſoit blanc, qu'il ſoit ſucré; & pour ce qui regarde ſon gouſt, il ſuffit à mon avis, qu'il ne ſente ny l'échauffé, ny l'aigre.

SEMIRAME.

C'eſt tout dire en peu de mots.

ORIMENE.

Les femmes, Madame, qui ont eu des enfans, ſçavent quelque choſe de la Medecine.

SEMIRAME.

Je m'apperçoy bien de la verité de ce

que vous dites.

TERIANE.

L'on a parlé assez amplement du lait, & l'on n'a rien dit du canal par où il passe.

ORIMENE.

Vostre pensée n'est pas mauvaise, la qualité des bouts n'est pas d'une petite importance.

LE PREMIER MEDECIN.

La Nourrice a les mamelons fort bien faits.

CARIE.

Il me semble que pour meriter cette loüange, il faut qu'ils soient agreables à la veuë, & faciles au traire.

LE PREMIER MEDECIN.

Lors qu'ils sont gros, ils incommodent; lors qu'ils sont menus, ils échappent; lors qu'ils sont comme en dedans, ils blessent; & lors qu'ils sont livides, ils rebutent.

THESSALONNE.

Si Madame du Cal répond à la description que vous avez faite, elle pourra se vanter d'avoir nourry le plus beau Prince du monde.

LE PREMIER MEDECIN.

Il n'y a point de santé qui n'ait ses alterations; mais ou je me trompe bien, ou elle fera cette heureuse nourriture.

DU DEDY.

LIII. CONVERSATION.

Stratonice promet à son Serviteur de luy donner la connoissance d'une fort belle Fille, pour voir de quelle façon il usera de cette promesse.

LYSIMAQUE.

VOstre beauté, Mademoiselle, dévient comme déconnoissable, elle augmente tous les jours.

STRATONICE.

Comme dans la saison où nous sommes la Nature dévient plus belle, vous ne devez pas vous étonner si à son imitation je dévieus plus agreable.

LYSIMAQUE.

Quoy que nous dépendions en quelque façon des saisons, vous ne les suivez point, puis que dans les plus grands Hyvers le Printemps paroist sur vostre visage.

STRATONICE.

Je suis bien aise d'estre belle à vos yeux, vous aimez les belles personnes : mais comme je m'intereſſe en vos plaisirs, il ne tiendra qu'à vous que je ne vous fasse voir

le plus grand effort de la Nature.

LYSIMAQUE.

A quoy bon de me promettre une faveur que vous me faites tous les jours ? Ne vois-je pas en vous voyant le plus bel ouvrage du monde ?

STRATONICE.

Quand vous verrez Olinde, vous verrez la honte de Stratonice.

LYSIMAQUE.

Si la Nature l'a faite sur vôstre modele, elle est en quelque façon defectueuse ; les portraits ne sont jamais si parfaits que les originaux : & si elle ne l'a pas faite à vôtre exemple, elle n'est pas belle ; l'on ne peut charmer les honnestes gens, & n'avoir pas vos charmes.

STRATONICE.

Les blondes & les brunes sont differentes, & neanmoins elles ont leurs agrémens.

LYSIMAQUE.

Les personnes qui ne vous ressemblent pas, ne ressemblent point à la beauté ; que si elles semblent belles, c'est sans doute aux yeux de ceux qui ne connoissent pas les belles choses : mais supposons qu'Olinde ait cent qualitez touchantes, quelle consequence peut-on tirer au desavantage des loüanges que je vous donne ? Toute la Cour ne confesse-t'elle pas que vous avez

épuisé toute l'industrie de la Nature? qu'on peut estre laide auprés de vous, & estre belle auprés des autres?

STRATONICE.

Si vous voyiez Olinde, vous changeriez de langage.

LYSIMAQUE.

Que je la voye, ou que je ne la voye pas, je ne changeray jamais de passion.

STRATONICE.

Vous aimez donc bien Stratonice.

LYSIMAQUE.

Je l'aime autant que je dois.

STRATONICE.

C'est à dire ...

LYSIMAQUE.

Extrémement.

STRATONICE.

Ah! que vous estes dissimulé.

LYSIMAQUE.

Il ne faut pas offenser ma passion, il la faut éprouver.

STRATONICE.

Vous avec raison, l'experience est une pierre de touche.

LYSIMAQUE.

Voyons donc le miracle que vous vantez tant; Voyons si d'un curieux il en fera un infidelle.

STRATONICE.

Voſtre conſtance courroit grand riſque ; mais j'ay changé de deſſein.

LYSIMAQUE.

Qui empeſche que vous n'executiez ce que vous m'avez promis ?

STRATONICE.

Voſtre propre perſonne.

LYSIMAQUE.

Ma propre perſonne ! Certes je ne conçois pas ce que vous voulez dire.

STRATONICE.

Je ne penſois alors qu'aux belles qualitez d'Olinde, & je penſe preſentement aux perfections de Lyſimaque ; Et comme il ſeroit à craindre que la paſſion qu'elle auroit pour vous, ne vous portaſt à quelque engagement, il me ſemble qu'il eſt à propos que je vous dérobe à ſa connoiſſance, que je la dérobe à voſtre curioſité, en un mot que je laiſſe les choſes en l'eſtat qu'elles ſe trouvent.

LYSIMAQUE.

O la plaiſante excuſe ! Hé en matiere de Fille ſuis-je ſi redoutable ?

STRATONICE.

Vous ne ſçavez pas toutes les playes que vous faites ; il y a des douleurs inconnuës, & des plaintes ſecrettes.

LYSIMAQUE.

Il eſt aiſé de diſſimuler l'amour que je donne ; les effets ſont comme inſenſibles, lors que les cauſes ſont legeres.

STRATONICE.

Voſtre modeſtie offenſe mon amitié, elle l'accuſe d'eſtre aveugle.

LYSIMAQUE.

Encore que mes qualitez ſoient communes, voſtre affection ne laiſſe pas d'eſtre raiſonnable ; il y a long-temps que je vis ſous voſtre empire, & une grande perſeverance merite un grand amour.

DE L'INTRODUCTION.

LIV. CONVERSATION.

Sertore qui eſt un excellent Homme, introduit un Autheur chez une Sçavante.

SERTORE.

VOICY, Madame, cét excellent Homme dont je vous entretins dernierement ; j'ay crû que vous ne trouveriez pas mauvais que je luy procuraſſe l'honneur de voſtre connoiſſance, que je luy

luy communiquaſſe un bien que peu de gens poſſedent.

BELINDE.

Il me tardoit que je ne viſſe Monſieur ; c'eſt une perſonne extraordinaire, & vous devez eſtre perſuadé que j'euſſe prevenu ſa viſite, ſi mon ſexe en cela eût eſté de concert avecque mon deſir.

STATILE.

Il eſt croyable, Madame, que je vaux quelque choſe, puis qu'une perſonne rare comme vous, prend la peine de me loüer : mais il y a bien de la diſproportion entre les loüanges que vous me donnez, & les qualitez que je poſſede ; & à n'en point mentir, je n'attendois pas d'un eſprit ſi moderé que le voſtre, une civilité ſi exceſſive.

BELINDE.

Vous avez peu de ſemblables, & l'on doit aux grands Hommes de grands éloges.

STATILE.

Il eſt avantageux à ma curioſité que je vous connoiſſe ; Il ſeroit avantageux à ma reputation que vous ne me connuſſiez point : Mon entretien ſans doute me perdra bien-toſt auprés de vous, & je compte déja cette viſite pour une de mes diſgraces.

SERTORE.

Comme ce que vous direz démentira ce que vous dites, vous recevrez de la confusion des mesmes choses qui vous donneront de la gloire.

BELINDE.

Si l'on doit juger de la fin par le commencement, l'on doit quereller par avance la modestie de Monsieur.

STATILE.

Je ne me fusse pas exposé à un si grand jour que le vostre ; si j'eusse esté ennemy de mes propres avantages : mais la belle curiosité est une de mes plus grandes passions, & pourveu que dans la dispute l'on me dise d'excellentes choses, il m'importe tres-peu que les triomhpes de mon aversaire me coûtent un peu de honte.

BELINDE.

Vous avez feint de croire que vous vous perdriez dans mon esprit, & je croy tout de bon que je me perdray dans le vostre.

SERTORE.

Les attaques & les rispostes ont esté également vigoureuses : mais quelque bonne opinion que j'aye de mon Amy, je croy, Madame, que sa confusion sera le prix de vostre victoire.

BELINDE.

Si mon ſentiment eſtoit le voſtre, je garderois le ſilence.

STATILE.

Je n'ay pas peu d'obligation à Madame, elle eſt genereuſe ; mais je luy en auray bien davantage, quand elle pouſſera à bout mon ignorance.

SERTORE.

Outre que l'honneur qu'il y a d'eſtre entrepris de Madame adoucit le regret qu'on a d'en eſtre vaincu, Madame ne peut vaincre, qu'elle n'apprenne à vaincre.

BELINDE.

Si Monſieur ne fonde ſes victoires que ſur les miennes, il peut bien, comme dit un Ancien, renoncer au Laurier.

STATILE.

Vous pouvez en me combattant, découvrir cent veritez ; & je puis en ſuivant vos principes, confondre cent adverſaires.

SERTORE.

La doctrine de Madame eſt à tout uſage : A-t'on affaire à un opiniâtre, ſes raiſons accablent : A-t'on affaire à un deſeſperé, ſes remontrances conſolent : A-t'on affaire à un incertain, ſes démonſtrations ébloüiſſent.

STATILE.

C'eſt donc une maſſuë dans les diſputes,

c'eſt donc un lenitif dans les afflictions; c'eſt donc un Oracle dans les doutes.

BELINDE.

Perſonne ne donne à mes petits rayons les qualitez dont vous leur faites largeſſe; & c'eſt me prendre pour mon oppoſée, que de me prendre pour toutes ces choſes.

SERTORE.

Quoy que vous puiſſiez dire, la rareté de voſtre eſprit eſt publiquement connuë; & pour parler comme un moderne, elle n'eſt plus un article contentieux parmy les perſonnes raiſonnables.

BELINDE.

Encore que voſtre témoignage ſoit fort conſiderable, j'ay de la peine à me rendre.

SERTORE.

Ce n'eſt pas d'aujourd'huy, Madame, que vous faites peu d'eſtat de tout ce que le monde admire: mais ſi vous faites reflexion ſur les beaux Livres que vous avez mis au jour, ſur les excellentes Pieces qui reſtent dans voſtre Cabinet, & ſur les bonnes choſes dont vous entretenez tous les jours le grand monde, vous avoüerez ſans doute que voſtre moderation eſt injuſte, que voſtre modeſtie eſt aveugle, & que quand vous combatez voſtre panegyrique, vous vous oppoſez aux Couronnes qui

ſont deuës & à voſtre doctrine, & à vôtre éloquence.

DU FARD.

LV. CONVERSATION.

Artingue prend le party du Fard contre une Femme de condition qui ſe farde, & qui ne croit pas qu'on connoiſſe ſon artifice.

PHOCIDE.

LA pluſpart des Dames diſent, qu'il faut que la Pomade nous flate, quand le Miroir ne nous flate point, mais je ne ſuis pas de leur opinion.

ARTINGUE.

Si l'on doit eſtimer ce qui agrée, l'on doit eſtimer ce qui contribuë à l'agrément.

PHOCIDE.

Quel eſtat doit-on faire d'une choſe qui trompe ?

ARTINGUE.

Il y a cent choſes qui plaiſent & qui déçoivent ; De toutes les couleurs il n'y en a point de ſi belles que celles de l'Iris, & cependant elles ſont apparentes ; Les jours les plus clairs deviennent quelquefois les

plus orageux ; Un visage riant déguise quelquefois cent déplaisirs ; Les arbres les plus chargez de fleurs, ont quelquefois un étrange Automne ; Une belle enfance est quelquefois suivie d'une sotte jeunesse ; Les pierres les plus éclatantes sont quelquefois des hapelourdes ; Enfin les fleurs les plus agreables couvrent quelquefois les animaux les plus veneneux.

PHOCIDE.

Si le fard est estimable pour le plaisir qu'il donne aux Hommes, il est mépriſable pour l'incommodité qu'il apporte aux Femmes.

ARTINGUE.

L'on ne peut trop forcer un cœur, je veux dire qu'on ne peut trop se pourvoir de graces.

PHOCIDE.

Le mesme fard qui unit le teint, fait des éleveures ; & le mesme fard qui dérobe les affections, refroidit les mouvemens.

ARTINGUE.

Il y a des eaux qui dérident, qui blanchissent, en un mot qui font de seconds visages, qui sont à l'épreuve du feu & de la poussiere, de l'agitation & de l'attouchement.

PHOCIDE.

Si le fard ne nous met pas mal avecque les hommes, il nous met mal avecque le Seigneur, il doit son invention à la superbe, il doit son usage à la vanité.

ARTINGUE.

Il est vray que l'ambition d'éclater a donné la naissance au fard, & que si l'on doit juger des choses par leur origine, l'on doit condamner ce que j'approuve: mais s'il est permis d'enlever les taches d'un chênet, & d'oster les plis d'un habit, il me semble qu'il n'est pas défendu d'effacer les rougeurs d'un teint, & de détruire les cavitez d'un visage, puis que la matiere est plus noble & plus importante, & qu'on doit prevenir, s'il se peut & l'aversion & la raillerie.

PHOCIDE.

Le blanc & le rouge ingenieusement appliquez, peuvent faire naître de mauvais desirs.

ARTINGUE.

Le mesme fard qui corrige la Nature, tâche d'imiter la Nature mesme; & s'il est coupable, la Nature n'est pas innocente.

PHOCIDE.

Il ne dépend pas de nous d'estre belle, il dépend de nous d'estre fardée; Nous ne sommes par responsables des feux que

noſtre veritable viſage allume, nous ſommes reſponſables des mouvemens que nôtre viſage emprunté excite.

ARTINGUE.

Comme l'autheur de la Nature ne punit pas la Nature de ce qu'elle fait des conqueſtes, il eſt probable que le meſme autheur ne punit pas l'artifice de ce qu'elle remporte des victoires.

PHOCIDE.

Si les faveurs de l'Art devoient ſuppléer aux défauts de la Nature, j'aurois beſoin des choſes que je condamne : mais quelques raiſons que vous puiſſiez alleguer, il eſt défendu de plâtrer ſon viſage; & quand il ſeroit permis d'imiter Phidias, qui ſe piquoit de donner à ſes ſtatuës une jeuneſſe perpetuelle, je n'uſerois pas de cette permiſſion, puis que la vilité du corps eſt indigne des affections de l'ame, qu'il ſuffit de reparer par les perfections du dedans les diſgraces du dehors.

ARTINGUE.

Vous vous prendriez pour une autre, ſi vous vous preniez pour laide; vous eſtes blanche, vous eſtes vermeille, voſtre coloris eſt admirablement bien diſperſé; & l'on peut dire ſans mentir, que ſi vous n'eſtiez pas belle à vos yeux, vos yeux connoîtroient mal les belles choſes.

PHOCIDE.

La pluſpart de ceux qui me voyent, diſent ce que vous dites: mais mon Miroir ne s'accorde point avecque eux.

ARTINGUE.

Défaites-vous en, Madame, il vous abuſe; vous devez eſtre de glace pour une ſi mauvaiſe glace.

PHOCIDE.

Vous avez raiſon de mépriſer mon Miroir, il découvre de deux choſes l'une, ou voſtre diſſimulation, ou voſtre erreur.

ARTINGUE.

Il ne découvre point ma diſſimulation.

PHOCIDE.

Il découvre donc voſtre erreur.

ARTINGUE.

Je ſerois bien fâché que la Nature euſt autant de vindication pour vous, que vous avez de mépris pour elle, elle vous oſteroit les graces qu'elle vous a données.

PHOCIDE.

Elle ne m'a pas fait de grandes faveurs, elle ne me feroit pas de grands outrages.

ARTINGUE.

L'on peut inferer, ce me ſemble, de ce que vous venez de dire, que la Nature vous feroit plaiſir, ſi elle vous faiſoit piece, puis que vous prenez le beau pour le laid, & qu'au regard de voſtre erreur, elle

ne pourroit vous rendre diforme, qu'elle ne vous rendiſt agreable.

PHOCIDE.

Je ne ſuis pas ſi peu connoiſſante que vous vous imaginez.

ARTINGUE.

Pourquoy donc reconnoiſſez-vous ſi mal voſtre bienfactrice?

DE LA MEMOIRE.

LVI. CONVERSATION.

Arſace galantiſe Satira ſur la beauté de ſa memoire.

ARSACE.

LEs vieilles idées ſont fraîches dans voſtre ſouvenir, & voſtre memoire eſt ſi officieuſe, qu'elle fournit à voſtre imagination tout ce qu'elle luy demande.

SATIRA.

Les meſmes choſes qui font le bonheur de la memoire, font la foibleſſe du jugement.

ARSACE.

Les meſmes choſes qui ſe combattent

dans la pluſpart des autres, s'accordent chez vous.

SATIRA.

Quelle apparence que les chaleurs de l'imagination s'accordent avecque les humiditez de la memoire?

ARSACE.

Le ſiege de la memoire n'eſt pas celuy de la fantaiſie; & comme le vert, le jaune, & quelques autres couleurs, peuvent eſtre en un meſme eſpace ſans eſtre en un meſme lieu, l'humide, le chaud, & quelques autres qualitez peuvent eſtre en un meſme cerveau ſans eſtre en un meſme endroit.

SATIRA.

Je ne m'attache point à ces raiſons, je m'attache à l'experience.

ARSACE.

Je ne m'attache point non plus à cette Philoſophie, je m'attache à voſtre perſonne.

SATIRA.

Si j'avois de l'eſprit, je combattrois l'exemple que vous prenez: mais je ne trouve pas les raiſons que je cherche, & je ſens meſme que je ſuis déja comme incapable de fournir à la moindre objection.

ARSACE.

Vous n'eſtes pas confuſe, vous eſtes

malicieuſe ; vous voulez paroître interdite, afin que je paroiſſe menteur.

SATIRA.

J'eſtime trop voſtre eſtime, pour la negliger.

ARSACE.

Si voſtre eſprit éclate lors meſme que vous voulez le cacher, que ne fait-il point lors que vous voulez le découvrir ?

SATIRA.

Quel eſprit y a-t'il à paroître ſans eſprit ?

ARSACE.

L'on témoigne que l'on a de l'eſprit, lors que pour prouver une fauſſeté l'on trouve le moyen que l'on cherche. Vous avez rapporté que la belle memoire & le bel eſprit eſtoient incompatibles, & comme au reſpect de voſtre perſonne, vous ne pouviez prouver ce faux principe qu'en démentant volontairement la force de vôtre génie, il me ſemble qu'en faiſant d'abord la vaincuë, vous avez fait la ſpirituelle.

SATIRA.

Qui ſçait ſi volontairement j'ay comme étouffé mes rayons ?

ARSACE.

Je juge des belles choſes que vous euſſiez dites aujourd'huy, par les belles cho-

ſes que vous dites tous les jours.

SATIRA.

Si j'avois du feu, je m'en appercevrois; mais quelque examen que je faſſe de mes penſées, je ne découvre rien qui ſoit digne de vos éloges.

ARSACE.

Vous ferez la modeſte tant qu'il vous plaira, c'eſt voſtre coûtume : mais vous ſçavez bien que vous eſtes un des plus beaux Génies du monde, & qu'on ne mettra jamais ſur voſtre porte, *Connois-toy toy-meſme.*

DU DEPIT.

LVII. CONVERSATION.

Arimene quitte bruſquement une Fille qu'il a vainement ſollicitée.

ARIMENE.

C'EST à ce coup, Melite, qu'il faut que voſtre bonté paroiſſe, ou que mon mal-heur éclate; qu'il faut que je reſſente les effets de voſtre reconnoiſſance, ou que vous voyez les effets de mon deſeſpoir.

MELITE.

Eſt-ce ainſi qu'on traite les honneſtes perſonnes ? Vrayment voſtre procedé ne me ſurprend pas peu.

ARIMENE.

Je ne ſuis plus mon Maiſtre, je ſuis vôtre Eſclave.

MELITE.

Un Eſclave ne fait que ce que ſa Maîtreſſe luy commande.

ARIMENE.

J'obeïs.

MELITE.

Hé à qui ?

ARIMENE.

A voſtre beauté.

MELITE.

Ma beauté ne vous engage point à vivre avecque moy comme vous vivez ; & quand elle vous porteroit à quelque indécence, il ſeroit de voſtre vertu d'oppoſer une ferme deſobeïſſance à un commandement aveugle.

ARIMENE.

Le meſme objet qui dérobe mon repos, a dérobé ma liberté ; & comme ſon pouvoir eſt ſouverain, mon tranſport eſt excuſable.

MELITE.

Je ſuis aujourd'huy ce que j'ay eſté tous

les jours, & vous estes tous les jours ce que vous n'estes pas aujourd'huy.

ARIMENE.

Vous n'estes presque jamais sans compagnie, & vous estes seule.

MELITE.

Une Fille n'est pas seule lors qu'elle a la vertu pour escorte, & vous devez avoir autant de respect pour ma seule presence, que pour la presence de tous mes Amis.

ARIMENE.

Je sçay ce que je dois à vostre merite, Je sçay aussi ce que vous devez à ma servitude; & s'il semble que je vueille de force ce qui doit partir de vostre bon gré, c'est que comme la bien-seance veut qu'une espece de violence mette à couvert vostre pudeur, il est à propos que mon ardeur previenne vostre honte, & que ma hardiesse devance vostre timidité.

MELITE.

Les précautions qui semblent vous excuser ne vous excusent point, elles ne sont convenables qu'aux personnes qui ont la mine devote, & le cœur impur, qu'aux personnes qui ont le visage severe, & l'esprit accommodant.

ARIMENE.

Quoy, vous faites vanité d'estre insensi-

ble, d'eſtre intraitable? Ah, Melite! pourquoy faut-il que je ſois tout de feu, & que vous ſoyez tout de glace? Pourquoy faut-il que je ne puiſſe me reſoudre à vous quitter, & que vous ne puiſſiez vous reſoudre à me complaire?

MELITE.

Je vous eſtime, vous n'en devez pas douter; mais mes inclinations ont un empire abſolu ſur ma perſonne, & je m'en éloignerois ſi je m'éloignois du bien.

ARIMENE.

Que craignez-vous?

MELITE.

Un autre que moy diroit peut-eſtre que les choſes qui ſuivent découvrent ordinairement les choſes qui precedent; & pour parler plus clairement, que les faveurs ſecrettes contractent à la fin des marques évidentes; mais vous pouvez inferer des diſcours que je vous ay tenus, que ces conſiderations ne ſont pas les miennes, que j'ay des penſées plus nobles, & des motifs plus legitimes.

ARIMENE.

Si voſtre cœur a toûjours eſté inſenſible pour les douceurs de la vie, vous ne vous eſtes doncques propoſé que la raillerie de mes ſervices.

MELITE.

MELITE.

Eſt-ce ſe propoſer la confuſion d'un homme, que de luy refuſer ce qu'il ne doit pas pretendre ?

ARIMENE.

L'on ne fait gueres ſcrupule d'entreprendre un homme, lors qu'on ne l'aime point ; & l'on ne l'aime point, lors qu'on ne tient compte d'accorder ce que ſes ſervices demandent.

MELITE.

L'on aime un homme quand l'on veut ſe conſerver dans ſon eſtime, & l'on veut ſe conſerver dans ſon eſtime, quand l'on ſe défend de faire ce que ſon déreglement deſire.

ARIMENE.

Les meſmes Amans qui éprouvent en leur perſonne la puiſſance de l'amour, excuſent en la perſonne de leur Maiſtreſſe les effets de la meſme puiſſance.

MELITE.

Un homme n'eſt pas toûjours enyvréde ſa paſſion, le recouvrement de ſes eſprits luy découvre l'horreur de ſon crime ; & à peine a-t'il l'imagination bleſſée de cet e horreur, qu'il déloge de ſon cœur l objet qu'il avoit adoré.

ARIMENE.

L'humeur qui me domine combat l'in-

convenient que vous rapportez, ma gratitude va du pair avecque mes obligations; & comme la faveur que je vous demande eſt de la derniere douceur, voſtre bonté auroit une domination abſoluë ſur ma perſonne, voſtre tendreſſe auroit un empire eternel ſur ma vie.

MELITE.

Voſtre inconſtance ſeroit excuſable, vous vous ſeriez attaché à une perſonne qui ſe ſeroit renduë indigne de voſtre affection; mais quand vous ſeriez auſſi conſtant pour les Filles galantes que pour les honneſtes Filles, ne vous imaginez pas que je conſentiſſe à voſtre deſir; j'aime le bien pour l'amour du bien, je hay le mal pour l'amour du mal; & pour vous dire tout en peu de paroles, rien ne me détourne de pecher que le peché.

ARIMENE.

Voſtre humeur doncques, Melite, ſera plus froide, à meſure que mon amour ſera plus ardent; voſtre rigueur ſera plus grande, à proportion que ma paſſion ſera plus forte. Ah! la patience me quitte, & le dépit m'emporte: Adieu, Mademoiſelle, adieu; trouvez des inſenſibles, & je chercheray des reconnoiſſantes; trouvez des duppes, & je chercheray des ſinceres.

DV DIAMANT.

LVIII. CONVERSATION.

Polemon donne un Diamant pour une discretion.

POLEMON.

SI les dons veulent de la convenance, ne vous étonnez pas si je vous donne une pierre precieuse : Le Diamant jette du feu, & vos yeux lancent des rayons ; Il est difficile de guerir des atteintes du Diamant, & il est mal-aisé de guerir des traits de vos yeux.

VIRGINIE.

L'on ne sçait ce que c'est que vostre present, il répand tant de lumiere, qu'il échape à l'observation.

POLEMON.

Il semble qu'il connoisse ses defauts, il fait tout ce qu'il peut pour vous en dérober la connoissance.

VIRGINIE.

Il est des pierres rayonnantes comme du Soleil ; le Soleil est d'autant plus beau qu'il est moins envisageable ; & les pierres rayonnantes sont d'autant plus belles, qu'el-

les ſont moins viſibles.

POLEMON.

Quoy qu'il ſemble que ma diſcretion vueille paroiſtre, & qu'elle ne vueille pas eſtre bien connuë, de grace n'ayez pas mauvaiſe opinion d'elle, elle a toutes les qualitez qu'elle doit avoir.

VIRGINIE.

Je ne me plains pas de ſon dedans, je ne me plains que de ſon dehors.

POLEMON.

Je ſçay à peu prés ce que vous voulez dire; mais encore que le brillant de vos yeux ſoit moins ſupportable que l'éclat de ma diſcretion, tant s'en faut que je me plaigne de mon ébloüiſſement, que quand je conſidere l'objet dont il vient, je ſerois tres-fâché d'eſtre privé d'une ſi belle privation de veuë.

DE LA RE'VERIE.

LIX. CONVERSATION.

Thomire ſurprend ſa Maîtreſſe qui rêve.

THOMIRE.

PUis-je ſans vous déplaire, interrompre le cours de voſtre réverie ?

ELISE.

Oüy certes, puis que celuy qui fait à preſent les delices de mes yeux, faiſoit n'agueres les charmes de mon imagination.

THOMIRE.

Les plaiſirs de l'eſprit ſont plus purs que les plaiſirs du corps ; & quoy que diſent les voluptueux, les choſes qui ſont veuës en penſées, ſont plus nobles que celles qui ſont veuës en effet.

ELISE.

Comme les copies ne ſont jamais ſi parfaites que les choſes ſur leſquelles elles ſont tirées, les images des objets ne ſont jamais ſi conſiderables que les objets mêmes.

THOMIRE.

Si ce qui entre dans l'esprit est de sa nature, je suis tout divin dans le vostre.

ELISE.

Si cela est, il faut que je me contente de vous loger dans mon esprit, puis que de vous placer dans mon cœur, ce seroit estre ennemie de vostre divinité.

THOMIRE.

Qui est dans le cœur, est dans l'esprit.

ELISE.

Qui est dans le cœur, est dans l'esprit! Hé, une mesme chose peut-elle estre en mesme temps en divers lieux?

THOMIRE.

Si une mesme voix peut estre en mesme temps en plusieurs oreilles, pourquoy une mesme image ne pourroit-elle pas estre en mesme temps en plusieurs sujets?

ELISE.

Il y a bien de la difference entre les mêmes choses, & les choses semblables: & quand il n'y auroit point de difference entr'elles, l'on pourroit vous dire que les sons articulez ont la vertu de se multiplier, mais que les images de la memoire n'ont pas cette vertu.

THOMIRE.

Quoy, vous estes si sçavante! Ah vray-

ment une autre fois je seray sur mes gardes.

ELISE.

Je ne sçay pas grand' chose, & si ma memoire a comme en dépost quelques belles idées, elle vous en a l'obligation.

THOMIRE.

Seroit-il possible que je vous eusse entretenu d'une doctrine si delicate?

ELISE.

Vous ne vous ressouvenez pas de toutes les excellentes choses que vous debitez.

THOMIRE.

Si la chose est comme vous l'assurez, l'on peut dire que vous vous estes servy de moy contre moy-mesme, & que vostre victoire est d'autant plus belle, que vous m'avez vaincu par mes propres forces.

DE LA DE'COVVERTVRE D'AMOUR.

LX. CONVERSATION.

Vn excellent Homme declare adroitement à une Fille de condition la paſſion qu'il a pour elle.

MELISSE.

VOus eſtes pâle, & il ſemble meſme que vous ſoyez triſte.

STEPHANE.

Mon viſage découvre ce que ma diſcretion cache.

MELISSE.

Voſtre diſcretion eſt inutile, puis que voſtre viſage eſt indiſcret.

STEPHANE.

Ce que vous dites eſt vray; mais ſi je puis m'empêcher de parler, je ne puis m'empêcher de pâlir.

MELISSE.

Que craignez-vous?

STEPHANE.

Ce qui m'eſt comme impoſſible de reparer.

MELISSE.

MELISSE.

Mais encore?

STEPHANE.

Mes defauts.

MELISSE.

Vos defauts! Vrayment vous avez des ennemis bien doux.

STEPHANE.

Si vous sçaviez, Mademoiselle, le bien dont ils me privent, vous les traiteriez de bien cruels.

MELISSE.

Hé! quel mal vous font-ils?

STEPHANE.

Ils me rendent indignes de la plus agreable possession du monde.

MELISSE.

Est-il possible?

STEPHANE.

Je ne mens point.

MELISSE.

Vous avez donc affaire à une personne bien difficile?

STEPHANE.

Vostre consequence peut estre combattuë; l'on peut ne m'aimer pas, & n'estre pas mal-aisée à contenter.

MELISSE.

Il est vray qu'en un sens ma consequence est mal tirée; mais il est impossible de

vous connoître, & de n'avoir pas du tendre pour vous.

STEPHANE.

La perſonne que j'aime me connoît.

MELISSE.

Si cela eſt, elle vous aime.

STEPHANE.

Quand l'on eſt touchée de quelque objet, l'on épargne ſes ſoûpirs.

MELISSE.

Quand l'on eſt piquée de quelque perſonne, l'on éprouve ſa patience.

STEPHANE.

Si ce que j'aime ne finit bien-toſt ſes rigueurs, ſes rigueurs finiront bien-toſt mes jours.

MELISSE.

La conſtance eſt ordinairement une vertu victorieuſe.

STEPHANE.

La conſtance eſt toûjours une vertu chagrine.

MELISSE.

C'eſt par elle qu'on tire raiſon des perſonnes meſme les plus déraiſonnables.

STEPHANE.

Si elle a des exemples de ſa force, elle a des exemples de ſa foibleſſe.

MELISSE.

Avez-vous ſujet de vous en plaindre?

STEPHANE.

Helas ! il y a je ne sçay combien de temps que je suis tout ensemble & Amant & Martyr.

MELISSE.

Je plains vostre destinée.

STEPHANE.

Tout de bon.

MELISSE.

Je fais ce que je dis.

STEPHANE.

Ah ! plût au Ciel que vous n'eussiez pas sujet de la plaindre.

MELISSE.

Je veux du mal à la personne qui vous en fait.

STEPHANE.

Aimez-la, Mademoiselle, elle est extrémement aimable.

MELISSE.

Je ne sçay ce que c'est que d'aimer ce que je ne connois point.

STEPHANE.

Vous la connoissez.

MELISSE.

Je la connois ?

STEPHANE.

Oüy sans doute.

MELISSE.

Hé ! quelle personne est-ce ?

STEPHANE.

Le diray-je?

MELISSE.

Vous le pouvez.

STEPHANE.

C'eſt une perſonne dont le poil eſt tres-noir, & dont la charnure eſt tres-blanche; qui a l'œil doux & les lévres vermeilles, qui voile une belle gorge, & qui couvre une belle main; qui marche du bel air, & qui parle de la belle maniere; en un mot, c'eſt une perſonne qui affecte la couleur de feu, & qui paroiſt ſouvent au Palais Royal, qui demeure aux environs du Louvre, & qui ſouffre quelquefois celuy qui vous entretient.

MELISSE.

Si je ne la connois pas, je connois au moins quelque choſe d'approchant.

STEPHANE.

Je rougis, Mademoiſelle, de la declaration que je viens de faire, c'eſt une liberté dont voſtre commandement eſt coupable: mais ſi la perſonne qui fait preſentement toutes mes inquietudes, eſt en peine de ſçavoir ce qui m'a pû porter à des affections ſi orgueilleuſes; qu'elle ſe repreſente, de grace, les lumieres de ſon eſprit, & les traits de ſon viſage, & elle verra comme dans des caracteres vivans

les causes de ma temerité.

MÉLISSE.

Vous ne faites pas peu d'honneur à la personne dont vous parlez, elle a entendu vos soûpirs, mais elle n'a pas pensé à l'objet qui les a fait naître; elle s'est comme apperceuë que vous viviez sous l'empire de quelque Dame, mais elle ne s'est point imaginée qu'elle fist vostre servitude: Tout ce qu'elle peut vous dire en ce rencontre, c'est qu'elle agrée vostre presence, c'est qu'elle estime vostre conduite, & que comme elle sçait distinguer les honnestes gens d'avecque ceux qui ne le sont pas, elle sçaura rendre à vostre vertu les honneurs qu'on luy doit.

STEPHANE.

Ah! Mademoiselle, la mesme réponse qui me ravit m'afflige; Vous estes spirituelle, & je suis materiel; le secret de découvrir les defauts, vous est une qualité habituelle; & l'adresse de cacher les imperfections, m'est une vertu privative.

MELISSE.

Il vous est avantageux que je sois connoissante, vostre merite est à l'épreuve de mon examen.

STEPHANE.

Dois-je ajoûter foy à vos paroles?

MELISSE.

Doit-on douter des choſes évidentes?

STEPHANE.

Je m'eſtimeray donc, Mademoiſelle, puis que vous m'honorez de voſtre eſtime; l'on ne peut ſe tromper lors qu'on vous a pour caution; il n'y a point d'appel de vos ſentimens, & l'opiniâtreté meſme donne les mains dés que vous donnez voſtre ſuffrage : Mais enfin que ferez-vous de ce languiſſant? quel ſera ſon ſort? que deviendront ſes ſervices?

MELISSE.

Que l'avenir ne faſſe point vos inquietudes, il dépend du preſent; ceux qui ne ſe démentent point, trouvent à la fin du tendre.

STEPHANE.

O que ces conſeils ſont conſolans! ô que ces aſſurances ſont douces! Si les évenemens répondent à vos paroles, mon bon-heur n'aura point de ſemblable.

DU COURS.

LXI. CONVERSATION.

Ibere cajolle une Fille, non seulement sur la passion qu'elle a pour le Cours, mais encore sur les avantages de sa personne.

IBERE.

JE ne m'étonne pas de ce que vous aimez le Cours ; tout le monde semble courir aprés vous, & comme vous n'y entrez jamais qu'avecque éclat, vous n'en sortez jamais qu'avecque gloire.

TULIE.

Chacun a ses desseins : Pour moy je n'aime le Cours, que parce que j'aime la verſité.

IBERE.

Il me semble pourtant qu'on y voit presque toûjours les mesmes visages.

TULIE.

Si cela estoit, pourquoy irois-je ?

IBERE.

Vous y allez peut-estre pour affermir vos conquestes.

TULIE.

Quelles qualitez posseday-je qui meritent la possession des cœurs ?

IBERE.

Prenez la peine, Mademoiselle, de demander au Cours ce que vous me demandez, vous apprendrez par la bouche de cent Esclaves à quelles vertus ils imputent la perte de leur liberté.

TULIE.

Le Cours, à mon avis, ne me connoist que comme une personne qui ne merite pas d'estre connuë.

IBERE.

Il peut dire quelque chose contre vôtre rigueur, mais il ne peut rien dire contre vostre beauté.

TULIE.

La multitude de mes defauts est inexcusable avecque l'excés de vos loüanges.

IBERE.

Quoy que vous fassiez un secret de vos vertus, il en sort des rayons qui les découvrent.

TULIE.

Les Galans disent à peu prés la mesme chose.

IBERE.

Vous ne pouvez me récuser, que vous

ne récusiez la voix publique.

TULIE.

Vous estes, où je me trompe bien, l'écho d'une voix imaginaire.

IBERE.

J'appelle de vostre langue à vos oreilles.

TULIE.

J'entens icy ce que je n'entens point ailleurs.

IBERE.

Vous ne voulez donc pas entendre vos loüanges?

TULIE.

Ma modestie est oisive, l'on ne la combat point.

IBERE.

Si je vous donne des loüanges, pourquoy voulez-vous que les autres vous en refusent?

TULIE.

Il faut de deux choses l'une; ou que vous manquiez de connoissance, ou que vous manquiez de franchise.

IBERE.

J'oseray vous dire, Mademoiselle, que je connois les belles choses.

TULIE.

J'oseray donc vous dire, Monsieur, que vous déguisez vos sentimens.

IBERE.

Vous direz tout ce qu'il vous plaira, je suis en passe de tout souffrir : mais quelque respect que j'aye pour vostre aimable personne, je combattray toûjours vostre mépris, quand il offencera vos perfections.

DE LA FIEVRE.

LXII. CONVERSATION.

Doras va voir sa Maistresse qui a quelque accez de Fiévre.

DORAS.

VOstre fiévre, Mademoiselle, est contagieuse ; je suis malade de ce que vous n'estes pas saine.

LUCIE.

Si vous estes si sensible, ne soyez plus si soigneux.

DORAS.

Je ne puis m'empêcher de vous voir.

LUCIE.

Défendez-vous donc de vous plaindre.

DORAS.

Je ne puis executer ce commandement,

il eſt au deſſus de mes forces.

LUCIE.

Voſtre tendreſſe trahit voſtre amour ; vous prenez part à ma maladie, & je prens part à voſtre triſteſſe.

DORAS.

Je ſçay bien que mon reſſentiment aigrit voſtre mal, & que par un accident étrange j'offence une vie qui me fait vivre: mais quelque chere que vous me ſoyez, Lucie, il m'eſt impoſſible de vous venger, puis que vous vivez en moy comme je vis en vous, & que je ne puis m'eſtre cruel, que je ne vous ſois inhumain.

DES PORTRAITS.

LXIII. CONVERSATION.

Elinde donne ſon Portrait à ſon Amant.

ELINDE.

JE vous donne mon Portrait, le Peintre luy a donné des graces dont je ne me ſuis point apperceuë.

AMINTAS.

Les derniers efforts d'un Homme ne

peuvent aller au de-là des derniers efforts de la Nature.

ELINDE.

Croyez-moy, que voſtre obſervation precede voſtre jugement.

AMINTAS.

Ah ! que Champagne eſt admirable ; Vrayment il peut ſe vanter d'avoir animé voſtre peinture.

ELINDE.

J'apprehende que la copie ne donne de la jalouſie à l'original.

AMINTAS.

Si voſtre repreſentation émeut, que ne fait point la choſe repreſentée ?

ELINDE.

Cette réponſe qui devroit ce me ſemble me ſatisfaire, me donne de l'inquietude ; Il n'eſt pas du feu d'amour comme du feu élementaire ; le feu élementaire s'augmente par l'abondance des matieres où il s'attache ; & le feu d'amour ſe diminuë par la diverſité des objets où il s'applique.

AMINTAS.

La même copie qui diviſe mon amour, le fortifie ; elle repreſente exactement ce que je n'avois jamais oſé exactement examiner.

ELINDE.

Le Peintre a neceſſairement repreſenté,

ou les graces que j'ay, ou celles que je n'ay point : S'il a repreſenté les graces que j'ay, je puis raiſonnablement vous regarder comme un menteur, puis que vous m'avez toûjours dit qu'on ne pouvoit rien voir de ſi beau que ce que vous remarquiez en ma perſonne, & que vous trouvez à preſent quelque choſe de plus agreable; Et s'il a repreſenté les graces que je n'ay point, je puis juſtement vous conſiderer comme un parjure, puis que vous m'avez juré que vous n'aimeriez jamais rien qu'Elinde, & que vous aimez aujourd'huy quelque choſe qu'elle ne poſſede pas.

AMINTAS.

Il eſt vray que j'ay veu quelque choſe de plus beau en voſtre portrait, que je n'avois veu en voſtre perſonne, & qu'en ce ſens je ſuis un menteur : mais ce qui me conſole en cecy, c'eſt que la timidité a eſté la cauſe de mon menſonge, & que ce que j'ay veu de plus beau en voſtre portrait, ſe retrouve en voſtre viſage.

ELINDE.

Si vous m'aimez, vous devez aimer Champagne, il m'a rendu à vos yeux plus digne d'eſtre aimée.

AMINTAS.

Quoy que j'en doive faire eſtat, je ne

voy pas que j'en doive faire mon Amy ; il a augmenté ma langueur dés qu'il a augmenté mon desir, & il a augmenté mon desir dés que son pinceau a étalé à mes yeux ce que mes yeux n'avoient point encore representé à mon imagination.

DE L'IMPORTVNITE' MAL TRAITE'E.

LXIV. CONVERSATION.

Vne Fille de condition pousse à bout un Importun.

SABINE.

SI j'avois dessein de vous tromper, mes regards attiseroient vostre passion, & mes paroles animeroient vos esperances ; mais ma joye ne peut naître de vostre erreur, & j'aime mieux que vous m'accusiez d'une franchise incivile, que d'une dissimulation obligeante.

ARAXE.

Il y a des erreurs bien douces, & des desabus bien aigres.

SABINE.

Plus une fille abuſe des aſſiduitez d'un Homme, & plus elle luy prepare matiere de plainte.

ARAXE.

Voſtre procedé eſt loüable, je l'avouë; mais d'aller au devant de mes eſperances par un congé, c'eſt prevenir un bien par un mal.

SABINE.

Comme je ne puis vous aimer, je ne puis vous ſouffrir.

ARAXE.

Comme je ne puis vous haïr, je ne puis vous abandonner.

SABINE.

Vous devriez vous connoître.

ARAXE.

Quand l'amour eſt juſte, la perſeverance eſt loüable.

SABINE.

Quand l'averſion eſt évidente, la conſtance eſt inutile.

ARAXE.

J'offencerois voſtre bonté, ſi je deſeſperois de voſtre changement.

SABINE.

Vous obligeriez mon averſion, ſi vous la croyiez incapable d'inconſtance.

ARAXE.

Ma preſence vous eſt donc bien deſagreable?

SABINE.

Dites plûtoſt, ma preſence vous eſt donc bien odieuſe.

ARAXE.

Comme les plus grandes amours ſe convertiſſent quelquefois en haine, les plus grandes haines ſe convertiſſent quelquefois en affection.

SABINE.

L'averſion augmente à meſure que ſon objet vieillit.

ARAXE.

Faut-il que je vous aime?

SABINE.

Faut-il que vous m'aimiez?

ARAXE.

Oüy, Mademoiſelle, il le faut, c'eſt ma deſtinée.

SABINE.

Si cela eſt, voſtre deſtinée eſt bien fâcheuſe.

ARAXE.

Je ſuis en quelque façon conſolé, Mademoiſelle, de ce que vous reconnoiſſez la rigueur de mon deſtin: mais ſi vous aviez quelque ſentiment de mon mal-heur,

au

au moins permettriez-vous que je continuaſſe mes viſites.

SABINE.

Plus l'on approche du feu, & plus l'on en reſſent la vertu ; plus l'on approche d'une Fille qu'on aime, & plus l'on en éprouve la puiſſance.

ARAXE.

Plus les maux ſont violens, & plus ils ſont deſtructifs ; & puis que ma vie eſt à charge à la voſtre, & qu'il faut que je la perde ſous voſtre empire, j'aime mieux une prompte mort, qu'une mort languiſſante.

SABINE.

Si pour ne vous voir preſque plus, il eſt de ma prudence de vous voir encore, recontinuez vos importunitez, noſtre maiſon eſt ouverte.

ARAXE.

J'executeray vos ordres, Mademoiſelle, vos commandemens me ſont des neceſſitez : mais ſi c'eſt trop vivre que de vivre encore aujourd'huy, défaites-vous preſentement de celuy qui ne peut ſe défaire de vous, vous ferez un miracle, vous finirez des maux infinis.

DE LA FAUSSE RECHERCHE.

LXV. CONVERSATION.

Almague qui eſt un grand Seigneur, feint de rechercher Cariclée, qui eſt une ſimple Damoiſelle.

ALMAGUE.

NE conſiderez point ma condition, conſiderez voſtre merite.

CARICLE'E.

Vous voulez doncques, Monſieur, que je me mortifie, puis que je ne puis me conſiderer, que je ne conſidere peu de choſe.

ALMAGUE.

Comme vous eſtes raviſſante, mon deſſein eſt que vous reconnoiſſiez dans les obſervations de voſtre perſonne, les fondemens de mon amour.

CARICLE'E.

Je ne ſuis gueres plus obligée à la Nature qu'à la Fortune.

ALMAGUE.

Si vous aviez autant de treſors que vous avez de graces, vous ſeriez capable d'enri-

chir tout un Peuple ; mais quelque avare que la Fortune ait eſté en voſtre endroit, vous n'avez plus ſujet de murmurer contr'elle, puis que comme l'on ne trouve pas toûjours des Clariclées, l'on ne trouve pas toûjours des Almagues, & que celuy dont je vous entretiens eſt dans la derniere diſpoſition d'eſtre voſtre Mary.

CARICLE'E.

Je veux croire que je ne ſuis pas la plus imparfaite du monde, puis que vous m'honorez de voſtre eſtime : mais comme le je ne ſçay quoy que vous trouvez en mon viſage, en mes paroles, en mes actions, ſeroit coupable de voſtre imprudence, la perſonne qui eſt preſentement l'objet de voſtre affection, deviendroit bien-toſt l'objet de voſtre haine.

ALMAGUE.

Il eſt impoſſible d'aimer les belles choſes, & de haïr Clariclée.

CARICLE'E.

Quand j'aurois les avantages que ie n'ay pas, ie ne ferois point fondement ſur la paſſion des Hommes. Les meſmes belles choſes qui attirent les regards, n'arreſtent pas toûjours les affections ; elles ſont ſujettes à des diſgraces qui les alterent, & à des accidens qui les effacent ; & l'on peut meſme ajoûter à ce que je viens de dire,

que dans le seul cours d'une année, le même Soleil qui a éclairé leur Aurore, éclaire quelquefois leur occident.

ALMAGUE.

Si vos lys & vos roses faisoient toute vostre excellence, vous pourriez craindre en quelque façon l'inconstance de vos Amans; mais la beauté de vostre ame répond à la beauté de vostre visage; & si vous avez des qualitez passageres, vous avez des vertus permanentes.

CARICLE'E.

Si je n'ay pas de grands defauts, je n'ay pas aussi de grandes perfections; La verité feroit bien-tost mon panegyrique; & si mon merite est la mesure de vostre amitié, vostre bonne volonté est aussi petite en effet, qu'elle est grande en apparence.

ALMAGUE.

Vous auriez sujet de douter de l'extrémité de mon amour, si je me contentois de vous entretenir de l'extrémité de mon martyre; mais je vous offre le Martyr mesme.

CARICLE'E.

Quoy que je vous honore beaucoup, je n'ambitionne point vostre possession; je sçay ce que vous estes, & ce que je suis; ce que vous devez esperer, & ce que je dois attendre.

ALMAGUE.

Que ces penſées ne vous occupent point; repreſentez-vous ſeulement ce que je puis, & ce que vous pourriez; quelle eſt ma fortune, & quel ſeroit voſtre bon-heur.

CARICLE'E.

Je ſçay bien que je pourrois paroître en Caroſſe & en train, en meubles & en habits; mais le faſte qui eſt ſi tentatif, ne me tente point; je regarde ſans émotion l'aſſortiment de la grandeur; & la meſme pompe qui mene comme en triomphe le cœur de la pluſpart des Dames, n'a jamais dérobé le moindre de mes ſouhaits.

ALMAGUE.

Voſtre modeſtie dément voſtre Nobleſſe.

CARICLE'E.

La nobleſſe ne conſiſte point à briller de l'éclat de la Fortune, elle conſiſte à briller de l'éclat de la Vertu.

ALMAGUE.

Les belles actions perdent comme leurs graces dans l'obſcurité des apparences; & les pierres precieuſes, quelques rayonnantes qu'elles ſoient, paroiſſent avec quelque ſorte de deſavantage, lors qu'elles ont pour chaton de ſimples enchaſſures.

CARICLE'E.

La Vertu n'a que faire d'affiquets, elle porte ſon ornement.

ALMAGUE.

Il eſt vray qu'en quelque eſtat que vous paroiſſiez, voſtre merite éclate : mais enfin, comme dit un de nos Poëtes,

Ma foy l'on a beau faire la fine,
Les beaux habits ſervent bien à la mine.

CARICLE'E.

Comme la propoſition, Monſieur, que vous avez eu la bonté de me faire, eſt de la derniere importance, la prudence veut que le temps precede ma réponſe, & que le conſeil regle ma reſolution.

ALMAGUE.

Je ne ſçay pas ſi voſtre retardement eſt une défaite, mon eſprit ne penetre pas le voſtre: mais quand ce malheur m'arriveroit, tenez pour conſtant, belle Cariclée, que vôtre idée ſera toûjours mon Idole, & que mon cœur ſera toûjours voſtre Temple.

DE LA DANSE.

LXVI. CONVERSATION.

On galantiſe Amadonte ſur ce qu'elle danſe bien.

ARCANDRE.

JE ne vis jamais tant de douceur, ny tant de gravité, tant d'agilité, ny tant de cadence, tant de grace, ny tant de meſure.

AMADONTE.

Eſt-il poſſible ?

ARCANDRE.

L'Art donne de l'agrément aux pas, & vous donnez de l'agrément à l'Art.

AMADONTE.

Je ſerois bien merveilleuſe, ſi j'encheriſſois ſur la perfection meſme.

ARCANDRE.

Vous vous abaiſſerez tant qu'il vous plaira, cela dépend de vous : mais je ſçay bien que toutes les graces ſont de la compagnie, quand vous eſtes du Bal, & que l'œil qui vous ſuit eſt ſuivy du cœur.

AMADONTE.

Je n'ay point encore eſté convaincuë de

la passion des Hommes.

ARCANDRE.

Vous n'estes pourtant ny sourde, ny aveugle.

AMADONTE.

Il est vray, mais il est vray aussi que les apparences sont trompeuses.

ARCANDRE.

Quoy, les soûpirs frequens, les regards fixes, les visites assiduës, & les complaisances continuelles, ne sont pas des marques d'amour? Ha! si cela est, je ne sçay ce que c'est que d'aimer.

AMADONTE.

Ces actions ont souvent pour fin, des fins criminelles.

ARCANDRE.

Ce que vous dites ne reçoit point de doute; mais les moindres actions dont nous parlons, supposent toûjours l'amour.

AMADONTE.

Je veux ce que vous voulez; mais un amour impur, & un faux amour, passent chez moy pour une mesme chose.

DE LA RETENUE.

LXVII. CONVERSATION.

Climene veut que l'on ſoit retenu auprés d'elle.

CLYMENE.

OUY, Dorilas, je ne puis plus ſouffrir vos importunitez.

DORILAS.

Si cela eſt, vous ne pouvez plus ſouffrir que je vous aime, puis que l'amour eſt un feu, & qu'il n'y a point de feu qui ſoit immobile.

CLYMENE.

Je ne ſuis pas faſchée que vous m'aimiez, vous avez des qualitez conſiderables; mais je ſuis faſchée que vous m'aimiez de la façon que vous m'aimez.

DORILAS.

Comme il y a des retenuës pueriles, il y a des libertez tolerables.

CLYMENE.

Pour peu que vous vous émancipiez, vôtre diſgrace eſt aſſeurée.

DORILAS.

Voila une horrible resolution! Mais quelle apparence y a-t'il d'estre de feu, & de paroistre de glace, de dépendre de l'amour, & d'estre esclave du scrupule?

CLYMENE.

Quelque peu de chose que je sois, tous ceux qui m'aiment, m'aiment ardamment; & cependant ils me voyent avecque tant de respect, qu'il semble que je sois une Reyne.

DORILAS.

Je ne doute point de ce que vous dites, il est impossible d'aimer mediocrement une personne extraordinairement aimable; mais toutes les passions qui passent la mediocrité ne sont pas pareilles; & il y a bien de la difference entre les grandes passions & les passions extrémes.

CLYMENE.

Tous ceux qui m'aiment ont vostre ardeur, mais ils n'ont pas vostre hardiesse.

DORILAS.

Si ceux dont vous parlez s'imposent quelque contrainte, c'est peut-estre pour se relascher avecque plus d'excuse; mais que cela soit, ou que cela ne soit pas, pour moy je tiens qu'à bien considerer la hardiesse dont vous vous plaignez, vous ne pouvez luy faire son procez, que vous ne le fassiez à l'amour, puis que l'amour est naturellement

unitif, & qu'au defaut de la derniere union, il taſche de s'unir par les careſſes.

CLYMENE.

Que vous eſtes foible ! Hé ne ſçavez-vous pas que l'amour eſt un mauvais garand, & que quand ce petit Dieu n'a point de guide, toutes ſes démarches ſont des cheutes ?

DORILAS.

Mon amour eſt conſiderable, & en ſes cauſes, & en ſes effets, & vous ne pouvez le mépriſer, que vous ne mépriſiez tout enſemble, & voſtre beauté, & ma tendreſſe.

CLYMENE.

Quoy que j'aye de l'averſion pour le badinage, j'excuſerois en quelque façon le vôtre, ſi vous aimiez une perſonne fort aimable ; mais Clymene a cent defauts, & elle peut dire ſans offencer la verité, que comme vôtre amour n'a point de juſtes fondemens, les effets de voſtre amour n'ont point de juſtes excuſes.

DORILAS.

Je ſouffre cette injure, parce qu'il vous plaiſt de la commettre ; mais ſi ſur le même ſujet quelqu'autre que vous, me traitoit de viſionnaire, l'ardeur de mon courage defendroit la cauſe de mon amour ; & il arriveroit de deux choſes l'une, ou que j'immolerois un brutal à voſtre beauté, ou que je deviendrois la victime de voſtre modeſtie.

DU LUTH.

LXVIII. CONVERSATION.

On louë Beroline, de ce qu'elle jouë bien du Luth.

TEAGENE.

A-T'on jamais veu une main si legere ? A-t'on jamais entendu un Luth si réſonnant ?

BEROLINE.

Ou vous n'avez pas l'oreille delicate, ou vous avez la langue flatteuſe.

TEAGENE.

Hé que ne peut-on point dire d'une Fille qui fait parler des cordes ?

BEROLINE.

L'art ne fait point de miracles, & quand il en feroit, il ne ſe ſerviroit pas de mon entremiſe.

TEAGENE.

Comment appellez-vous doncques le langage de voſtre Luth ? n'eſt-ce pas l'effet d'une vertu extraordinaire ?

BEROLINE.

Je ne fais pas ce que cent autres font,

TEAGENE.

Vous avez peu de semblables.

BEROLINE.

L'on peut estre au dessus de mille autres, & estre au dessous de vous.

BEROLINE.

Je n'attendois pas une autre réponse; Mais c'est diminuer l'injure, & augmenter la flaterie.

TEAGENE.

Lors que je dis ce que je viens de dire, je suis l'Echo de la voix publique.

BEROLINE.

Quoy se railler serieusement?

TEAGENE.

Je pense ce que je dis.

BEROLINE.

Si cela est, vous dites ce que vous ne devriez pas penser.

DU SOUPIR.

LXIX. CONVERSATION.

Artabene eſt en peine de ſçavoir d'où peuvent provenir les ſoûpirs de Cerinde.

ARTABENE.

ON dit, comme vous ſçavez, *que le cœur qui ſoûpire n'a pas ce qu'il deſire:* mais qu'eſt-ce qui pourroit tomber ſous vôtre deſir, & qui ne pourroit pas tomber ſous voſtre puiſſance ?

CERINDE.

On peut ſoupirer d'amour ; On peut ſoupirer d'oppreſſion : le ſoûpir a pluſieurs origines.

ARTABENE.

Ce que vous dites ne reçoit point de doute, mais je ne voy pas que voſtre ſanté ſoit alterée.

CERINDE.

Le ſoûpir a encores d'autres cauſes.

ARTABENE.

Il peut naiſtre du ſouvenir de quelque action indécente, de la privation de quelque avantage, du déplaiſir de quelque triſte avanture ; Mais la Prudence vous guide, la Nature vous a favoriſée, & la Fortune vous rit.

CERINDE.

D'où viennent doncque mes soûpirs?

ARTABENE.

C'est ce que je ne sçay pas, & c'est ce que je serois bien aise de sçavoir.

CERINDE.

Il y a des connoissances fâcheuses.

ARTABENE.

Oüy, Mademoiselle, & des réponses affligeantes.

CERINDE.

Je ne sçay pas quelle est vostre pensée.

ARTABENE.

Il n'est pas difficile de deviner la vôtre; mais quelque malheureux que je sois, au moins ay-je cette consolation que je ne trouble point vostre repos.

CERINDE.

Un brave Homme auroit mauvaise grace de se piquer de cruauté.

ARTABENE.

Je tombe d'accord de ce que vous dites, & neantmoins il y a de fort aimables Filles qui soûpirent.

CERINDE.

L'on peut soûpirer une absence, & une absence peut estre necessitée.

ARTABENE.

En ce sens j'ay tort, & vous avez raison.

CERINDE.

Vous seriez bien trompé, si je soûpirois l'éloignement d'une de mes Compagnes.

ARTABENE.

Si cela estoit, je ne le fus jamais davantage, mais ce seroit un desabus bien agreable.

CERINDE.

Croyez-que j'ayme extraordinairement Theonice, & que toutes les fois qu'elle occupe ma pensée, elle resserre mon cœur.

ARTABENE.

Si vous estes si tendre pour une Compagne, que ne devriez-vous point estre pour un Amant?

CERINDE.

Si j'entreprenois d'aimer les Hommes, je ne reüssirois pas; l'on fait mal un mêtier qu'on n'a jamais fait.

ARTABENE.

Cette ignorance, à mon avis, n'est seulement pas disconvenable à vostre âge, elle est encore indécente à vostre tendresse.

CERINDE.

Il y a des ignorances salutaires, & des duretez loüables.

ARTABENE.

Pourquoy mépriſez-vous l'Amour? Il vous érige des Autels.

CERINDE.

Hé pourquoy l'eſtimerois-je? Il eſt aveugle.

ARTABENE.

Il fait ſon devoir, & vous ne faites pas le voſtre.

CERINDE.

De grace, en quoy conſiſte mon manquement?

ARTABENE.

Il conſiſte en ce qu'on vous aime, & que vous n'aimez point.

CERINDE.

Il ne dépend pas de nous d'aimer.

ARTABENE.

L'Amour pourtant peut naître en quelque façon de la frequente application de la fantaiſie ſur les actions d'un Amant; mais je veux que ce que j'avance ne ſoit point veritable, au moins faut-il confeſſer que ſi l'amour n'eſt pas libre, la reconnoiſſance eſt volontaire.

CERINDE.

Quel plaiſir y a-t'il de faire la ſatisfaction de ceux qui ne font pas la noſtre?

ARTABENE.

Il faut que la pitié ſupplée au defaut de l'inclination.

CERINDE.

Cette maxime a ſon pour & ſon contre.

ARTABENE.

Quand ſerez-vous pour le pour.

CERINDE.

Qui ſçait l'avenir?

ARTABENE.

Mais encore.

CERINDE.

Voulez-vous que je vous le diſe.

ARTABENE.

Vous m'obligerez.

CERINDE.

Ce ſera quand je ſeray contre moy-même.

ARTABENE.

Ah! Cerinde, défaites-vous de cette cruelle reſolution, elle des-honoreroit vôtre empire.

CERINDE.

Si l'Amour, comme vous avez dit, a raiſon de m'ériger des Autels, il eſt raiſonnable que j'aye des victimes.

ARTABENE.

Les Divinitez veulent eſtre ſervies, & il faut pour conſerver le culte, conſerver ceux qui le rendent.

CERINDE.

Un culte intereſſé eſt plus injurieux qu'obligeant, & il vaut mieux renoncer au ſervice, que d'eſtre lâchement ſervie.

DE LA JALOUSIE.

LXX. CONVERSATION.

Lysimene traite mal la jalousie de son Serviteur.

LYSIMENE.

LA jalousie est une crainte ; cette crainte suppose la défiance, & la défiance est une injure.

ORODONTE.

S'il est ridicule de craindre, lors que les apparences sont favorables ; il est ridicule de ne craindre pas, lors que les conjectures sont sinistres.

LYSIMENE.

Comme l'on ne peut bien juger des images des choses au travers d'une eau trouble, l'on ne peut bien juger aussi des actions d'une personne aimée au travers d'un œil jaloux.

ORODONTE.

La jalousie est compatible avecque le bon sens.

LYSIMENE.

Quelque estat que je fasse de vos senti-

mens, je doute fort de cette proposition : mais quand elle seroit veritable, au moins faut-il confesser que la jalousie fait tort ou à l'Amant, ou à l'Aimée, puis que pour estre jaloux, il faut necessairement avoir, ou un mauvais sentiment de soy-mesme, ou une mauvaise opinion de sa Maîtresse.

ORODONTE.

Il est vray que pour estre jaloux, il faut tomber dans l'un ou l'autre de ces sentimens ; mais ma jalousie vous est avantageuse, puis que je vous tiens pour une des plus judicieuses Filles du monde, & que dans cette pensée, je ne puis apprehender vostre choix ; que je ne craigne vostre prudence.

LYSIMENE.

Je fais grand estat des beaux Esprits, je ne le puis nier ; mais l'on ne passe pas toûjours de l'estime à l'amour ; & si je souffre de certaines gens que vous connoissez bien, c'est seulement à cause qu'ils fournissent à la conversation.

ORODONTE.

Il est raisonnable que vous ayez des adorateurs, vous avez des vertus, & vous renonceriez injustement à la gloire, si vous renonciez aux occasions de vous faire connoistre : mais vous voyez des Hommes qui payent de mine & de fortune, d'es-

rit & de conduite ; & comme je ſçay que quelque ſympatie qu'il y ait entre vous, & ceux qui font une profeſſion particuliere de vous honorer, vous donnez plus à la juſtice qu'à l'inclination, il faudroit pour n'eſtre point jaloux de voſtre perſonne, ou que je fuſſe aveugle, ou que je fuſſe inſenſible ; que je ne connuſſe pas les avantages de mes Rivaux, ou que je n'euſſe point de reſſentiment.

LYSIMENE.

Tout ce qui eſt de plus avantageux, n'eſt pas toûjours le plus proportionné ; il faut regler ſon ambition ſur ſon merite.

ORODONTE.

Si vous meſurez vos pretentions ſur ce que vous valez, il faut que je ſonne la retraite.

LYSIMENE.

Vous des-honorez l'eſtime que je fais de vous.

ORODONTE.

Je fais eſtat de moy, puis que vous m'honorez de voſtre eſtime ; mais je doute fort que vous m'eſtimiez beaucoup.

LYSIMENE.

Tant que voſtre amour ſera jaloux, il ſera incredule ; & tant qu'il ſera incredule, il ſera tout enſemble, & imparfait, & inquietant.

ORODONTE.

La jalousie réveille l'amour, elle donne la chasse à la paresse.

LYSIMENE.

Si la jalousie est une glace, quelle apparence y a-t'il qu'une Mere transie produise un Enfant ardent ?

ORODONTE.

Comme la neige qui est froide, irrite la chaleur de la main ; la jalousie qui n'est pas chaude, augmente la chaleur du cœur.

LYSIMENE.

La chaleur que la jalousie engendre, est comme une ardeur étrangere, & il me souvient d'avoir leu que quelques Sçavans l'appellent une chaleur fiévreuse ; & comme la fiévre, quelque ardente qu'elle soit, est le signe d'une vie imparfaite, l'on peut dire aussi que la jalousie est la marque d'un amour défectueux.

ORODONTE.

Condamnez, si vous voulez, ma jalousie ; mais épargnez, s'il vous plaist, mon amour ; je ne puis souffrir qu'on traite indignement une passion qui ne respire que les occasions de vous plaire.

LYSIMENE.

Quoy que je n'excuse pas facilement l'amour ombrageux, je veux excuser le vôtre ; mais c'est à condition qu'encore que

vous ne puiſſiez vous défaire de voſtre jalouſie, vous vous déferez de voſtre mauvaiſe humeur.

ORODONTE.

Bien qu'il ſoit comme impoſſible de faire bon viſage à une perſonne qui le fait à cent honneſtes gens, je tâcheray d'adoucir mon aigreur, d'embellir mon chagrin, & d'oppoſer un aſpect tranquille à un cœur agité.

LYSIMENE.

Croyez-moy, contraignez-vous, l'on abrege quelquefois ſes peines par la peine.

DES HONNESTES APPROCHES.

LXXI. CONVERSATION.

Oromaſe approche d'une Fille que les Parens de part & d'autre luy procurent pour Femme.

OROMASE.

JE n'ay pas ſujet, Mademoiſelle, de me plaindre aujourd'huy de la Fortune; je reçois un avantage pour lequel j'ay long-temps ſoûpiré.

HERMINE.

Quelque peu de choſe que je ſois, vôtre civilité ne me ſurprend point; tous les Hommes ont accoûtumé de dire quelque choſe d'approchant.

OROMASE.

Je ne vous parle point par cét Eſprit de Cour, qui fait parler le menſonge, je vous parle par cét Eſprit de franchiſe qui fait parler le cœur.

HERMINE.

Comme le jour d'aujourd'huy eſt le premier jour de noſtre entreveuë, je ne penſois pas que le rapport d'autruy m'euſt ſi bien mis auprés de vous.

OROMASE.

Mon cœur n'eût pas eſté ſatisfait, ſi ſur l'eſtime que mes parens m'ont ſouvent fait de voſtre perſonne, je n'euſſe ſouvent joint le rapport des yeux à celuy des oreilles.

HERMINE.

Je ſçay bien, Monſieur, que vos Parens font eſtat de noſtre Maiſon, auſſi devez-vous eſtre aſſuré que les miens font eſtat de la voſtre; & ſi ſur une opinion favorable vous m'avez veuë, je ne feindray point de vous auoüer auſſi, que ſur un juſte ſentiment je vous ay obſervé.

OROMASE.

Que je ſerois heureux, ſi les meſmes curioſitez

rioſitez avoient fait naiſtre la meſme paſſion !

HERMINE.

Je ne ſçay pas bien encore ce que c'eſt que d'aimer, ma jeuneſſe excuſe mon inexperience ; mais ſi le deſir de revoir les gens eſt quelque choſe qui approche de la bonne volonté, vous pouvez vous vanter que dés que je vous vis je pris quelque part à vos intereſts.

OROMASE.

Ah, Mademoiſelle, que vous dites en peu de paroles des choſes bien obligeantes!

HERMINE.

Ma langue eſt l'interprete de mon cœur.

OROMASE.

C'eſt tout dire, je n'en attendois pas tant; mais puis que ma paſſion eſt trop belle pour mourir, & qu'elle ne peut vivre que de la veuë de l'objet qui la fait naiſtre, permettez, Mademoiſelle, que deſormais je vous donne le bon jour, que deſormais je vous donne le bon ſoir, que je ſois le compagnon de vos promenades, & le dépoſitaire de vos penſées.

HERMINE.

Mes inclinations dépendent de la Nature, mais mes actions dépendent de mes Parens ; Que ſi ceux à qui j'appartiens trouvent bon que vous me voyez, je vous

donne ma parole que je ne ſeray pas inviſible.

OROMASE.

Cette réponſe eſt toute enſemble, & obligeante, & judicieuſe, & à n'en point mentir, elle ne m'engage pas moins à vous faire des remercimens que des éloges. Que ſi les choſes arrivent comme je le ſouhaite, tenez pour conſtant, belle Hermine, que j'étudieray de plus en plus les moyens de vous plaire; Que vos deſirs ſeront mes ardeurs, que vos volontez ſeront mes reſolutions, qu'il n'y aura point de difference entre vos deſſeins & mes projets, entre ce que vous deſapprouverez & ce que je condamneray.

HERMINE.

Je ne pretends pas tant de deference, je me connois, mon eſprit eſt fort ſimple, & mon ambition eſt fort reglée.

DE L'INCONSTANCE.

LXXII. CONVERSATION.

Berinde, qui eſt la bonne amie d'une Fille qu'on n'aime plus, accuſe d'inconſtance celuy qui l'a quittée.

BERINDE.

QUE ſont devenus les ſermens que vous avez faits à ma bonne amie ? Les marques de voſtre impieté.

FELONTE.

Quoy que je ne la voye plus, je ne laiſſe pas de l'aimer.

BERINDE.

Hé d'où vient doncques que l'aymant encore, vous ne la voyez plus ?

FELONTE.

La cauſe de cecy eſt que ſa cruauté n'a point de fin, & que ma patience a ſes bornes.

BERINDE.

Vos plaintes ne me ſurprennent pas peu.

FELONTE.

L'ingratitude dont je me plains m'a bien ſurpris davantage.

BERINDE.

Lysis pourtant ne souffroit que vous.

FELONTE.

Je ne puis combattre cette verité ; mais elle ne me souffroit, que pour me faire souffrir.

BERINDE.

Il y a grande apparence qu'elle vouloit éprouver vostre fermeté.

FELONTE.

L'excez en toutes choses est vicieux.

BERINDE.

Les belles affections se proposent toûjours la victoire, & les mesmes choses qui refroidissent les petites, enflamment les grandes.

FELONTE.

Il est de l'amour comme du feu ; donnez peu de matiere au feu, vous ne faites pas un grand brasier ; donnez peu d'esperance à l'amour, vous n'excitez pas une grande ardeur.

BERINDE.

Les moindres bontez d'une honneste Fille, doivent tenir lieu d'un grand gage d'affection.

FELONTE.

Une forte affection ne se nourrit pas de foibles témoignages.

BERINDE.

Vous eſtes bien difficile.

FELONTE.

Vous eſtes bien retenuë.

BERINDE.

Je ſuis ce qu'une Fille doit eſtre.

FELONTE.

A ce que je voy, Mademoiſelle, vous vous defendez, lors que vous defendez Lyſis.

BERINDE.

Si elle eſt criminelle, je ne ſuis pas innocente.

FELONTE.

Tout de bon.

BERINDE.

Il n'en faut pas douter.

FELONTE.

Il faut doncque que je me reſolve à combattre, & ce qu'elle dit, & ce que vous direz.

BERINDE.

Vous ferez ce qu'il vous plaira.

FELONTE.

Ah! deux contre un, il n'y a pas d'apparence.

BERINDE.

Vous riez & je le ſouffre; mais ſouvenez-vous que la vertu porte ſa défenſe, &

que comme elle eſt du party de Lyſis, la victoire ne ſera jamais du voſtre.

DES CONNOISSANCES.

LXXIII. CONVERSATION.

Alphonte cajole une Fille ſur l'étenduë de ſes connoiſſances.

ALPHONTE.

JE n'approuve point ceux qui condamnent la curioſité des Femmes, & qui tiennent qu'une Quenoüille leur ſied mieux qu'un Livre : Les Polycartes & les Myrthes, les Cornelies & les Laſternes, les Celies & les Arethes, montrent bien que les Dames ſont capables des plus grandes choſes ; & l'Hiſtoire meſme rapporte, que la derniere avoit la plume d'Ariſtipe, l'eſprit de Socrate, & la langue d'Homere.

MERANE.

Quoy que la lecture rectifie les ſentimens, la pluſpart des Hommes la veulent interdire à noſtre Sexe, & ils alleguent pour raiſon, que comme les Femmes ſont plus nées pour obeïr que pour commander,

elles ont plus besoin de déference que de doctrine.

ALPHONTE.

Si l'on doit lire pour acquerir la science du salut, les Livres vous doivent estre interdits, vous rafinez sur la vertu : & si l'on doit lire pour acquerir la science du Commandement, les Livres encore vous doivent estre défendus ; vous regnez sur les cœurs.

MERANE.

Comment rafinerois-je sur la vertu, je n'entens pas la Morale ; & comment regnerois-je sur les cœurs, je ne sçay pas la politique ?

ALPHONTE.

Outre que vous avez comme succé le bien avecque le lait, & que vous avez fait des soûmis dés que vous avez pû prononcer des commandemens, vostre conversation nous apprend que vous sçavez vous conduire & comme Citoyenne & comme Solitaire ; & que les Benevens & les Cabots, les Machiavels & les Marnixs, ne sont pas moins de vostre intelligence que les Grenades & les Duponts, les Akempis & les de Sales.

MERANE.

Si j'estois si sçavante que vous dites, je ne lirois que des Livres rares ; & cepen-

dant je ne lis que ce que les ſimples Filles liſent.

ALPHONTE.

Vous ne liſez plus les grands Livres, vous eſtes riche de leurs dépoüilles ; & ſi vous liſez encore quelques Livres de devotion, c'eſt plus par bienſeance que par neceſſité.

DV ZEPHYRE.

LXXIV. CONVERSATION.

Tyrilas galantiſe Zelinde, ſur ce que le Zephire a comme levé ſa gorgerette.

ZELINDE.

QUe le Zephyre eſt quelquefois deſobligeant !

TYRILAS.

Que le Zephyre eſt quelquefois officieux!

ZELINDE.

Il nous rafraîchit, il eſt vray, mais il me découvre.

TYRILAS.

Il vous découvre, je l'avouë, mais il nous ravit.

ZELINDE.

Ne défendez plus le vent, il porte la confuſion ſur le viſage des Dames.

TYRILAS.

TYRILAS.

Ne condamnez plus le vent, il porte la joye dans le cœur des Hommes.

ZELINDE.

Encore s'il usoit de discernement, j'excuserois en quelque façon sa liberté; mais il ne découvre pas moins les defauts que les perfections, les disgraces que les avantages.

TYRILAS.

Que cela vous importe-t'il? Il ne peut vous desobliger; la Nature vous a obligée.

ZELINDE.

Ou mon Miroir est un mauvais Peintre, ou vous estes un mauvais Juge.

TYRILAS.

Croyez-moy, ne vous défendez point d'estre belle, vous recevriez des démentis.

ZELINDE.

Croyez-moy aussi, ne vous défendez point d'estre complaisant, vous recevriez ce que je ne recevrois point.

TYRILAS.

Vous ne pouvez pas estre Juge & partie.

ZELINDE.

Ny vous non plus.

TYRILAS.

Hé bien, remettons la décision du different au sentiment d'un tiers.

ZELINDE.

Vous perdriez voſtre cauſe.

TYRILAS.

Vous perdriez donc voſtre beauté.

ZELINDE.

La ſubtilité ne manque point de repar-ties.

TYRILAS.

Le bon droit ne manque point de ré-ponſes.

DE LA COQVETTERIE.

LXXV. CONVERSATION.

Clerinde défend ſa coquetterie.

BYSANTE.

UNE Fille qui fait des Amans, & qui n'eſt point Amante, peut paſſer à mon avis, ou pour aveugle, ou pour inſenſible.

CLERINDE.

Il y a du plaiſir à faire des ſoûpirans, & il y a de la honte à ſoûpirer; Une Fille découvre ſa puiſſance quand elle inquiete, & elle fait voir ſa foibleſſe quand elle eſt inquietée.

BYSANTE.

Une Fille peut se defendre d'aimer ; mais à quoy bon de faire cent Amans ?

CLERINDE.

L'on peut répondre à ce que vous venez de dire, qu'un Souverain est peu considéré quand il a peu de Sujets, & qu'une Fille est peu estimée quand elle a peu de Serviteurs.

BYSANTE.

Si vous vous piquez d'avoir beaucoup d'Amans, & d'estre bien aimée, ne vous defendez point d'aimer, puis qu'une Dame qui aime, ajoûte de grands charmes à ses charmes naturels ; qu'elle n'est seulement pas aimée parce qu'elle est aimable, mais encore parce qu'elle est Amante.

CLERINDE.

Une Fille qui peut se vanter d'avoir quelques avantages sur les autres, doit se contenter de plaire par les mesmes avantages.

BYSANTE.

Quoy que vous puissiez dire, si vous aimiez, l'on vous aimeroit davantage.

CLERINDE.

L'on m'aimeroit peut-estre plus que je ne voudrois.

BYSANTE.

Vous feriez des ravis.

CLERINDE.

Je ferois des licentieux.

BYSANTE.

Mais encore, que vous a fait l'Amour?

CLERINDE.

Je ne m'en plains point, je n'ay jamais ressenty sa tyrannie.

BYSANTE.

D'où vient donc que vous le haïssez?

CLERINDE.

J'aime la liberté, & il fait des Esclaves.

BYSANTE.

Tant que vous vous piquerez de donner de l'amour, & de n'en point recevoir, vous passerez pour Coquette.

CLERINDE.

Hé! que cela m'importe-t'il?

BYSANTE.

Les Coquettes ont des Serviteurs, mais elles n'ont point d'Epoux; on les souffre pour Maistresses, mais on les refuse pour Femmes.

CLERINDE.

La qualité de Maistresse est plus avantageuse que celle de Compagne; Les Femmes sont soûmises, mais les Maistresses sont absoluës; Les Femmes doivent leurs complaisances à leurs Marys, mais les Serviteurs doivent leurs condescendances à leurs Maistresses: Il est difficile de se dé-

faire des Marys fâcheux, mais il est aisé de se débarasser des Galans importuns.

DU RETOUR.

LXXVI. CONVERSATION.

Artandre se trouve heureusement au logis de sa Maistresse, lors qu'elle revient des Champs.

DORINDE.

ENFIN Paris a prévalu sur la Campagne, & les mesmes yeux qui vous avoient perdu, vous retrouvent.

ARTANDRE.

L'absence qui a troublé mon repos, n'a point alteré mon affection, mon cœur a toûjours esté vostre Temple, vostre idée a toûjours esté ma Divinité, & il eût fallu pour détruire l'Idole, détruire l'idolâtre.

DORINDE.

Comme l'on trouve fort peu de veritables Amis, ce n'est pas estre mal-heureuse que d'en trouver un en vostre personne.

ARTANDRE.

Je n'ose me donner cette glorieuse qualité; mais si le zele la donne, l'on me te-

roit une haute injuſtice, ſi l'on me la diſputoit.

DV DEPART.

LXXVII. CONVERSATION.

Polynte qui eſt preſſé de partir, prend congé de ſa Maiſtreſſe.

POLYNTE.

VOicy un Homme, Mademoiſelle, qui vient recevoir vos commandemens; jugez en quel eſtat il eſt, jugez en quel eſtat il ſera.

BERINE.

Enfin voſtre départ eſt reſolu.

POLYNTE.

Oüy, Mademoiſelle, & l'on ne le peut differer.

BERINE.

Cette neceſſité eſt cruelle.

POLYNTE.

Vous le pouvez bien dire, puis que ſi l'eſperance de vous revoir bien-toſt n'étoit ma conſolation, la triſteſſe ſeroit preſentement mon homicide.

BERINE.

Un départ ſi ſenſible ſuppoſe une af-

faire bien importante.

POLYNTE.

Si l'on doit juger de la qualité des choſes qu'on pourſuit, par la qualité des choſes qu'on quitte, on doit dire ce que vous venez de dire, puis que vous eſtes à mes yeux ce que la lumiere eſt au monde, & qu'en m'éloignant de vous, je m'éloigne de tout ce qui fait le bon-heur de ma vie.

BERINE.

Il y a par tout de belles perſonnes; & la meſme abſence qui fait des affligez, fait quelquefois des perfides.

POLYNTE.

Ah! Mademoiſelle, ne ſoupçonnez point mon affection d'un defaut dont elle eſt incapable, voſtre idée ſera ma continuelle contemplation; & comme en vous repreſentant, elle repreſente les derniers efforts de la Nature, elle conſervera en voſtre abſence les droits que vous avez ſur mon cœur.

BERINE.

Voila de belles paroles.

POLYNTE.

Voila de belles veritez.

BERINE.

Voſtre retour nous apprendra bien des choſes.

POLYNTE.

Il vous apprendra, Mademoiſelle, que voſtre défiance eſt injurieuſe, que ma paſſion eſt conſtante, & qu'il n'y a point d'objets quelque tentatifs qu'ils puiſſent eſtre, qui puiſſent détruire voſtre empire.

BERINE.

Si vous eſtes fidelle à Tours, vous retrouverez une fidelle à Paris.

POLYNTE.

Vous ne me ferez jamais de reproches.

BERINE.

Vous ne me ferez jamais de plaintes.

POLYNTE.

Que ne puis-je demeurer encore icy ! je ne me laſſerois jamais d'entendre des promeſſes ſi avantageuſes.

BERINE.

J'attends déja de vos nouvelles.

POLYNTE.

Ma promptitude previendra voſtre impatience.

DE L'INDIFFERENCE.

LXXVIII. CONVERSATION.

Argenice qui eſt une Fille fort indifferente, ne veut pas qu'on luy parle d'amour.

LYSIMANTE.

SI vous voulez que la paſſion que vous avez fait naiſtre dans mon cœur, ne ſoit pas moins la cauſe de ma felicité que l'effet de voſtre puiſſance, ayez autant de bienveillance pour Lyſimante, que Lyſimante a d'amour pour Argenice.

ARGENICE.

Voulez-vous que nous nous entretenions?

LYSIMANTE.

Tres-volontiers.

ARGENICE.

Ne m'entretenez doncques jamais d'amour, c'eſt le moyen de gagner mon attention.

LYSIMANTE.

Pourquoy vous fâchez-vous d'entendre la voix de vos martyrs, puis que les Filles qui ſe piquent de la cruauté dont vous vous

piquez, ſont bien aiſes que leurs Amans ſoient reduits à la derniere langueur, & qu'elles ne peuvent eſtre pleinement ſatisfaites, que les maux qu'elles font ſouffrir, n'aillent juſques à leurs oreilles.

ARGENICE.

Pour peu qu'une Fille ſoit connoiſſante, elle voit ce qu'elle n'entend pas.

LYSIMANTE.

Penſez-vous que le trait qui ouvre le cœur, ferme la bouche ?

ARGENICE.

Je ne ſuis point curieuſe de ſçavoir comment toutes ces choſes ſe paſſent, mon indifference me détourne de toutes ces penſées.

LYSIMANTE.

Mais encore, d'où vient cette indifference, n'avez-vous pas un cœur ?

ARGENICE.

Oüy j'en ay un, mais l'Amour n'en ſçait pas les avenuës.

LYSIMANTE.

Je ne m'aviſerois jamais de me défendre d'une paſſion dont j'ignorois l'uſage.

ARGENICE.

Quelque ignorante que l'on ſoit, on ſçait aſſez par l'exemple des autres, que l'Amour eſt un importun.

LYSIMANTE.

Quelle peine l'Amour donne-t'il à des perſonnes qui peuvent tout ce qu'elles veulent ?

ARGENICE.

Je ſçay bien par oüy-dire que l'amour n'inquiete que ceux qui ſont incapables d'inquieter ; mais quelque empire qu'on ait ſur ceux qui nous aiment, l'on ne peut s'aſſûrer de la conſtance d'un Amant.

LYSIMANTE.

Il y a des objets dont l'on ne peut ſe défaire.

ARGENICE.

Les plus raviſſantes perſonnes ne raviſſent pas toûjours ; la beauté a ſes changemens, & l'âge a ſes diſgraces.

LYSIMANTE.

Le meſme temps qui ride les fronts les plus unis, & qui ternit les yeux les plus brillans, qui décolore les lévres les plus vermeilles, & qui affaiſſe les joües les plus rondes, épargnera ſans doute les dons que la Nature vous a faits : & comme au regard de voſtre viſage, il ſera toûjours reſpectueux, l'on peut dire auſſi qu'au regard de nos yeux, vous ſerez toûjours admirable.

ARGENICE.

Le meſme temps que vous voulez faire

paſſer pour humain, vous fera paſſer pour menteur ; & la perſonne qui eſt aujourd'huy le ſujet de voſtre galanterie, fera quelque jour l'objet de voſtre dégoût; mais quelque outrage que la vieilleſſe me puiſſe faire, la perte de mes agrémens ne ſera jamais accompagnée de la perte de mon indifference.

LYSIMANTE.

Tant que vous aimerez l'indifference, vous aimerez ce que vous devez hayr.

ARGENICE.

J'aime ce qui rend les perſonnes tranquiles.

LYSIMANTE.

Vous aimez ce qui rend les perſonnes mépriſables.

ARGENICE.

Il eſt vray qu'on tient que l'eſperance eſt à l'amour ce que la matiere eſt au feu ; & que comme qui oſte la matiere, détruit le feu, qui ſouſtrait l'eſperance, ruine l'amour ; mais outre qu'il y a long-temps que je ſouffre des gens qui ne ſçavent ce que c'eſt que de m'importuner, il m'importe tres-peu qu'on me mette au rang de celles dont on ne ſe ſoucie gueres.

LYSIMANTE.

Si dans la durée de voſtre inſenſibilité, vous voyez toûjours les meſmes viſages,

c'eſt qu'on eſpere enfin que vous donnerez quelque choſe à la perſeverance.

ARGENICE.

Hé quoy ! ne peut-on pas aimer pour le ſeul merite de la perſonne aimée !

LYSIMANTE.

Oüy l'on peut aimer pour ce ſeul motif, mais où trouve-t'on des Amans ſi deſintereſſez ?

ARGENICE.

En effet, je ne ſçay pas où on les trouve; & c'eſt pour cette raiſon, que contre toutes les apparences du monde, je me défie de ceux meſme qui ſemblent n'oſer pouſſer un ſoûpir ; & dans la penſée que j'ay qu'ils ne me ſervent que pour tirer un jour de ma bonté ce que les Mouches à miel tirent des fleurs, je ne les conſidere par avance que comme des Picoreurs d'honneur.

DE LA BELLE VOIX.

LXXIX. CONVERSATION.

On vante la voix d'Amarillis.

THEOPOMPE.

ON ne peut rien ajoûter à vostre voix, elle renferme la douceur, la force, la netteté, la conduite.

AMARILLIS.

Si elle estoit ce que vous dites, elle ne seroit pas ce qu'elle est.

THEOPOMPE.

Qui luy refuseroit les qualitez que je luy donne? Elle enchante les voluptueux, elle réveille les melancoliques, elle soulage les affligez.

AMARILLIS.

Voulez-vous que je parle franchement? vous prouvez mal les choses, vous prenez pour raison ce qui est en debat.

THEOPOMPE.

On ne peut combattre l'experience.

AMARILLIS.

Tel fait le ravy, qui déguise son dégoût; tel fait le panegyriste, qui dément son

ſentiment ; & tel fait l'attentif, qui cache ſa diſtraction.

TEOPOMPE.

Il eſt vray qu'il y a des complaiſans; mais qui auroit l'effronterie d'admirer une voix commune ?

AMARILLIS.

On s'imagine que les fleurettes ſont toûjours de bonne odeur.

TEOPOMPE.

Ce que vous dites a quelque apparence; mais encore faut-il qu'il y ait quelque proportion entre les loüanges qu'on donne, & la choſe qu'on louë.

AMARILLIS.

La galanterie n'eſt pas toûjours ſi juſte.

TEOPOMPE.

Si voſtre modeſtie eſt veritable, la Nature eſt injuſte ; elle a donné à une ingrate, ce qu'elle devoit donner à une reconnoiſſante.

AMARILLIS.

Je défere beaucoup à voſtre opinion ; mais à dire le vray, ſi je ſuivois mon ſentiment, je combattrois encore le voſtre.

DES MAUVAISES COMPAGNIES.

LXXX. CONVERSATION.

Florinde se pique d'estre vertueuse, & cependant elle voit des gens qui ne sont pas en trop bonne odeur.

DOMITIE.

BOn Dieu! quelle maniere de vivre, de faire mauvaise mine au peché, & de faire bon visage au pecheur; d'avoir de l'horreur pour l'un, & d'avoir de la civilité pour l'autre.

FLORINDE.

Si je sçay bien que ceux dont vous entendez parler ne sont pas des Anges, je sçay bien aussi qu'ils ne sont pas des Demons; & si quelque peu d'estat que je fasse d'eux, je ne leur défends pas ma maison, c'est qu'il y a cent Femmes de qualité qui ne leur ferment pas la porte.

DOMITIE.

Les exemples ne sont pas des raisons.

FLORINDE.

Hé quelle raison aurois-je de bannir les personnes qui vous inquietent, puis que leur

leur retenuë s'accommode à ma serioſité, qu'elles apprennent chez moy à contenir leurs mains, à conduire leurs regards, à concerter leurs paroles, & à regler leur geſte.

DOMITIE.

Quoy que vous puiſſiez dire, les belles Femmes comme vous inſpirent d'étranges mouvemens.

FLORINDE.

Je ne ſuis pas peu obligée à voſtre galanterie, on feroit un beau tout des parties qui me manquent : mais ſuppoſons que je ſois capable de faire des paſſionnez, mon honneſteté vous répondra pour moy, qu'elle va au devant de toutes les actions qui peuvent exciter les gens, & que ſi mon viſage fait naître cent deſirs, elle fait mourir cent eſperances.

DOMITIE.

Encore que ceux dont je vous entretiens ſoient haïſſables, neanmoins ils ont du fin & du doux, & il eſt bien difficile de refuſer les agrémens du cœur aux charmes de la langue.

FLORINDE.

Je ne recherche pas les occaſions tentatives, celuy qui cherche le peril trouve ce qu'il cherche ; mais quand elle ſe preſentent j'avouë que je ne tourne pas le dos.

DOMITIE.

Comme la victoire eſt douteuſe, que ne peut-on point dire de voſtre hardieſſe ?

FLORINDE.

Le meſme eſprit qui m'a conduit juſques icy, ne me refuſera pas ſon aſſiſtance.

DOMITIE.

Le meſme eſprit qui veut que vous ſauviez le cœur, veut que vous ſauviez les apparences.

FLORINDE.

L'on ne me peut condamner, qu'on ne condamne toute la Cour.

DOMITIE.

Vous pourriez voir des perſonnes irreprochables.

FLORINDE.

Je n'entre point dans l'examen des conſciences, je ferois un mêtier qui me ſiéroit mal; je m'attache à ce que mes yeux découvrent, & à ce que mes oreilles entendent; & quand ma conſcience ne reproche rien à mon humeur ſociable, il m'importe tres-peu que la médiſance me reproche quelque choſe.

DE LA BELLE PERSEVERANCE.

LXXXI. CONVERSATION.

Atalante qui eſt de retour d'un grand voyage, ne ſçait pas plûtoſt que ſa Maiſtreſſe a pris le voile, qu'il fait en ſorte qu'il luy parle en particulier, pour la détourner d'achever ſon Noviciat.

ATALANTE.

QUELLE ſurpriſe ! quelle tromperie !

HERMINDE.

Ma retraite eſt un coup du Ciel, voſtre preſence ne l'eût point empêchée.

ATALANTE.

Que ces dernieres paroles ſont diferentes de celles dont vous flatiez autrefois ma paſſion !

HERMINDE.

L'on change d'entretien, quand l'on change de cœur.

ATALANTE.

Que vous a fait le monde ?

HERMINDE.

Je ne m'en louë, ny ne m'en plains.

ATALANTE.

Vous vous imaginez peut-estre que pour occuper le Ciel, il faut remplir des Cellules; que pour parvenir à la societé des Anges, il faut renoncer à la compagnie des Hommes. Ha! si c'est vostre pensée, que vostre pensée est simple!

HERMINDE.

Quoy que je regarde la Religion comme un Port de salut, je ne regarde pas le Monde comme un lieu de damnation.

ATALANTE.

Pourquoy donc voulez-vous priver le Monde des graces dont le Ciel vous a esté prodigue? Est-ce avoir de bons sentimens d'une demeure, que de l'abandonner? Croyez-moy, Herminde, laissez la grille aux lâches, laissez le voile aux laides; une belle Fille encloistrée est une belle pierre mal mise en œuvre.

HERMINDE.

Il y a moins de péril icy qu'ailleurs.

ATALANTE.

Les vertus sont bien peu de choses, si pour estre victorieuses il faut qu'elles soient fugitives.

HERMINDE.

Quelque fortes que soient les vertus, el-

les doivent plutoſt affecter les tenebres que le grand jour.

ATALANTE:

Si elles ſont ſi reſiſtantes, elles ne doivent pas apprehender de paroiſtre.

HERMINDE.

Il eſt d'elles comme des bonnes odeurs; moins elles prennent l'air, & plus elles ſe conſervent.

ATALANTE.

Il n'y a preſque point de grilles qui n'ayent leurs Courtiſans.

HERMINDE.

Les noſtres ont leurs écoutes.

ATALANTE.

Comme il y a des objets tentatifs, il y a des ſouvenirs charmans; & comme les choſes les plus defenduës ſont les plus deſirées, l'on peut dire que les conditions les plus auſteres ſont les plus dangereuſes.

HERMINDE.

Les images des objets ne peuvent flater l'imagination, lors que les objets meſmes ne flatent point les ſens: Je n'ay rien veu dans le Monde qui merite un regret; je ne voy rien au Parloir qui merite un ſoûpir; & quand je verrois tout ce que le Monde a de plus beau, je croy que je le verrois avecque ſi peu d'attache, que le plaiſir de mes yeux

ne troubleroit point la tranquillité de mon ame.

ATALANTE.

Telle eſt fervente dans l'année de ſon Novitiat, qui eſt tiede dans le temps de ſa Profeſſion.

HERMINDE.

Le mépris que nous faiſons du Monde, nous exempte de grandes tentations; & ſi quelque pures que ſoient nos penſées, la concupiſcence s'éleve contre nous, les prieres & les jeûnes, les haires & les diſciplines, tirent raiſon de ſon inſolence.

ATALANTE.

Le Démon allume par ſes fantômes, ce que vous refroidiſſez par vos auſteritez.

HERMINDE.

Que peut l'Enfer contre les perſonnes qui combattent ſous la protection du Ciel?

ATALANTE.

Le combat dont vous parlez a ſes mauvaiſes heures; il laſſe quelquefois les plus courageux, il rebute quelquefois les plus zelez.

HERMINDE.

Les cheutes previennent noſtre orgueil, elles nous apprennent que nous ſommes infirmes.

ATALANTE.

Les Filles s'expoſent à de grands pechez

quand elles s'expoſent à pecher en qualité de Religieuſes.

HERMINDE.

Il eſt vray que dans la Religion les fautes ſont plus grieves ; mais il eſt vray auſſi que les retours au Seigneur y ſont plus prompts.

ATALANTE.

Si vous n'eſtiez ny belle, ny ſpirituelle, ny riche, j'attribuërois l'adieu que vous avez fait au Monde, à voſtre laideur, à voſtre ſtupidité, à voſtre miſere ; mais comme la Nature & la Fortune vous ont fait de riches preſens, je ne ſçay à quelle cauſe je dois attribuer un ſi étrange adieu.

HERMINDE.

Il eſt facile de juger, comme j'ay déja dit, que ma retraite eſt l'effet d'une grace extraordinaire, puiſque les graces extraordinaires nous portent aux plus excellentes choſes, & que la pratique des conſeils eſt plus excellente que celle des commandemens.

ATALANTE.

L'on ne peut eſtre bien avecque Dieu, & mépriſer ſes dons ; & comme les voluptez que la Nature vous offre, ſont des preſens de ſon Autheur, vous ne pouvez les rejetter, que vous ne conceviez un dégoût injurieux, que vous ne formiez une haine illegitime.

HERMINDE.

La Nature n'a seulement pas ses foiblesses, elle a encore ses dépravations. Hé par quelle marque plus évidente puis-je prouver que je ne suis pas mal avecque Dieu, que par l'aversion qu'il m'a donnée pour tout ce qui est capable de nous éloigner de luy ?

ATALANTE.

Quand nous avons affaire à un cœur comme insensible, à un appetit comme éteint, il est de nostre devoir de luy procurer de douces émotions, il est de nostre prudence de luy faire naistre d'agreables desirs, puis que dans la Nature & dans la Morale les extremitez sont vicieuses, & que toutes les choses s'entretiennent dans l'équilibre.

HERMINDE.

A quoy bon s'attacher à des plaisirs sales & inutiles, à des divertissemens brutaux & superflus ? Il me semble que c'est élever la raison au dessus des sens, que de se resserrer dans l'vsage des choses pures, que de se renfermer dans la joüissance des choses necessaires.

ATALANTE.

Si nous sommes sages de mépriser les douceurs que la Nature nous offre, la Nature est fole de nous offrir ce que nous refusons.

HERMINDE.

HERMINDE.

Il y a des estats de vie, à qui l'usage des plaisirs n'est pas défendu; Les Grands doivent quelque chose à la grandeur, & les Chefs de famille doivent quelque chose au Mariage : Mais outre que toutes les conditions doivent quelquefois se mortifier, l'on peut dire que la condition à laquelle Dieu m'appelle, veut qu'on embrasse étroittement la mortification, & que cette condition ne s'acquite pas moins severement de son devoir par le refus des plaisirs, que par l'application des disciplines : Que si ce que je dis ne reçoit point de doute, il est évident que les agrémens dont la Nature se sert pour nous tenter, ne la peuvent faire passer pour folle, puis que ce qui contribuë à la possession du souverain bien est considerable ; Que pour posseder le Ciel il faut que nous nous mortifions; Que pour nous mortifier, il faut que nous renoncions aux plaisirs ; Que pour nous abstenir des douceurs de la vie, il faut qu'il dépende de nous de nous divertir ; & que pour donner lieu à cette liberté, il faut qu'il y ait un estre qui fourniſſe à nos puissances des objets agreables, qui expose à nos sens des objets voluptueux.

ATALANTE.

Nous sommes plus à Dieu, que l'ouvra-

ge n'eſt à l'Ouvrier : L'Ouvrier aime ſon ouvrage, Dieu aime ſa Creature; Et comme un Ouvrier trouveroit mauvais qu'on deſembellît ſes travaux, il eſt probable que Dieu trouve eſtrange que l'on défigure ſes productions. Que ſi ce que je dis touche le ſens, pourquoy éloigner ſes yeux du Bal & de la Comedie ? pourquoy fermer ſes oreilles au ſon des voix & des luths ? pourquoy interdire à ſa langue les biſques & les précis ? pourquoy refuſer à ſon odorat les muſcs & les civettes ? & pourquoy enfin defendre à ſon toucher les plaiſirs dont il eſt ſuſceptible, puis que la privation de toutes ces choſes engendre le chagrin, que le chagrin abbat l'eſprit, ſeiche le corps, & pour tout dire en peu de mots, efface toutes les liberalitez de la Nature?

HERMINDE.

Toutes les penitentes ne ſont pas effroyables, il y a de belles mortifiées ; Mais quand la privation des divertiſſemens laiſſeroit ſur le viſage des pâleurs & des ruines, l'amour de Dieu qui ſeroit la cauſe de cette privation, excuſeroit la difformité de ſes effets : Ajoûtons à cela, que la maigreur du corps fait l'embonpoint de l'ame, que nous ſommes compoſez de deux parties qui ont toûjours quelque choſe à

demeler, & qu'il eſt impoſſible de faire le Paradis de l'une qu'on ne faſſe l'Enfer de l'autre. Ajoûtons enfin à ce que nous venons de dire, que les ames les plus pures ont des taches, que les taches veulent des larmes, & que ſi les plus grandes Saintes ont fait de grandes penitences, j'aurois mauvaiſe grace de tourner le dos aux auſteritez.

ATALANTE.

Comme le peché n'eſt pas perpetuel, la penitence doit eſtre interrompuë.

HERMINDE.

Comme le peché ne doit pas eſtre meſuré ſur l'étenduë du temps dans lequel on le commet, mais ſur l'étenduë de l'objet qu'on offence, il me ſemble que nos mortifications doivent eſtre continuelles.

ATALANTE.

D'où vient qu'ayant tant d'amour pour Dieu, vous le traitez de cruel?

HERMINDE.

Quelque rigoureuſe que ſoit ſa juſtice, il ne nous punit jamais comme nous le meritons: Les Damnez meſmes dont les douleurs ne devroient pas eſtre moins inſupportables par leur activité que par leur durée, n'exercent pas toute ſa colere, & c'eſt ce qui a fait dire à un des plus grands Hommes du monde, que l'Enfer meſme

eſtoit le Theatre de ſa miſericorde.

ATALANTE.

Ce n'eſt pas ſans ſujet, Mademoiſelle, que je plains le beau corps qui paroiſt à mes yeux, puis que renfermant un cœur qui a perdu l'amour propre, il eſt menacé de jeûnes & de haires.

HERMINDE.

J'ay oüy dire à un grand perſonnage, qu'il n'y a rien de tel que d'aller à la ſource des choſes; que le moyen par exemple de mettre en repos les Spheres inferieures, conſiſte à fixer le premier mobile; Que le moyen de ternir les lumieres celeſtes, conſiſte à éteindre le Soleil; Que le moyen de prevenir les dégorgemens inondans, conſiſte à fermer les écluſes, & que le moyen d'aller au devant des deſirs ſenſuels, conſiſte à étouffer l'amour propre.

ATALANTE.

Il eſt vray que l'amour propre eſt le principe des autres amours, & que la perſonne qui ſe roidit contre cét amour, ſe défend de toutes ſortes de tentations; mais quelle cruauté, de paſſer de l'amour de Dieu à la haine de ſoy-meſme!

HERMINDE.

Que fais-je quand je renonce aux ſenſualitez, je ne fais autre choſe que d'éviter l'inquietude de ces trafiqueurs impru-

dens, qui faute d'avoir chargé leurs vaisseaux de marchandises de poids, sont toûjours dans la crainte de faire naufrage; c'est à dire, que je ne fais autre chose que d'éviter l'agitation de ces esprits inconsiderez, qui faute d'avoir remply leurs cœurs de biens solides, sont toûjours dans l'apprehension de perir.

ATALANTE.

Vous mépriſez des biens que vous ne connoiſſez pas.

HERMINDE.

Je mépriſe ce que les plus grandes ames ont mépriſé, & ſi je m'attache à Dieu, je m'attache au ſouverain bien; Il n'eſt pas de cette abyſme de lumiere comme de la lumiere des aſtres, qui a ſes accroiſſemens & ſes diminutions, ſes quartiers & ſes éclipſes, Il n'eſt pas de cette mer de biens, comme des mers du monde, qui ont leurs flux & leurs reflux, leurs décroiſſances & leurs enflures. Dieu ne peut recevoir, ny le plus ny le moins; Dieu ne peut faire ny des pertes, ny des acquiſitions, il eſt la plenitude de toutes choſes, il eſt le centre de tous les eſtres, & outre que ſelon cette doctrine ſa poſſeſſion eſt la poſſeſſion de tous les biens, on peut dire encore à ſa gloire, qu'il eſt toûjours preſent, qu'il eſt toûjours agreable, qu'il previent

également & le desir, & le dégoût.

ATALANTE.

Une personne qui a de si beaux sentimens de Dieu, n'a point d'amour pour les Creatures.

HERMINDE.

Le premier soupir du faux amour est toûjours precedé du dernier rayon de la veritable sagesse : L'on ne peut conserver sa raison, & perdre son indifference. L'amour du monde à proprement parler est un trouble-feste, & il arrive souvent que ceux qui vivent sous son empire, aiment des ingrats; mais l'amour du Ciel porte la tranquillité dans l'ame, son feu qui est d'un ordre divin, suspend les activitez du feu sensuel, les passions n'osent troubler les puretez de sa flame; & comme il a pour objet celuy qui est tout amour, le motif de son élancement dévient toûjours le comble de ses joyes.

ATALANTE.

Vous eussiez trouvé dans le monde des Amans bien assidus, & des amis bien reconnoissans.

HERMINDE.

Les Hommes ne sont aimables que par la multitude des perfections, & Dieu est la perfection originaire.

ATALANTE.

Quoy que le Proverbe dise, que *Qui a Mary a Maistre*, vous eussiez esté de ces Femmes, qui sont pour le moins les Compagnes de leur Espoux; mais dans le dessein que vous avez formé, les personnes qui sont comme nées dans le commandement vivent dans l'obeïssance.

HERMINDE.

Outre que les Filles les plus sages ne sont pas toûjours les mieux pourveuës, l'on peut dire que Dieu départ ses graces selon l'importance des employs ; Que d'obeyr aux volontez des Superieures, c'est obeyr à la sagesse de celuy qui les a éleuës ; Que d'obeyr à la sagesse de celuy qui les a éleuës, c'est faire regner le Seigneur en soy-mesme ; Que de faire regner le Seigneur en soy-mesme, c'est regner sur ses passions : & que de regner sur ses passions, c'est vivre dans le commandement.

ATALANTE.

Si toutes les Filles preferoient une obeïssance religieuse, à une authorité seculiere, qui chanteroit dans cent ans les loüanges du Seigneur ?

HERMINDE.

Dieu ne départ pas moins ses inspirations selon sa sagesse, que selon sa bonté ; il y a des personnes qu'il retient au monde,

& il y en a d'autres qu'il fixe dans les Monasteres. Je suis du nombre des dernieres, & à parler franchement, je combattrois d'une étrange façon les mouvemens qu'il me donne, si de Novice que je suis je redevenois mondaine.

ATALANTE.

Le plus bel ouvrage de l'Homme, c'est l'Homme; & si c'estoit suivre les bonnes inspirations, que de negliger l'exercice de ses propres puissances, l'Autheur de la Nature qui condamne les inutilitez, auroit fait des presens inutiles, & l'on pourroit appeller de luy à luy-mesme. Une personne qui se retire du Monde, se reduit dans l'impuissance de pouvoir donner la vie; & une personne qui se reduit dans l'impuissance de pouvoir donner la vie, dérobe des Sacrificateurs à Dieu, des Sujets au Souverain, & des Citoyens à l'Estat. Nous ne sommes pas tant nez pour nous que pour nostre prochain; & comme le prochain represente les parens, les amis, & les étrangers, l'interest des uns & des autres requiert que pour parvenir à nostre fin, nous fassions de nostre demeure leur retraite. Il n'y a rien de plus odieux que l'ingratitude, c'est un vice qui n'a point de défenseurs: Cependant le moyen de rendre à ceux qui nous ont élevez, les reconnois-

ſances que nous leur devons, ſi nous nous éloignonns des occaſions de les aſſiſter ? Les Republiques les plus judicieuſes ont eu en horreur le Celibat, & en honneur le Mariage ; & il ſemble meſme que les Ecritures parlent contre les Religieux, lors qu'elles condamnent au feu les arbres ſteriles. Enfin, qu'eſt-ce qu'une perſonne cloîtrée ? une perſonne enſevelie : Et s'il vaut mieux eſtre le dernier des vivans que le premier des morts, quel eſtat doit-on faire de ces Maiſons, de ces Solitudes, où les ſens ſont comme éteints, & où les corps ſont comme enterrez ?

HERMINDE.

La gloire d'enhaut eſt le comble de perfection de nos plus nobles facultez ; & il vaut mieux devenir les cauſes concurrentes de noſtre ſalut, que les cauſes inſtrumentales de nos ſemblables. Il eſt vray que la vie eſt le fondement de tous les biens ; que c'eſt par ſa communication qu'on remplit le Ciel, & qu'on peuple la Terre : Mais ſi toutes les creatures raiſonnables ſe marioient, où trouveroit-on la pureté que le ſervice des Autels demande ? qui s'acquiteroit exactement des Offices Divins ? & par quel ſecret pourroit-on eſtre occupé des ſoins d'une famille, & eſtre détaché des choſes du ſiecle ? Vous ne vous

contentez pas de nous traiter de steriles ; vous nous traitez encore de méconnoissantes. Ce dernier reproche à la verité seroit considerable, s'il estoit justement fondé : mais outre que ceux de qui nous dépendons, consentent à nostre retraite, & qu'ils sont en estat de se passer de nous, qui vous a dit que nous n'assistions ny les amis, ny les étrangers ? que nous n'estions ny charitables, ny courtoises ? O que l'esprit de Religion vous est inconnu ! que vous estes mal informé des bons mouvemens qu'il inspire ! Les mesmes Republiques qui ont honoré les Femmes, ont honoré les Vestales ; Et Rome qui avoit en une tres-grande veneration l'état de vie que vous rejettez, donnoit quelquefois de si puissantes marques de cette mesme veneration, qu'il punissoit d'un étaange supplice le crime des voilées. Quand l'Evangile condamne au feu l'arbre qui ne rapporte point de fruit, elle ne condamne point toute sorte de sterilité ; elle ne condamne en cét endroit que la sterilité des bonnes œuvres. Hé ! dans quel autre lieu, que dans un lieu exemplaire, peut-on facilement captiver l'esprit, & reprimer la concupiscence ; mépriser les richesses, & embrasser la modestie ; exercer la patience, & vaincre la paresse ; abattre l'orgueil, &

pratiquer les bons offices ? Si nous considerons les soins que le Mariage doit renfermer, & les traverses que le mesme Mariage doit craindre, je ne pense pas que nous devions écouter ceux qui nous le proposent. Il faut penser à faire une bonne Maison : mais si les Enfans augmentent la dépense, la Fortune n'augmente pas toûjours le revenu : Il faut penser à conserver son bien ; mais les taxes, les demélez, & les banqueroutes, surprennent les plus sages : Il faut penser à gagner un Mary, à instruire des Enfans, & à regler des domestiques ; mais il arrive assez-souvent que les premiers Chefs de famille ont cent defauts, qu'ils servent d'exemple fatal, & à leurs heritiers & à leurs serviteurs : Il faut penser enfin à pourvoir ceux qu'on a mis au monde ; mais les Enfans chassent souvent de race, les heureuses rencontres sont rares, les morts subites interviennent, & une Femme qui a peut-estre essuyé dans la fleur de sa jeunesse les insultes d'un paillard, d'un joüeur, d'un prodigue, d'un violent, est peut-estre reduite encore à souffrir dans la foiblesse de son âge, les insolences d'un Enfant, d'un Gendre, d'un Creancier, d'un Procureur. Voila à peu prés, ce me semble, les inquietudes des Familles, & les accidens des

Nopces, les mal-heurs du Mariage, & les embarras de l'œconomie.

ATALANTE.

Quoy que vous puissiez dire, il y a des Marys raisonnables, & des Femmes contentes; & vous devez estre persuadée que vous ne seriez pas des mal satisfaites.

HERMINDE.

Je sçay bien que les mal-heurs que j'ay rapportez n'arrivent pas toûjours, & que si je n'estois pas née pour la retraite, la Fortune pourroit m'épargner; mais Dieu m'appelle à la Religion, & il retireroit ses graces, si par une ingratitude imprudente je preferois le Monde à la Solitude, le Mariage au Celibat, la qualité de Femme à la qualité de Religieuse.

ATALANTE.

Si les Maisons du Monde ont leurs infortunes, les Maisons de Dieu ont leurs disgraces; Les Guerres desertent quelquefois les plus grands Monasteres, & nous voyons tous les jours dans nos ruës les tristes preuves des veritez que je mets en avant.

HERMINDE.

Dieu permet quelquefois pour des raisons qui nous sont inconnuës, la dispersion de ses Epouses; mais quand la Fortune auroit sur les Communautez regulieres

l'empire qu'elle a sur les Communautez civiles, la Religion me sembleroit toûjours belle, & je ne ferois pas mesme de comparaison entr'elle & le Monde.

ATALANTE.

Quels avantages peut-on trouver dans une prison?

HERMINDE.

Le tien & le mien, qui sont les troublefestes de la vie seculiere, n'engendrent point d'inquietudes dans les Maisons cloîtrées: Une Religieuse tombe-t'elle malade, l'on s'efforce de la remplir de consolation; Une Religieuse se plaist-elle dans la Solitude, elle n'en sort si elle veut, que quand les Offices l'appellent au commun rendez-vous; Une Religieuse aime-t'elle la varieté des esprits, elle trouve dans l'enceinte de sa retraite une multitude d'esprits differens; Une Religieuse a-t'elle de l'entousiasme pour la parole de Dieu, elle entend tous les jours mille excellentes choses; Une Religieuse haït-elle les entrevuës inutiles, elle se défait aisément de ceux qui luy sont à charge; Une Religieuse enfin se delecte-t'elle en l'observation des exercices de la vertu, elle remarque en cent illustres Meres tout ce que la prudence a de plus circonspect, & tout ce que la chasteté a de plus modeste; tout ce

que la justice a de plus équitable, & tout ce que le courage a de plus constant; tout ce que la Religion a de plus soûmis, & tout ce que la charité a de plus doux; si bien que je ne vois pas que ma preference soit blâmable, que mon choix soit injuste; qu'en comparaison des biens qui suivent les trois vœux, l'on doive mettre en ligne de compte les biens qui peuvent suivre le Mariage.

ATALANTE.

Comme pour peu qu'une Novice ait étudié l'esprit qui regne parmy les Religieuses, elle découvre un étrange esprit; j'ay de la peine à croire qu'une consideration d'honneur prévale sur vos connoissances, que vous fassiez vanité d'achever ce que vous n'avez pas deû entreprendre.

HERMINDE.

Mes découvertures ne font point de reproches à mon dessein; au contraire, elles affermissent ce que vous tâchez d'ébranler.

ATALANTE.

Quoy, vous vous piquerez de cette sotte fermeté qui fait des satisfaites apparentes, & des pleureuses secretes?

HERMINDE.

Je n'ay pris le blanc que pour prendre le noir; & comme j'ay eu assez de cœur,

par la grace de Dieu, pour entreprendre le Noviciat, j'auray encore assez de force, par la mesme grace, pour épouser la Religion.

ATALANTE.

Ah ! Mademoiselle, vostre delicatesse est incompatible avecque vostre ardeur : le zele deviendra vostre homicide, & je pleure par avance le sujet que j'auray bien-tost de pleurer.

HERMINDE.

Je ne suis ny ardente, ny austere, ma devotion est mediocre, & nostre Maison est douce : mais quand l'Ordre que j'ay choisi seroit aussi rude qu'il est suportable, pour qui pourrois-je si justement mourir que pour celuy qui est mort pour nous ? Pour qui pourrois-je si justement perdre la vie, que pour celuy qui est mort pour m'exempter de la mort ? Si le temps que ma Mere Maistresse m'a donné n'estoit déjà expiré, je vous ferois voir que ces considerations devroient effacer toutes les autres, & que bien éloigné de compâtir aux maux que je ne souffre point, vous devriez me porter aux maux que je devrois souffrir : mais tout ce que je puis vous dire avant que de vous quitter, c'est que la veritable fin c'est celuy qui se sauve, & qu'il n'y a point de meilleur secret pour

estre au rang des Bien-heureux, que d'étre au nombre des Penitens.

ATALANTE.

Je ne doute plus de vostre perpetuelle clôture, vous aimez extrémement la grille: mais puis que je vous ay servie quelque temps dans le monde, & qu'il seroit honteux que d'une Maison de charité vous en fissiez une retraite d'ingratitude; permettez au moins, Mademoiselle, qu'en ce rencontre la partie acquitte le tout; que vostre main, qui en signant vos vœux signera ma mort, ait la bonté de souffrir que je la touche.

HERMINDE.

Il ne suffit pas d'avoir la devotion sur les lévres, il faut avoir la vertu dans le cœur: Il ne suffit pas de porter les livrées de la perfection, il faut tendre à la perfection mesme. Hé! je m'éloignerois de la perfection à laquelle je tends, si mon cœur compatissoit à vostre foiblesse, si ma tendresse correspondoit à vostre desir.

ATALANTE.

Hé! quel crime y a-t'il de donner quelque chose à un desesperé?

HERMINDE.

J'aurois mauvaise grace de tâcher de former dans vostre cœur la haine des sensualitez, & d'avoir pour vous une complaisance

ſance ſenſuelle, ce ſeroit haïr des lévres ce qu'on aimeroit du fonds du cœur ; ce ſeroit combattre par les paroles, ce qu'on défendroit par les actions ; ce ſeroit édifier par les grimaces, ce qu'on détruiroit par les exemples.

ATALANTE.

Un ſimple attouchement eſt peu de choſe.

HERMINDE.

Comme les moindres taches ſont grandes lors qu'elle ſe rencontrent ſur des étoffes precieuſes, les moindres fautes ſont horribles, lors qu'elles ſe trouvent en des perſonnes voilées.

ATALANTE.

Vous eſtes bien ſcrupuleuſe.

HERMINDE.

L'on pourroit dire d'une Fille licentieuſe qui ſeroit dans un lieu ſaint, ce qu'on pourroit dire d'un arbre ingrat qui ſeroit dans un bon fonds ; & comme un arbre qui eſt émondé par la ſerpe, qui eſt en quelque façon ſubſtanté par l'arroſoir, & qui eſt airé par la houë, paſſeroit pour un prodige de la Nature s'il produiſoit des fruits ſauvages ; une Novice auſſi qui eſt corrigée par les paroles, qui eſt en quelque façon nourrie de l'eſprit de Dieu par les exemples, & qui eſt égayée par les conſolations, paſſeroit pour un monſtre dans

la Morale, si elle faisoit des actions impures.

ATALANTE.

Je voy bien, Mademoiselle, qu'il faut que mon adieu soit aussi triste que mon bon-jour.

HERMINDE.

Si vous n'avez jamais esté Prophete, vous pouvez vous vanter de l'avoir esté aujourd'huy.

ATALANTE.

Dieux! quel étrange avantage!

DE LA BELLE PRONONCIATION.

LXXXII. CONVERSATION.

Cleomedon cajolle Palmire, sur ce qu'elle prononce bien des Vers.

CLEOMEDON.

ENcore que les Vers de Monsieur de Corneille n'ayent pas besoin d'aide, qu'ils portent leur gravité, leur douceur; neanmoins vous leur donnez un si beau ton, un si bel air., qu'on peut dire sans mentir, que vous augmentez leurs agrémens.

PALMIRE.

Si j'ay la prononciation belle, faites des Vers, je prendray grand plaisir à les reciter.

CLEOMEDON.

Tout de bon.

PALMIRE.

Assurément.

CLEOMEDON.

C'en est fait, j'en feray; mais si la beauté des sujets fait presque toute la beauté des Pieces, vous ferez presque toute la beauté de mon travail.

PALMIRE.

Si ce qui est à present le sujet de vostre Prose, dévient le sujet de vostre Poësie, j'apprehende que la sechereſſe de la matiere, ne fasse la sterilité de vostre esprit.

CLEOMEDON.

Quoy, travaillant sur vos aimables qualitez, mon feu manqueroit de matiere? Hé! que déviendroient ces pieds comme tournez en dehors, & cette contenance animée, cette taille découplée, & ce port majestueux, ces cheveux cendrez, & ces yeux celestes, cette denture éclatante, & cette bouche sanguine, ce sein large, & ces mains grassettes, cette humeur enjoüée, & cét esprit brillant, cette imagination vive, & cette expression galante?

PALMIRE.

Je ne sçay pas si je suis dans vostre sentiment ce que je suis dans vostre bouche ; mais que cela soit ou ne soit pas, je croy que si vous travaillez pour moy, vous travaillerez contre vous, que les effets de vôtre erreur déviendront les causes de vostre condamnation.

CLEOMEDON.

Lors que je feray vostre Portrait, je diray en Vers ce qu'on dit en Prose ; & si quelque délicat trouve à redire à mon Ouvrage, la difficulté du sujet excusera le defaut de l'industrie, la grandeur du dessein défendra le defaut du succés.

DE LA DILIGENCE.

LXXXIII. CONVERSATION.

Telimente entretient Philotime sur la diligence qu'il a faite pour la revenir voir.

TELIMENTE.

QUoy que la Touraine soit le plus beau Pays du monde, je l'ay quitté

avecque une joye si extraordinaire, que j'ay pensé ne le point quitter.

PHILOTIME.

Si le Paradis dont vous parlez eût esté vostre enfer, vous eussiez fait paroistre par la promptitude de vostre retour, l'impatience de vostre desir.

TELIMENTE.

Je ne voy rien de beau quand je ne vous vois point; & si je parle de la Touraine, comme d'un Pays ravissant, c'est plus sur le rapport de mes oreilles, que sur celuy de mes yeux.

PHILOTIME.

Comme vous n'avez pas raison de m'aimer, je n'ay pas raison de me plaindre.

TELIMENTE.

Quoy que j'aye demeuré assez long-temps en Touraine, je puis dire neanmoins qu'au respect des affaires que j'y ay euës, mon voyage a esté fort court; mais qui vous assurera de ma diligence, puis que je n'ay pour témoin de mon activité, que vostre Image & mon Laquais, que l'un est muet, & que l'autre est recusable?

PHILOTIME.

L'avenir m'instruira du passé.

TELIMENTE.

Mes services confirmeront mes Lettres.

PHILOTIME.

Ce ſera alors que la confuſion ſuccedera à ma défiance.

TELIMENTE.

Ce ſera alors que ma fidelité querellera voſtre ſoupçon.

DE LA JUSTE RIGUEUR.

LXXXIV. CONVERSATION.

Leonor aime, mais elle ne veut pas contenter la paſſion de ſon Amant.

AMILCAR.

SI vous cherchez de la gloire dans la méconnoiſſance de mes ſervices, pourquoy ne chercherois-je pas du ſoulagement dans la repreſentation de voſtre méconnoiſſance ?

LEONOR.

Il y a des ingratitudes loüables.

AMILCAR.

Il y a doncques des ſervices malheureux?

LEONOR.

Qui pretend plus qu'il ne doit, ſouffre plus qu'il ne veut.

AMILCAR.

A voſtre avis, en quoy ſuis-je coupable? Je pretens que vous recompenſiez des ſervices agréez; y a-t'il des pretentions plus juſtes?

LEONOR.

Quand la Religion ne s'oppoſeroit pas à ces ſortes de recompenſes, la Prudence s'y oppoſeroit.

AMILCAR.

Un homme raiſonnable ne demande pas tout ce qu'on peut demander, il ſe contente de peu de choſe.

LEONOR.

Si un Amant reçoit quelques privautez, ſon deſir s'irrite, ſon eſperance ſe gonfle, ſes ſollicitations ſe redoublent; & ſi le meſme Amant reçoit les dernieres faveurs, la matiere de ſa joye dévient le ſujet de ſon refroidiſſement, le dégouſt ſuccede à ſa poſſeſſion, le mépris ſuccede à ſon dégouſt, & l'abandonnement enfin ſuccede à ſon mépris.

AMILCAR.

Pour moy je vous declare que je ſuis plus ſoûmis, à meſure que je ſuis plus fortuné, & j'oſeray vous dire meſme que je voy dans la vieilleſſe de ma paſſion, ce que je découvre dans la naiſſance de mon ardeur. Le viſage qui m'a ſemblé tentatif,

me ſemble toûjours adorable, ma memoire me le repreſente toûjours comme mes yeux me l'ont d'abord repreſenté : & ſi dans ma conſtance j'apperçoy quelques flétriſſures, quelques rides, je rappelle mes premieres idées, je contemple mes premieres impreſſions.

LEONOR.

Tous les hommes tombent dans les defauts que j'ay rapportez, & cependant tous les hommes s'en défendent.

AMILCAR.

Si vous connoiſſiez le fonds de mon cœur, je recevrois des loüanges, & vous ne recevriez pas des plaintes.

LEONOR.

Outre que c'eſt reconnoiſtre les ſervices d'un Amant que de les ſouffrir, je n'ay point d'inclination au badinage ; & quand meſme ie ſerois aſſez foible pour y avoir quelque pente, ie ſuis trop ſoupçonneuſe pour eſtre favorable.

AMILCAR.

Quelque diſſimulé qu'un Amant puiſſe eſtre, il découvre bien-toſt ſon humeur.

LEONOR.

Si la bonté de l'ame avoit des ſignes certains, l'on pourroit joüer à coup ſeur ; mais il n'y a rien de ſi trompeur que le viſage, & juſques à ce que Monſieur de la Chambre.

bre ait découvert le secret de connoître les hommes, l'on fera bien d'estre sur la défiance.

AMILCAR.

Une personne qui aime bien, n'est pas si circonspecte.

LEONOR.

Comme j'aime solidement, ie veux estre solidement aimée.

AMILCAR.

Hé! qui sont les personnes dont vous ne faites pas fondement?

LEONOR.

Ce sont celles qui demandent ce qu'elles ne doivent pas obtenir.

AMILCAR.

Quand ie recherche ma satisfaction, ie recherche la vostre; & il me semble que la douceur du dessein ne dément point la solidité de l'amitié.

LEONOR.

Il n'y a rien de plus opposé à la verité que ce que vous dites, mais quand le dessein de perdre une Fille pourroit s'accommoder à l'estime qu'on en fait, il me reste à vous dire que je ne constituë point ma felicité en la felicité des brutaux.

AMILCAR.

On ne vous propose pas les plaisirs com-

me une fin, on vous les propose comme un divertissement.

LEONOR.

On se détache de la vertu, dés qu'on s'attache aux sensualitez.

AMILCAR.

La vertu est compatible avecque les passions, elle ne les étouffe pas, elle les modere.

LEONOR.

La vertu ne consiste seulement pas en ce que vous dites, elle consiste encore en quelqu'autre chose; elle prévient les passions perilleuses, & elle combat les passions criminelles.

AMILCAR.

Qui resiste aux mouvemens de la Nature, resiste à l'Autheur de la Nature mesme.

LEONOR.

La Nature est bien differente de ce qu'elle a esté; & c'est estre foible que de preferer l'estat de sa corruption, à l'estat de son innocence.

AMILCAR.

Si vous suivez toûjours vostre doctrine, je seray toûjours martyr.

LEONOR.

Si vous suivez toûjours vostre passion, je seray toûjours cruelle.

DE LA FIERTE'.

LXXXV. CONVERSATION.

Vne Fille ne veut point aimer un Homme, parce qu'il a eſté eſclave d'une autre Fille.

MEMPHILE.

IL y a du rapport entre Eligonne & vous; on ne la peut aimer qu'on ne vous aime.

ORPHISE.

Si ce que vous dites eſt vray, il y a grande apparence que vous ne m'aimez point, puis que vous ne l'aimez plus.

MEMPHILE.

Vous m'excuſerez, je l'aime encore.

ORPHISE.

D'où vient donc que vous n'eſtes plus ſon Courtiſan, & que vous eſtes le mien?

MEMPHILE.

Il eſt aiſé d'en découvrir la cauſe; elle a des qualitez que vous avez, mais vous avez des perfections qu'elle n'a pas.

ORPHISE.

Quelle ſeureté y a-t'il à eſtre aimée de vous?

MEMPHILE.

Quand l'on a l'avantage de vous bien connoiſtre, l'on ne peut ſe débarraſſer de vos liens.

ORPHISE.

Il y a bien de la difference entre Orphiſe, & cent Filles que je connois; & comme vous vous piquez de quitter les moins gentilles pour les plus aimables, je ſubirois comme Eligonne, les Loix que vous vous eſtes impoſées.

MEMPHILE.

S'il n'y a rien qui vous empeſche de m'aimer que ces conſiderations, je n'ay pas ſujet de me deſeſperer; vous eſtes à mes yeux la plus belle Fille du Monde.

ORPHISE.

Vous n'avez pas veu tout ce qu'il y a d'aimable, le Monde a une trop grande étenduë: mais ſuppoſons que cela ſoit, & que je ſois aſſeuré de voſtre conſtance, il y a une conſideration qui me détourne de vous conſiderer.

MEMPHILE.

Sur quelle raiſon, de grace, peut eſtre fondé un ſi grand mépris?

ORPHISE.

Voulez-vous que je vous le diſe?

MEMPHILE.

Tout dépend de vous.

ORPHISE.

Il eſt fondé ſur ce que je ne ſuis point lâche, & que c'eſt une lâcheté que de ſe laiſſer vaincre à des vaincus.

MEMPHILE.

L'amour eſt aſſujettiſſant; & ſi pour pouvoir vous engager à aimer, vous ne voulez pas qu'on ſçache par experience ce que c'eſt que ſujettion, vous ne voulez pas qu'on vous aime.

ORPHISE.

Je ſepare mon empire de l'empire de mes ſemblables; & quand je dis que c'eſt une lâcheté que de ſe laiſſer vaincre à des vaincus, je veux dire que c'eſt une baſſeſſe d'ame que de ſe laiſſer prendre à ceux qui ont autrefois eſté pris.

MEMPHILE.

Quelque peu d'eſtat que vous faſſiez des conqueſtes qui ont ſervy de triomphe aux autres, je ne voy pas que j'aye encore ſujet de ſonner la retraite.

ORPHISE.

Vous voulez dire peut-eſtre que par raiſon de reſſemblance vous avez aimé Orphiſe lors que vous avez aimé Eligonne; & qu'en ce ſens je ne puis mépriſer voſtre amour, que je ne mépriſe ce que je puis avoir d'aimable: mais vous avez connu Eligonne avant que de me connoiſtre; & lors qu'elle

faiſoit vos inquietudes, vous ne pouviez m'accuſer de troubler voſtre repos.

MEMPHILE.

Outre que je n'ay pas eſté plutoſt ſerviteur de l'une, que j'ay eſté eſclave de l'autre, je puis dire avecque verité que ſous l'empire d'Eligonne je n'ay eſté ſoûmis qu'à demy.

ORPHISE.

Les qualitez que vous me donnez à l'excluſion de voſtre ancienne Maiſtreſſe, ſe retrouvent en je ne ſçay combien de Filles.

MEMPHILE.

Je doute fort de ce que vous avancez: mais quand cela ſeroit, au moins les qualitez dont je parle, ont-elles cet avantage, qu'elles ont parfait ma ſervitude.

ORPHISE.

Tout ce que je puis dire icy pour vôtre conſolation, c'eſt que nous jugerons de la verité de vos paroles par l'ardeur de vos ſervices; & que ſi nous remarquons en vos ſervices quelque choſe d'extraordinaire, nous pourrons faire divorce avecque nôtre indifference.

DU RAPEL.

LXXXVI. CONVERSATION.

Vn Amy se réjoüit du rappel d'une de ses Amies.

PARMENINDE.

COMME j'ay esté comme mort durant tout le temps que vous avez esté absente, à peine ay-je appris vostre rapel, que j'ay rapellé tous mes plaisirs.

PHERECIDE.

La part que vous avés prise à ma disgrace, n'a pas peu contribué à mon chagrin; La part que vous prenez à mon retour, ne contribuë pas peu à ma joye.

PARMENINDE.

L'on dit qu'une personne qui est tendre, est également capable & des grandes douleurs, & des grandes satisfactions; Jugez de là, Madame, si mon cœur a esté outré, & si le mesme cœur n'est pas ravy.

PHERECIDE.

Nous pouvons nous réjoüir du temps present, l'on nous a fait cent caresses: mais nous ne devons pas nous y asseurer; la Cour, comme vous sçavez, a ses inconstances; & la

meſme Princeſſe qui a conclu mon retour, peut conclure encore mon éloignement.

PARMENINDE.

Que ce qui peut-eſtre n'altere point ce qui eſt; la crainte des maux rend les maux effectifs.

PHERECIDE.

Quoy que les viciſſitudes humaines ſe preſentent à ma penſée, je joüis aſſez tranquillement du rétabliſſement de ma fortune.

PARMENINDE.

Il n'y a plus de mauvais viſage pour vous, l'on a reconnu voſtre innocence, & les mêmes perſonnes qui ont fait voſtre invective, font vos éloges.

PHERECIDE.

Que diront mes Amis? diſois-je ſouvent en moy-même; ils rougiront de leur amitié.

PARMENINDE.

Pour moy je n'ay fait aucune diference entre ce que l'envie debitoit contre vous, & ce qu'elle debite contre la vertu; & quand dans le rencontre de gens il a fallu de deux choſes l'une, ou lever le maſque, ou abandonner voſtre party, voſtre merite a trouvé en ma perſonne un cœur ouvert, & un œil enflâmé, un eſprit aigre, & une langue perçante.

PHERECIDE.

Je n'ay pas peu d'obligation à voſtre bon-

té, elle a hazardé en meſme temps & voſtre reputation, & voſtre fortune.

PARMENINDE.

Je ne conſidere rien en comparaiſon de l'intereſt de mes Amis; mon cœur ſe dilate à meſure que mon affection ſe déploye, & je ne reconnoy point de plus grand plaiſir, que de faire plaiſir.

DES NOUVELLES.

LXXXVII. CONVERSATION.

Vne Fille témoigne qu'elle ne ſe ſoucie pas des Nouvelles.

TYRIMANTE.

UNE Dame de la Campagne m'a prié de luy envoyer des nouvelles; n'en ſçavez-vous point?

SIZONIE.

Je ne ſuis ny aſſez curieuſe, ny aſſez credule, pour me charger des bruits de Ville.

SOLIMENE.

Je me condamnerois, ſi je condamnois en cela ma bonne Amie.

TYRIMANTE.

Quel moyen d'eſtre dans le Monde, & d'y

eſtre comme ſi l'on en eſtoit banny?

SIZONIE.

Tout eſt intrigue, tout eſt partialité, chaque party a ſes gazettes; & comme le menſonge eſt ordinairement debité de part & d'autre, il arrive de là que ceux qui jurent ſur les donneurs d'advis, jurent ſouvent ſur les donneurs de bourdes.

TYRIMANTE.

J'avouë qu'on invente, & qu'on déguiſe, qu'on diminuë, & qu'on amplifie, en un mot qu'il n'y a point d'aſſeurance aux bruits qui courent: mais quand toutes les choſes qu'on dit au Louvre, au Palais, aux Places, ſeroient des fictions, au moins faut-il confeſſer qu'il y a des menſonges agreables; au moins faut-il avoüer qu'il y a des fauſſetez divertiſſantes.

SOLIMENE.

Les gens qui s'arreſtent aux nouvelles ſont ſouvent injuſtement agitez.

SIZONIE.

Ils ont tantoſt de la haine pour les innocens, & tantoſt de la tendreſſe pour les coupables.

SOLIMENE.

En effet, ſelon que la paſſion plaſtre les choſes, l'imagination regle les mouvemens.

TYRIMANTE.

Il eſt vray que l'eſprit donne dans le ſpe-

cieux ; mais un nouveau bruit fait une nouvelle impression, & ce qui est aujourd'huy dans le mépris, est le lendemain dãs l'estime.

SIZONIE.

Quoy que la bienveillance & l'inimitié que les nouvelles engendrent, trouvent quelquefois leur extinction dans leur naissance, elles ne laissent pas de nous reprocher nôtre foiblesse, elles ne laissent pas de nous representer nostre credulité.

TYRIMANTE.

Comme ceux qui répandent les nouvelles, ont pû les recevoir sans émotion ; les personnes qui les reçoivent à leur tour, peuvent les apprendre aussi avec indifference.

SIZONIE.

Je ne doute point qu'on ne puisse estre comme insensible à la plus part des évenemens: mais à quoy bon d'avoir l'oreille attentive aux conteurs de Fables ?

TYRIMANTE.

Les personnes qui voyent le monde, doivent estre informées de ce qu'on dit, afin qu'aux occasions qui s'offrent d'entretenir le tapis, elles puissent fournir à l'entretien.

SIZONIE.

Qu'on dise de moy tout ce qu'on voudra, je fais ma declaration que je ne suis point Femme de nouvelles.

TYRIMANTE.

Si vous faites profession de n'estre point

Gazette, l'on vous traittera de bizarre.

SIZONIE.

Qu'on me traitte si l'on veut de quelque chose de pis.

TYRIMANTE.

Vous ne vous souciez donc de rien?

SIZONIE.

Je ne tombe pas d'accord de vostre consequence, elle a trop d'étenduë.

TYRIMANTE.

Hé! dequoy vous mettriez-vous en peine?

SIZONIE.

Je me mets en peine du salut de mon ame; de la santé de mon corps, & de l'estat de mes affaires.

TYRIMANTE.

Ces sortes d'inquietudes sont de la derniere importance; mais selon vos propres paroles, vous ne pensez pas même à vos Amis.

SIZONIE.

Mes Amis trouvent le second rang dans mes pensées; & si je ne les ay pas compris dans la division que j'ay faite, c'est que la promptitude de vostre réponse a précedé l'achevement de mon discours.

TYRIMANTE.

Je commence à connoistre de quelle humeur vous estes.

SOLIMENE.

Ma bonne Amie est de tres-bonne humeur: mais comme il y a bien de la dife-

fence entre les personnes privées, & les personnes publiques, entre celles qui sont reduites à gouverner des Familles, & celles qui sont engagées à gouverner des Estats, il ne faut pas s'étonner si elle ne s'embaraſſe ny de ce qui se projette à Madrid, ny de ce qui se trame à Londres; si elle ne se met en peine, ny de ce qui se desſeigne à Vienne, ny de ce qui se resout à Constantinople.

DE LA GUERRE.

LXXXVIII. CONVERSATION.

Artabale entretient le desſein de son Amy, qui est de prendre l'épée.

ARTABALE.

QUelle apparence d'estre à pied, tandis que tous les Braves sont à Cheval? de demeurer au Barreau, tandis que tous les gens de cœur courent à l'Armée?

MARTIGUE.

Je ne sçay pas si mes defauts me dispensent de porter les armes; mais mes Parens me conseillent de preferer Cujas à Polybe, la lecture de Bartole à l'étude du Parfait Capitaine.

ARTABALE.

Quoy que vos Parens vous conseillent mal, ils vous connoissent bien ; & s'ils veulent vous porter à violenter vostre humeur, c'est que leur joye dépend de vostre presence, c'est que leur satisfaction dépend de vostre entretien.

MARTIGUE.

Quand il est question de faire ce qu'ils veulent, & ce que je ne veux pas, ils me facilitent en paroles les choses les plus épineuses du monde ; ils disent que mon esprit est au dessus de ma repugnance ; que pour peu que je m'applique, je ne reconnois point de difficultez ; & que si je donne encore quelques mois au Parquet, je rempliray plus glorieusement un Siege qu'une Selle : mais quelque chose qu'ils me puissent dire, ma resistance est foible où mon aversion est forte, & dans cette aversion je ne remporte ordinairement de mes entreprises que la hôte de les avoir tentées.

ARTABALE.

Si l'on exerce sans succés ce qu'on embrasse sans inclination, l'on exerce avec-que gloire ce qu'on embrasse avec ardeur.

MARTIGUE.

Mon humeur est guerriere, mon feu est martial ; je suis plus né pour le Pot que pour le Bonnet, pour la Cuirasse que

pour la Robe, pour l'Epée que pour la Balance.

ARTABALE.

N'écoutez donc plus les considerations qui vous combattent, embrassez les occasions qui vous animent; La Victoire vous prepare des Couronnes, la Fortune vous reserve des honneurs.

DE LA MORALE.

LXXXIX. CONVERSATION.

Clarimond concilie deux Filles qui sont en debat.

ANTONIE.

ENcore que la Morale traite de la conduite, la conduite de ceux qui l'apprennent, n'en est pas toûjours mieux reglée.

ARTENICE.

Il ne faut pas s'étonner si la science des mœurs ne regle pas toûjours les actions, les meilleures semences veulent de bonnes terres.

ANTONIE.

Les personnes qui sont capables d'ap-

prendre la Morale, vivent bien, ou elles vivent mal; si elles vivent bien, la Morale leur est inutile, elles pratiquent la vertu; & si elles vivent mal, cette science leur est encore superfluë, elles ne font pas ce qu'elle leur enseigne.

ARTENICE.

Si la Morale n'échauffe pas toûjours la volonté, elle éclaire toûjours l'entendement; & si sans le benefice de la Morale, la volonté se tourne vers le veritable bien, la Morale intervenante a cét avantage, qu'en augmentant les connoissances, elle augmente les ardeurs.

ANTONIE.

Les connoissances peuvent beaucoup, je l'avouë; mais pour sçavoir bien vivre, il n'est pas necessaire de prendre des écrits, il suffit d'écouter des Sermons; C'est dans la Maison de Dieu où en frappant l'oreille, on touche le cœur; C'est dans le rendez-vous des Fidelles, où en chassant l'ignorance on introduit le repentir.

ARTENICE.

Pour bien entendre la Morale des Predicateurs, il faut estre imbu des principes de la science que vous combattez.

ANTONIE.

Je ne puis tomber d'accord de la neces-sité que vous posez; c'est assez à mon avis,

de

de sçavoir ce que c'est que le bien & le mal, & il n'y a point d'esprit, quelque stupide qu'il soit, qui n'en ait quelque idée.

ARTENICE.

Comme le salut dépend de la pratique du bien, ce n'est pas assez d'en avoir une legere teinture, il faut en avoir une profonde connoissance.

ANTONIE.

Quand cela seroit, à qui appartient-il mieux de parler de la vertu, qu'à ceux qui sont établis pour reprimer le vice?

ARTENICE.

Si cela est aussi, à qui appartient-il mieux de discourir de la vertu qu'à ceux qui font profession de la Science qui en traite?

ANTONIE.

Quelque deference que j'aye pour vous, trouvez bon, ma Compagne, que Monsieur termine nostre dispute.

ARTENICE.

Tres-volontiers, il en est tres-capable.

CLARIMOND.

Il est perilleux icy de servir de troisiéme, chacun épouse ses opinions: mais puis que pour vuider vostre differend, il est à propos que je parle; Je vous diray, Mesdames, qu'on peut se perdre avecque la

Morale, qu'on peut se sauver sans elle; Qu'encore que les Maistres soient plus instructifs que les Predicateurs, on doit plus consulter les derniers que les autres, puis que la connoissance des veritez generales est capable de nous diriger, & que les Predicateurs joignent les ardeurs du zele aux lumieres du raisonnement.

ANTONIE.

Comme les simples Femmes ont ordinairement plus de devotion que les Femmes éclairées, cela nous montre que les degrez de la connoissance ne sont pas toûjours les mesures de l'amour.

ARTENICE.

La grace fait de grandes choses, on ne le peut nier; mais où les graces sont égales, je tiens que la plus grande connoissance du bien produit de plus grands effets.

CLARIMOND.

Les mesmes graces ne trouvent pas toûjours les mesmes dispositions.

ARTENICE.

Il est vray que les mesmes graces operent selon la diversité des sujets, & qu'au regard de ce point, j'ay tort d'avoir dit ce que j'ay avancé; mais entre les personnes qui ont les mesmes graces, & les mesmes dispositions, il me semble que celles qui ont de plus

grandes connoissances, ont de plus grandes ardeurs.

CLARIMOND.

L'on peut dire encore quelque chose contre ce que vous venez de dire. Les Professeurs donnent des connoissances plus fondamentales ; mais les Predicateurs donnent des connoissances plus touchantes: Les premiers ne peignent ny les beautez du bien, ny les laideurs du mal ; mais les autres découvrent les charmes de la vertu, & les horreurs du vice ; & comme les veritez seichement dites, ne font pas tant d'impression, que les veritez patetiquement debitées, l'on peut conclure de là que les personnes qui entendent les Predicateurs, peuvent negliger les Maistres, & que les personnes les plus connoissantes ne font pas toûjours les actions les plus devotes.

ANTONIE.

Vostre esprit est toûjours present, & l'on peut dire sans vous flater que quelques objections qu'on vous fasse, vostre belle Logique en trouve toûjours la solution.

CLARIMOND.

Je considere le lieu d'où les choses partent, j'excuse vostre complaisance, elle vient d'une fort belle bouche.

ARTENICE.

Encore que Monsieur n'ait pas dit de la

Morale tout ce qu'il en pouvoit dire, il a dit de fort belles choſes.

CLARIMOND.

J'ay parlé ſelon mon opinion, lors que j'ay parlé à voſtre deſavantage; mais vous ne parlez pas ſelon voſtre ſentiment lors que vous parlez en ma faveur.

ARTENICE.

Vous avez dit ce que vous penſiez, & j'ay dit ce que je penſe.

ANTONIE.

Voyez, Monſieur, ſi apres cela vous auriez bonne grace de douter de voſtre bel eſprit; vous faites perdre la cauſe aux gens, & cependant les meſmes gens vous eſtiment.

DU LUTH, DE LA VOIX, ET DE LA DANSE.

XC. CONVERSATION.

Tarente cajole Tamise sur ce qu'elle joüe bien du Luth, sur ce qu'elle chante bien, & sur ce qu'elle danse agreablement.

TARENTE.

J'Etois hier en un lieu où apres avoir parlé de vostre bel esprit, & de vostre belle jeunesse, l'on dépeignit si bien la douceur de vostre voix, la délicatesse de vostre main, & l'agreable mouvement de vos pas, que les Dames qui n'avoient pas l'honneur de vous connoistre, dirent hautement qu'elles ne vivroient jamais contentes, qu'elles ne vous connussent.

TAMISE.

L'on a fait vostre portrait lors qu'on a crû faire ma representation; L'on a parlé des qualitez dont vous estes pourveuë, lors qu'on a parlé des qualitez dont je suis privée.

TARENTE.

Si j'avois les vertus que vous avez, l'on seroit ravy lors que je danse; l'on seroit extasié lors que je fais quelque autre chose: mais l'on ne me suit de l'œil que pour observer mes faux pas; & l'on ne me preste l'oreille que pour découvrir mes faux tons.

TAMISE.

Quoy qu'une Fille n'ait pas de grandes perfections, elle a toûjours de grands admirateurs; la galanterie divinise ses vertus.

TARENTE.

Je sçay bien que comme l'on censure plus hardiment un Garçon qu'une Fille, l'on flate plus volontiers une Dame qu'un Homme: mais vous devez vostre reputation à vostre merite, puis que les Maistres de l'Art confirment les sentimens des autres, & qu'ils disent en vostre absence ce qu'ils disent devant vous.

TAMISE.

Si ceux dont vous parlez font grand état de la conduite de ma voix, de la liberté de ma main, & de la justesse de mes pas, c'est qu'il y a peu de temps que j'apprens à chanter, que je jouë du Luth, & que je danse; & qu'au regard de cette circonstance, ma voix, mon jeu, & mon agilité, ont quelque chose d'extraordinaire.

TARENTE.

Si l'on considere la vivacité de vostre esprit, l'on considere aussi la délicatesse de vostre application, l'on se represente avecque étonnement ce que vous avez appris sans peine, l'on trouve que vos dispositions valent des habitudes, & que vos habitudes valent des rafinemens.

DE L'HEUREUSE RENCONTRE.

XCI. CONVERSATION.

Artabase delivre heureusement une Damoiselle de sa connoissance, d'entre les mains de deux Hommes, qui l'ayant rencontrée assez écartée de sa Maison des Champs, pretendoient se servir de l'occasion.

AMAZINDE.

CE service, Monsieur, que vous m'avez rendu est si grand, qu'il me reduit à la necessité d'estre ingrate.

ARTABASE.

Vostre presence, Mademoiselle, donne de l'ardeur aux plus timides; & l'on ne

peut estre témoin de vostre captivité, qu'on ne devienne l'autheur de vostre délivrance.

AMAZINDE.

Quelques beaux mouvemens que les honnestes Filles puissent inspirer, il seroit malaisé de trouver un Homme qui fist ce que vous avez fait.

ARTABASE.

Quand dans le trouble où je vous ay veuë, je n'eusse pû rappeller les idées que j'avois de vostre aimable personne, j'eusse hazardé ma vie pour sauver vostre honneur : mais vous avez cent traits extraordinaires ; & comme ce n'est pas d'aujourd'huy que mon cœur en a ressenty les atteintes, à peine vous ay-je enviſagée, que je vous ay reconnuë.

AMAZINDE.

Vos semblables ne peuvent souffrir les insolences, ils sçavent ce qu'on doit aux Dames ; & quand nostre Maison n'eust pas eu l'avantage d'estre connuë de vous, je me persuade que la violence dont on a usé en mon endroit, vous eût noblement emporté, & que vous eussiez fait comme Gentilhomme, ce que vous avez fait comme Amy.

ARTABASE.

Je n'ay plus sujet, Mademoiselle, de me plaindre de la Fortune, puis qu'elle me procure aujourd'huy la gloire d'être estimée de

de vous : Mais quel surcroist de bonheur ne me seroit-ce point, si vous permettiez que je joignisse à l'offre de mes services, les services mesmes ?

AMAZINDE.

Une autre que moy, Monsieur, auroit peut-estre de la peine à vous répondre; la qualité de dépendante pourroit contribuer quelque chose à son embarras: mais comme ceux à qui j'appartiens reçoivent tendrement les moindres offices, & qu'il faudroit estre extrêmement déraisonnable, pour n'estre pas extrêmement touchée de l'action que vous avez faite, j'oseray vous asseurer que vos visites seront tres-bien receuës, que vostre presence sera tres-agreable, & que vous pourrez mesme favoriser de vostre entretien celle que vous avez favorisée de vôtre protection.

ARTABAZE.

Un Homme comme moy, Mademoiselle, ne sçait ce que c'est que d'abuser des avantages qu'on luy procure; Je respecte le merite des personnes qui me souffrent; & vous reconnoistrez dans la suite du temps, que celuy qui a defendu vostre honneur, sçait conserver le sien.

DE LA BELLE COIFFVRE.

XCII. CONVERSATION.

Eusthenes galantise Clarice sur la beauté de ses Cheveux, & sur la gentilesse de sa Coiffure.

EUSTHENES.

LA Nature ne s'est pas contentée de vous avoir donné une charnure blanche & délicate, elle vous a donné un poil noir & delié, & il semble en cela qu'elle ait voulu faire un miracle en faveur d'une merveille, qu'elle ait voulu que le noir sortist du blanc, & que de la contrarieté de ces couleurs nâquit le plus bel accord du monde.

CLARICE.

Vous loüez beaucoup peu de chose; il me semble que le sujet de vostre galanterie devroit estre celuy de vostre mépris.

EUSTHENES.

Je ne puis loüer avecque moderation ce que j'aime immoderément; il faut que mes paroles soient conformes à mes affections, & que par le secret des peintures parlantes,

les meſmes choſes qui raviſſent mes yeux, ſatisfaſſent mes oreilles.

CLARICE.

Si l'on ne doit pas loüer les choſes par ce qu'on les aime, mais par ce qu'elles ſont aimables, ce qui exerce voſtre éloquence ne devroit pas l'exercer : La Nature m'a eſté favorable, je l'avouë, mais c'eſt parce qu'elle m'a eſté avare ; elle a voulu que la noirceur de mes cheveux relevât la blancheur de mon teint, & que l'éclat qui naiſt de l'oppoſition des contraires, ébloüiſt de telle ſorte mes obſervateurs, qu'il leur dérobaſt la connoiſſance de mes defauts.

EUSTHENES.

La Nature a meſlé chez vous la délicateſſe des traits à la vivacité des couleurs; & ſi elle a fait voir ſon extréme largeſſe en la multitude de vos agrémens, elle a fait voir ſon extréme adreſſe en l'exactitude de vos proportions.

CLARICE.

Si ma perſonne correſpondoit à voſtre complaiſance, je ne tiendrois compte de conſulter ma glace, je ſerois toûjours dans le negligé : mais je m'apperçois bien que la Nature a remis beaucoup de choſes à mes ſoins, & que quand la moleſſe me gouverne, il y a bien de la diference entre Clarice ajuſtée, & Clarice pareſſeuſe.

EUSTHENES.

Encore que vous ayez ſujet d'eſtre contente, vous ne ſeriez pas ſatisfaite, ſi vous ne faiſiez parade de voſtre induſtrie; vous voulez que les beautez de l'Art paroiſſent où les beautez de la Nature éclatent; & que comme elles mettent dans le beau jour les divines qualitez de voſtre perſonne, elles participent en quelque façon à la gloire de vos conqueſtes.

DU IVSTE DEDAIN.

XCIII. CONVERSATION.

Alcipe qui eſt un inconſtant, cajole à la rencontre une Fille qu'il a quittée pour une autre; & la Fille qu'il a quittée ne le veut plus ſouffrir.

ALMADONTE.

SI c'eſt eſtre fidelle que de diviſer ſes ſoins & ſes viſites, j'avouë que je ſuis injurieuſe, & que vous eſtes innocent: mais ſi c'eſt eſtre perfide que de diviſer ſes Lettres & ſes ſoins, de quels pretextes pourriez-vous vous ſervir pour colorer voſtre chan-

gement ? Croyez-moy, Alcipe, ne joignez point le mensonge à l'infidelité, l'impudence à l'injustice; confessez ce que vous ne pouvez celer, condamnez ce que vous ne pouvez defendre.

EURIMEDE.

Vos reproches, Mademoiselle, vous offencent & m'outragent, & dans le violent estat où ils me mettent, j'ay un si grand dégoust pour la vie, que j'attenterois sur ma personne, si elle n'estoit à vous.

ALMADONTE.

Je ne suis plus susceptible de vos belles paroles, une erreur passée est une leçon presente.

EURIMEDE.

Si entre les qualitez touchantes je suis particulierement pour les beaux yeux & pour les belles dents, pour les tailles avantageuses, & pour les humeurs enjoüées; pourquoy aurois-je divisé mes affections, puis que toutes ces choses sont réunies en la personne d'Almadonte, & qu'elles sont mesme accompagnées de quelques autres perfections ?

ALMADONTE.

Ma simplicité a long-temps defendu vôtre inconstance ; mais enfin la Lettre que vous avez écrite à Elisene m'a démenty, & vous a convaincu.

EURIMEDE.

J'ay presté ma main, je l'avouë; vous auriez bien fait la mesme chose.

ALMADONTE.

La Lettre dont je parle n'est seulement pas de vostre écriture, elle est encore de vostre style.

EURIMEDE.

Quoy que les traits soient de ma main, & que les phrases soient de mon tour, vous n'avez pas raison de me faire des reproches, puis que les sentimens ne sont pas de mon cœur, puis que les pensées ne sont pas de mon fonds; Et pour vous montrer, Mademoiselle, que je ne connois personne qui réponde si justement à la passion d'Alcipe, que les charmes d'Almadonte, je vous asseure que desormais il ne tiendra qu'à vous que je ne vous donne le bon jour, que je ne vous donne le bon soir, & pour parler plus ouvertement, que je ne devienne le Courtisan assidu de vostre Maison.

ALMADONTE.

Si la foy nous engage, vous ne pouvez vous engager, vous n'en avez point.

EURIMEDE.

Souffrez seulement, Mademoiselle, que j'aye l'honneur de vous revoir; mes actions futures justifieront mes actions passées; & quelque fourbe que je sois dans vostre ima-

gination, je me trompe bien si je ne regagne vostre estime.

ALMADONTE.

Ne parlons plus de retour ; ceux qui sortent de mon cœur, n'y rentrent jamais.

DE LA COURTOISIE.

XCIV. CONVERSATION.

Artabane, homme d'assez bonne condition, s'acquite galamment d'un port de Lettre dont il s'est voulu charger.

ARTABANE.

ARTENICE, Madame, m'a honoré du port de cette Lettre, & j'ay accepté d'autant plus volontiers cette commission, que j'avois une passion extraordinaire de vous faire la reverence.

CARICLE'E.

Vrayment, Monsieur, vous me surprenez; j'ay crû jusques icy qu'il n'y avoit rien en ma personne qui pût faire naistre une passion si obligeante.

ARTABANE.

Voſtre erreur, Madame, eſt inexcuſable, les yeux la combattent.

CARICLE'E.

Ce ſont ſouvent de mauvais Juges.

ARTABANE.

Vous ne feriez pas trop bien à mon advis, ſi vous les recuſiez ; toute la Nature raiſonnable prendroit leur party.

CARICLE'E.

Je m'attache à voſtre galanterie ; & cependant, Monſieur, je ne penſe pas à vous faire civilité ſur le port de ma Lettre ; voyez, je vous prie, ſi je ne ſuis pas bien mal appriſe.

ARTABANE.

La commiſſion dont je me ſuis acquitée, n'eſt pas grand' choſe, vous n'eſtes pas bien criminelle.

CARICLE'E.

Je vous rends mille graces de l'honneur que vous m'avez fait ; & je vous prie de m'excuſer, ſi mon remerciment a eſté ſi tardif.

ARTABANE.

Comme un remerciment de voſtre aimable perſonne merite cent ſervices, jugez juſques à quel point je vous ſuis redevable.

CARICLE'E.

Quoy que d'un obligeant vous en faſſiez un obligé, vous me ferez faveur, lors qu'en tout ce qui dépendra de mes ſoins voſtre intereſt m'honorera de vos commandemens.

ARTABANE.

Voſtre bonté, Madame, eſt exceſſive, j'en rougis, & j'aurois mauvaiſe grace d'exercer mon authorité ſur une Femme qui doit regner ſur tous les Hommes.

DE LA DOUCEUR.

XCV. CONVERSATION.

Fernand loüe une Sçavante, qui eſt naturellement colerique, de ce qu'elle eſt maiſtreſſe de ſa paſſion.

MELINTE.

IL me ſemble avoir oüy dire, qu'Hypocrate diſoit qu'il n'y avoit point de maladie plus dangereuſe que celle qui changeoit la face.

FERNAND.

Cette authorité, Mademoiſelle, vous apprend que la colere eſt une étrange paſ-

sion, puis qu'elle allume les yeux, qu'elle distend les veines, & qu'elle gonfle la langue.

MELINTE.

Elle n'altere pas moins l'esprit que le visage, j'en sçay quelque chose; mais je luy ay livré de si rudes combats, qu'il semble qu'elle n'ose plus m'attaquer.

FERNAND.

Si celuy qui peut le plus, peut le moins, l'on peut dire raisonnablement, que vous gouvernez toutes vos passions, puis que vous tenez en bride celle qui a porté l'insolence & l'impieté dans les lieux les plus Saints, celle qui a porté le fer & le feu dans les aziles les plus respectables.

MELINTE.

La moderation de la colere ne renferme pas toûjours la moderation de tous les autres mouvemens; tel n'est pas surmonté de la passion du vin, qui est quelquefois esclave de la passion des Femmes.

FERNAND.

On sçait bien que les passions sont receuës selon la disposition des sujets, & que de la diversité des sujets, naissent de notables differences; mais on sçait bien aussi que la moderation de la colere en un temperament de feu, est un prodige de la raison, & que où la raison est tres-forte,

l'appetit eſt tres-obeïſſant.

MELINTE.

Vous parlez preſentement de la colere en particulier, & il me ſemble que d'abord vous avez parlé de la meſme paſſion en general.

FERNAND.

Je ne conviens pas, Mademoiſelle, de la mépriſe dont vous m'accuſez. Quand j'ay dit que vous gouverniez toutes vos paſſions, j'ay fondé ma propoſition ſur la qualité de voſtre temperament, qui eſt tout de feu, & par conſequent ſur une colere, qui eſt comme affectée à ces ſortes de temperamens; & il me ſemble que je ne l'ay pas mal fondée, puis qu'il eſt évident qu'une perſonne qui triomphe d'une colere qui naiſt dans ſon fort, je veux dire dans le feu, & qui eſt capable des maux que j'ay repreſentez, peut juſtement ſe vanter d'avoir l'eſprit merveilleuſement fort, & qu'une perſonne qui peut juſtement ſe vanter d'avoir l'eſprit merveilleuſement fort, eſt maiſtre de tous ſes mouvemens.

MELINTE.

Quoy qu'il me ſoit facile de vous faire voir que mon humeur n'eſt pas ſi boüillante que vous dites, & par conſequent que mes alterations ne ſont pas ſi violentes que vous penſez, j'ayme mieux vous don-

ner les mains que de vous entreprendre ; j'ayme mieux vous ceder la victoire que de vous embaraſſer.

FERNAND.

Vous avez combattu d'abord mon ſentiment, parce que la modeſtie le vouloit, & vous ceſſez de ſoûtenir le voſtre, parce que la juſtice le veut : Ce n'eſt pas, Mademoiſelle, que vous ne ſoyez capable de donner de la peine aux plus grands Hommes, c'eſt une verité qui n'a point de contrediſans ; mais vous aimez trop la verité pour luy rendre de mauvais offices ; & ſi vous l'attaquez quelquefois, c'eſt ſans doute pour avoir le plaiſir de l'oüir bien defendre.

DE L'INFIRMITE'.

XCVI. CONVERSATION.

Nazabane cajole une Fille ſçavante, ſur ce qu'elle eſt maladive.

NABAZANE.

VOſtre Corps eſt comme ces Maiſons qui ſont belles, & qui ne ſont pas commodes.

EMERILE.

Comme la Nature eſt ſage, elle a proportionné le logement à la choſe logée.

NABAZANE.

La foibleſſe de voſtre ſanté eſt une marque de la force de voſtre eſprit ; & ce que je dis en cela a grande apparence, puis que voſtre vie eſt comme une frequente meditation, que les frequentes meditations refroidiſſent l'eſtomach, que l'eſtomach refroidy devient languide, & que les alimens qui ne ſont pas loüablement convertis, portent leur venin dans toutes les parties du corps.

EMERILE.

J'aurois mauvaiſe grace de me plaindre de ma conſtitution, elle eſt aſſez forte ; & ſi elle eſt ſouvent alterée, c'eſt que je travaille cent fois plus pour faire de petits Livres, que les autres ne font pour faire de grandes Pieces.

NABAZANE.

Si vous faites des efforts de patience, vous faites des chefs-d'œuvres d'eſprit; vos occupations occupent toute la Cour, & quelque haute opinion que l'on ait de vôtre genie, l'on s'étonne qu'ayant tant de commerce avecque les Medecins, vous ayez tant de familiarité avec les belles Muſes.

EMERILE.

On auroit raiſon de s'étonner des productions de mon eſprit, ſi elles eſtoient dignes des loüanges que vous leur donnez; mais quelques peines qu'elles me coûtent, elles ſont à mon avis auſſi languiſſantes que ma vie.

NABAZANE.

Vos Ouvrages ne portent point les marques de voſtre indiſpoſition, tout y eſt fort, tout y eſt égal; & ſi mes ſentimens formoient les voſtres, vous feriez tant d'eſtime de ce que vous faites, que vous liriez meſme avecque reſpect ce que nous liſons avecque admiration.

EMERILE.

Comme ce n'eſt pas eſtre mal dans l'opinion publique que d'étre bien dans la vôtre, j'aurois ſujet d'eſtre contente de mes études, ſi vos paroles & vos penſées eſtoient toûjours d'intelligence: mais qui ajoûteroit foy à ce que vous venez de dire?

NABAZANE.

Quoy qu'en matiére de Pieces de Cabinet, l'on ne démente gueres les rapports que j'en fais, je ne ſuis pourtant pas de la volée de ces Eſprits qui font le ſort des Livres; & ſi l'on s'attache à ce que je dis, c'eſt que je recueille le ſentiment des grands Hommes, que je ſuis l'écho des

Oracles des belles Lettres, & qu'il faut eſtre par conſequent l'antipode du bon ſens pour combattre ſerieuſement les loüanges que je diſtribuë.

EMERILE.

Enfin je m'attacherois à ce que vous dites, ſi les loüanges dont vous m'honorez eſtoient mediocres, mais leur grandeur m'eſt ſuſpecte; & quelque ſecret que vous ayez de perſuader les propoſitions les plus douteuſes, je demeure encore dans ma premiere incredulité.

NABAZANE.

Aprés cela il ne me reſte plus rien à vous dire, ſi ce n'eſt que vous pouvez vous traiter de foible, mais que vous ne pouvez appuyer voſtre mépris; que vous pouvez m'accuſer de flatterie, mais que vous ne pouvez juſtifier voſtre accuſation.

DE L'IMMODESTIE.

XCVII. CONVERSATION.

Sarmate cajolle Lismene, sur ce qu'elle fait comme parade de ses avantages naturels.

SARMATE.

C'Est estre ingrate que de cacher les liberalitez de la Nature.

LISMENE.

La coustume cependant approuve cette ingratitude.

SARMATE.

La jalousie des Hommes a erigé en titre d'honneur la modestie des habits ; mais les Femmes d'esprit font galanterie de ce que les autres font scrupule.

LISMENE.

Pour moy si je ne cache pas entierement mon sein, c'est moins par dessein que par habitude.

SARMATE.

Quoy que la moindre de vos parties soit capable de faire desirer les autres, il n'est pas hors de propos qu'en qualité de Fille à marier

à marier, vous faſſiez montre de vos avantages.

LISMENE.

Si les Gens du monde ſont de voſtre ſentiment, les autres n'en ſont pas ; & pour preuve de ce que j'avance, un Devot entreprit dernierement la délicateſſe de ma gorgerette.

SARMATE.

Que vous dit ce ſerieux ?

LISMENE.

Il commença par la Morale, & il finit par une autre Science : Il me dit d'abord que c'eſtoit une horrible indécence à une honneſte perſonne que de montrer ſa charnure ; Qu'il falloit prevenir les mauvais deſirs ; Que le moyen de pratiquer cette vertu conſiſtoit à paroiſtre comme une Religieuſe ; Et il me dit enſuite que la Nature ſembloit s'accorder en cela avecque la raiſon, qu'elle cachoit ſon or dans les entrailles de la terre, qu'elle renfermoit ſes perles dans des coquilles, qu'elle déroboit aux yeux de l'homme la connoiſſance de ſes germes, qu'elle couvroit de continuelles ſurfaces la forme de ſes eſtres ; en un mot, qu'elle condamnoit aux tenebres tout ce qu'elle avoit de plus éclatant, de plus noble, & de plus precieux.

SARMATE.

Ce Docteur n'eſt pas ignorant, il vous dit de fort bonnes choſes; mais outre qu'il eſt peut-eſtre extrémement foible, & qu'il juge de l'infirmité des autres par la ſienne, il devoit conſiderer comme je diſois n'agueres, que vous eſtiez une Fille à marier, que vous eſtiez de condition à paroiſtre, & qu'enfin il n'y avoit que les poſtulantes & les laides qui euſſent raiſon de faire les reformées.

LISMENE.

Il vous appartient bien d'excuſer le foible des Filles; en verité vous eſtes un joly défenſeur.

SARMATE.

Voſtre approbation, Mademoiſelle, me donne du courage; je ſens que je reſiſterois à la plus fine cenſure, & je ſerois bien trompé, ſi animé d'un ſi noble feu, je ne trouvois plus de raiſons que de paroles.

DU SCRUPULE.

XCVIII. CONVERSATION.

Saragonte se plaint de ce que Beroline qu'il aime, a refusé de lire une de ses Lettres.

SARAGONTE.

QUoy, vous avez refusé de voir une Lettre, parce qu'elle venoit de ma part? Ah! Beroline, cette raison n'est pas recevable: L'on ne doit pas faire difficulté de lire sur le papier ce qu'on lit dans les yeux. Il est vray que comme Saragonte a plus d'amour que d'éloquence, il represente mal la passion dont vous estes la cause; mais ne sçavez-vous pas que l'abondance du sujet, & le defaut de la matiere, embarassent également les Orateurs, & que c'est le sort des grandes choses, d'estre plus capables d'estre conceuës que d'estre exprimées?

BEROLINE.

Quand le beau langage m'agréroit, il ne m'agréroit pas en toutes sortes de matieres; & tant s'en faut que je me plaigne des

ſechereſſes de voſtre Rhetorique, que comme je ne ſuis point amoureuſe, je n'aime point les peintures paſſionnées.

SARAGONTE.

Si vous ne voulez pas que je vous parle de mon amour, pourquoy eſtes-vous la mere d'un enfant ſi infortuné ?

BEROLINE.

Mon cœur eſt innocent des meurtres de mon viſage.

SARAGONTE.

Quoy que voſtre volonté n'agiſſe pas de concert avecque vos charmes, cela n'empêche pas que vous ne faſſiez des Martyrs.

BEROLINE.

J'avoüeray, ſi vous voulez, que je fais mourir les gens ; mais à quoy cette confeſſion peut-elle m'engager ?

SARAGONTE.

Elle vous engage du moins à voir la peinture des maux que vous faites.

BEROLINE.

De quelque façon que vous le puiſſiez prendre, les Lettres plaintives ſont injurieuſes.

SARAGONTE.

Je ne conçoy pas la preuve de cette propoſition.

BEROLINE.

L'Amour precede les Lettres, ou il ne

les precede pas : S'il les precede, à quoy bon de recourir au papier ? n'eſt-ce pas s'imaginer qu'on n'eſt pas clair-voyante ? Et s'il ne les precede pas, à quoy bon encore de mettre la main à la plume ? n'eſt-ce pas concevoir qu'on eſt credule ?

SARAGONTE.

Comme la Lettre eſt plus hardie que la langue, il eſt de la prudence d'un Galant de feindre qu'on ne s'apperçoit pas de l'état où il ſe trouve ; & une belle Fille ne doit pas trouver étrange qu'on uſe de cette adreſſe, puis qu'une belle Fille fait de grands deſordres dans le cœur d'un Amant ; qu'il eſt naturel à l'Amour d'exciter la pitié, & que plus l'on découvre ſes maux, & plus l'on ſe met ce ſemble en eſtat de recevoir du ſoulagement. Que ſi, contre ce que je viens de dire, vous ne voulez pas que la plume procure quelque douceur à ceux qui vous aiment, c'eſt que vous eſtes en quelque façon tendre, que voſtre tendreſſe combat voſtre cruauté, & que quand vous ne voulez pas faire reſſentir les effets de voſtre reconnoiſſance, vous ne voulez pas voir les effets de voſtre pouvoir.

BEROLINE.

Je ſouffre avecque peine les ſoûpirs, comment ſouffrirois-je les billets ?

SARAGONTE.

Souffrez les expreſſions de la langue, & l'on vous exemptera des importunitez de la plume.

BEROLINE.

Donnez-moy un autre cœur, & je ſouffriray ce que vous deſirez que je ſouffre.

SARAGONTE.

Servez-vous de celuy que je vous ay donné, il trouvera bon ce que vous trouvez mauvais.

BEROLINE.

Il eſt trop ſenſible, & je me plais dans l'inſenſibilité.

SARAGONTE.

La douceur convient à voſtre Sexe; vous feriez un heureux, & vous faites un miſerable.

DE LA BELLE DESCRIPTION.

XCIX. CONVERSATION.

Pamphile feint de vouloir imiter les vertus de sa Maistresse nouvellement revenuë d'un grand Voyage; & sur ce qu'Ismene ne s'estime pas digne de servir d'exemple, Pamphile prend de là sujet, non seulement de rapporter les avantages de son esprit, mais encore les accompagnemens de sa belle taille.

PAMPHILE.

ENfin aprés tant de jours desagreables, celuy que j'attendois est arrivé; Je vous revoy donc, Ismene, & le mesme Ciel qui avoit consenty à vostre départ, a consenty à vostre retour. Il n'est pas necessaire de vous dire que j'ay vêcu à Bordeaux où vous vous estes renduë, & que je n'ay point vêcu à Paris où je suis demeuré: La pâleur de mon teint, la cavité de mes yeux, & l'abattement de mes jouës, vous font une assez ample peinture de mes souffrances; &

ſi en me défendant de vous dire des veritez dont vos yeux ne peuvent douter, je vous en entretiens, c'eſt que le ſouvenir des maux paſſez eſt agreable, & qu'il eſt malaiſé qu'un homme nouvellement guery, s'empêche de parler de ſes maux.

ISMENE.

Si les meſmes cauſes doivent faire naître les meſmes effets, vous ne devez pas douter que le lieu qui a eſté voſtre Enfer, n'ait eſté mon Paradis, & que je n'aye trouvé la mort où vous avez trouvé la vie.

PAMPHILE.

Quoy, j'ay interrompu voſtre repos? Ah! ſi cela eſt, je ſuis puniſſable.

ISMENE.

Si vous meritez d'eſtre puny, je ne merite pas d'eſtre épargnée, puis que l'éloignement de ma perſonne a éloigné tous vos plaiſirs: Mais ne parlons plus de ce qui a fait noſtre triſteſſe, parlons de ce qui fait nos delices, il faut détourner ſes penſées des choſes deſagreables.

PAMPHILE.

Ah! Iſmene, qu'il y avoit long-temps que je ſouhaitois cette entreveuë! J'ay toûjours conſideré voſtre preſence comme un bien ineſtimable; & s'il m'eſtoit permis de joüir toûjours de ce bien, l'on ne vous verroit jamais en des lieux differents.

ISMENE.

ISMENE.

Comme je vous eſtime extrémement, je n'appellerois jamais d'une Compagnie ſi raviſſante.

PAMPHILE.

Quelque eſtat que vous faſſiez de mes ſervices, vous vous laſſeriez pourtant bientoſt de ma preſence : Je parle plus des yeux que de la bouche ; & comme vous preferez le contentement des oreilles à celuy des yeux, il ſeroit à craindre que je ne trouvaſſe ma diſgrace où je trouverois ma ſatisfaction.

ISMENE.

Quand voſtre génie vous abandonneroit, je ne vous abandonnerois point, mon inclination me fixeroit auprés de vous : mais cette diſgrace ne vous arrivera jamais, vous avez l'eſprit remply de mille belles choſes, & il faudroit meſme pour vous prendre en defaut, vous parler de choſes inconnuës.

PAMPHILE.

Que je ſuis heureux d'eſtre ſi bien dans voſtre ſentiment ! La joye que je reſſens ne peut eſtre exprimée.

ISMENE.

Je ne vous prête rien, je vous rends juſtice.

PAMPHILE.

J'ay de la peine à douter de voſtre fran-

chiſe, l'amour & la défiance ne vont gueres de compagnie : mais que je poſſede les qualitez que vous me donnez, ou que je ne les poſſede pas, je tâcheray de plus en plus de me rendre digne de vos éloges.

ISMENE.

Si dans l'eſtat où vous eſtes j'ay ſujet de craindre qu'on ne vous dérobe à mon affection, dans quelle apprehenſion ne ſerois-je point, ſi vous augmentiez le nombre de vos vertus ?

PAMPHILE.

Quelque crainte que vous puiſſiez avoir, mon deſſein eſt de regler ma conduite ſur la voſtre.

ISMENE.

Défaites-vous de ce deſſein, je vous en prie; l'exemple démentiroit vôtre jugement, & le repentir ſuivroit voſtre imitation.

PAMPHILE.

Qui ne m'eſtimeroit ? Je ſerois la copie d'un illuſtre modele.

ISMENE.

Si j'eſtois voſtre original, vous ne me feriez pas grand' choſe.

PAMPHILE.

Je ne m'apperçoy pas que vous ayez raiſon de vous traiter de la ſorte ; voſtre modeſtie qui eſt ordinairement exceſſive, l'eſt extraordinairement en ce rencontre ;

mais pour ne point encourir vostre froideur, je me contenteray d'aimer ce que vous ne voulez pas que j'imite.

ISMENE.

Continuez d'estre ce que vous estes, & je seray toûjours ce que je suis.

PAMPHILE.

Encore que vous vous abaissiez, vous sçavez bien qu'on doit vous élever; & si vous ne voulez pas que je contretire vos vertus, c'est que vous apprehenderiez que la fierté ne des-honorast mes belles habitudes, que la vanité ne se glissast parmy mes perfections.

ISMENE.

Comme mes vertus ne peuvent passer encore pour des achevemens, il faudroit que les vostres pour devenir leur copie, devinssent des ébauches.

PAMPHILE.

Si ce que vous dites estoit vray, vostre empire seroit injuste, & ma servitude seroit honteuse: mais tout le monde estime vostre personne, tout le monde approuve mon amitié.

ISMENE.

L'on ne me louë pas de ce que je suis, l'on me louë de ce que je seray.

PAMPHILE.

Cette réponse ne me surprend point,

vous ne vous proposez rien que de grand, vous n'envisagez rien que d'extraordinaire, & vous concevez la vertu sous des images si heroïques, que vous ne prenez même les excellentes habitudes que pour de simples dispositions.

ISMENE.

Je m'apperçois bien que je ne suis pas mal dans vostre esprit, puis que quelque chose que je dise contre vostre sentiment, je ne puis vous persuader que je ne suis pas grand' chose.

PAMPHILE.

Il n'y a point de Rhetorique qui puisse tromper les sens.

ISMENE.

Ce que vous dites ne peut estre combattu : mais que voyez-vous ? que dis-je ? que fais-je qui soit si considerable ?

PAMPHILE.

Quand je vous observe, je vois un poil noir, & un teint blanc ; un œil vif, & une bouche vermeille ; une garniture éclatante, & un col dégagé ; un sein naissant, & un bras rond ; une main fournie, & une taille déchargée ; une action libre, & un port majestueux. Quand je vous preste l'oreille, j'entens des raisons solides, & des pensées nouvelles ; des pointes surprenantes, & des expressions agreables : Enfin quand je m'at-

tache à vostre conduite, je découvre des approches salutaires, & des fuites décentes; des retardemens judicieux, & des resolutions mâles; des executions exactes, & des retenuës obligeantes; des tendresses secourables, & des haines vertueuses.

ISMENE.

Que je suis fâchée des interrogations que je vous ay faites! elles ont donné lieu à vos mensonges.

PAMPHILE.

Je vous ay d'abord representée comme vostre glace vous represente.

ISMENE.

Il y a bien de la difference entre le corps & l'esprit, & entre l'esprit & la conduite.

PAMPHILE.

Je n'ay rien dit ensuite qui puisse recevoir un juste démenty.

ISMENE.

N'en parlons plus, de grace, l'affection vous aveugle, vous défendriez des suppositions par des fausſetez.

PAMPHILE.

Si je suivois ma veine, je dirois encore cent choses que l'envie mesme ne peut contester; mais vostre commandement m'est une Loy, & j'ayme mieux étouffer mes pensées, que d'aigrir vostre modestie.

DES APPARENCES INJURIEUSES.

C. CONVERSATION.

Torindor feint d'eſtre ombrageux de ce que ſa Maiſtreſſe voit fort ſouvent un Directeur fort bien fait.

CLARIMENE.

NE vous étonnez pas de ce que Tuſculle a pris Zelande pour ſon Directeur ; il y a de vieux réveurs, il y a de jeunes ſages.

TORINDOR.

Quoy que vous en puiſſiez dire, comme Tuſculle eſt délicate, il eſt à croire que Zelande eſt indulgent.

TUSCULLE.

Il eſt plus ſevere que vous ne penſez pas.

TORINDOR.

Il vous défend peut-eſtre de me voir.

TUSCULLE.

Il me défend de voir les Galans.

TORINDOR.

Ce jeune Conſeiller de la Maiſon de

Dieu ne seroit-il point de l'humeur de ceux qui desertent le cœur des Dames pour le remplir ?

CLARIMENE.

Quelle pensée !

TUSCULLE.

Zelande a toutes les qualitez que son caractere demande, il est resolutif, il est prudent, il est devot.

TORINDOR.

S'il agissoit toûjours conformément à son devoir, ses avis seroient plus étendus, & ses visites seroient moins frequentes.

CLARIMENE.

Voyez, ma Compagne, ce que c'est qu'un jaloux ; il n'y a point d'homme, quelque vertueux qu'il soit, qui ne puisse devenir l'objet de ses inquietudes.

TORINDOR.

Tout ce que tu voy de l'homme n'est pas l'homme, dit Pibrac.

TUSCULLE.

Tant que Zelande vivra avecque moy, comme il a vêcu, il sera le dépositaire de mes confidences.

TORINDOR.

Je veux croire qu'il a toûjours bien usé de vostre familiarité ; mais enfin il est à craindre que vous ne le tentiez, & qu'il ne vous tente.

TUSCULLE.

S'il falloit se précautionner contre tout ce qui peut arriver, la vie seroit à charge; les filles ne verroient pas leur père, les freres ne verroient pas leurs sœurs; il n'y auroit plus de societé, il n'y auroit plus d'entreveuë, & l'on étendroit mesme la défiance jusques sur les domestiques.

TORINDOR.

Je ne condamne pas les simples entretiens; je condamne les frequentes visites: C'est dans ces veuës agreables & reïterées, que les images se réimpriment, que les especes se gravent, & c'est dans la representation des choses qui se sont passées que la memoire flatte l'imagination, & que l'imagination émeut l'appétit; & comme il arrive souvent que l'amour de la devotion se convertit en l'amour du devot; que l'amour qui veut toûjours plaire, engendre par ses complaisances un autre amour, & que l'amour engendré qui veut plaire à son tour, fortifie par ses reconnoissances l'amour qui l'a fait naistre; l'on peut dire que les belles personnes qui s'entrevoyent souvent, exposent leur salut à de tres-grands perils, & qu'à moins d'avoir à leur secours une Armée de graces, il est comme impossible qu'elles puissent estre tout ensemble & familieres & sages.

TUSCULLE.

Si les jeunes Directeurs qui sont bien faits, estoient aussi dangereux dans l'esprit des Prelats qu'ils le sont dans l'esprit des débauchez, l'on ne permettroit pas mêmes aux bons vieillards l'usage des clefs; mais il est rare que les amours se contractent où les mortifications s'ordonnent; que les mauvais desseins se forment où les bons conseils se distribuent; & les cas qui sont rares ne sont comptez ny pour des raisons, ny pour des exemples.

TORINDOR.

Les Medecins qui ordonnent des remedes desagreables, ne desagréent pas toûjours: Ceux d'entr'eux qui payent de jeunesse & de mine, ont grand accés auprés des Dames; & je connoy beaucoup de filles, qui pour avoir la satisfaction de voir leurs Medecins, contrefont souvent les malades.

CLARIMENE.

Il n'est pas incompatible qu'un Directeur soit severe & agreable, les avantages du corps & les vertus de l'ame, peuvent aller de compagnie; mais il est comme inoüy qu'une fille aime en mesme temps & un Amant, & un Directeur; qu'une fille contracte tout ensemble & une honneste affection, & une affection deshonneste.

TORINDOR.

Quoy que mon merite ne correſponde pas au merite de Tuſculle, je croy pourtant que ma Maîtreſſe m'honore de ſon amitié; & comme je me nourris de cette créance, mes ſoupçons, qui ſont plus apparens qu'effectifs, doivent plûtoſt faire ſon divertiſſement que ſon aigreur.

CLARIMENE.

Vous croyez doncques qu'elle a une armée de graces?

TORINDOR.

Je ne ſçay pas ſi je me trompe, mais au moins ay-je ſujet d'avoir cette créance.

TUSCULLE.

Vous ne penetrez peut-eſtre pas, ma Compagne, le fonds de ſa penſée; il veut dire que je fais ſon martyre, & qu'il ne fait pas le mien, & que quelque bien fait qu'il ſoit, il ne peut meſme m'engager à la moindre faveur.

TORINDOR.

En effet, je veux dire ce que vous dites.

CLARIMENE.

Croyez-moy, Tuſculle, ſoyez toûjours cruelle; c'eſt par le traitement que vous luy ferez, qu'il jugera du traitement que vous ferez aux autres.

TORINDOR.

La cruauté perſuade mal l'affection; plus

l'on croit estre aimé, & moins l'on est ombrageux.

TUSCULLE.

A n'en point mentir, je suis bien embaraſſée: Si je le traite toûjours mal, il ne manquera pas de dire, que telle refuſe ſes faveurs aux uns, qui les départ aux autres; & ſi je commence à le bien traiter, il ne manquera pas auſſi de juger de mon tempérament par mes complaiſances, & par conſequent de faire un faux jugement.

CLARIMENE.

Si vous le conſultiez là-deſſus, il vous diroit ſans doute, qu'il vaux mieux s'expoſer au dernier inconvenient qu'au premier.

TUSCULLE.

Je ne doute point qu'il ne fiſt cette réponſe; la choſe parle d'elle-meſme.

CLARIMENE.

Un autre que moy, ma Compagne, appuyeroit le conſeil que je vous ay donné, mais je ne ſuis plus de cét avis; Il eſt juſte qu'on ait de la douceur pour ceux qui ont de la complaiſance. Torindor étudie l'art de vous plaire; il y a long-temps qu'il vous rend ſes aſſiduitez, ſes intentions ſont honneſtes, ſa conduite eſt judicieuſe; & vous ſeriez bien dure, ſi ſans paſſer l'éponge ſur la memoire de ſes ſervices, le ſouvenir de ſes ſoins eſtoit incapable de vous amolir.

TORINDOR.

Quoy, vous parlez tout de bon?

CLARIMENE.

Ah! ris-je?

TORINDOR.

Ah! je puis dire aujourd'huy, que la mesme bouche qui avoit prononcé l'Arrest de ma mort, a prononcé l'Arrest de ma resurrection.

TUSCULLE.

Il ne faut pas chanter le triomphe avant la victoire.

TORINDOR.

Il n'est pas défendu de se réjoüir d'un jugement avantageux.

CLARIMENE.

Que ce que vous dit ma Compagne ne vous embaraſſe point; les Filles font plus de peur que de mal.

TUSCULLE.

O la plaisante Creature!

TORINDOR.

Quoy qu'il puisse arriver, ou vostre reconnoissance couronnera ma servitude, ou la mort signalera ma constance.

CLARIMENE,

Vivez dans cette resolution, qui quitte la partie la perd.

FIN.

BIBLIOTHECA

a39003 00952589966